

La Légende fleurie

© *L'AMOURIER* éditions, 2009
ISBN 978-2-915120-63-9 – ISSN 1284-6236

Raphaël Monticelli

La Légende fleurie

Dessins
de
Martine Orsoni

L'AMOURIER

*Fragments recueillis dans la Légende fleurie
pour Martine Orsoni*

Adresse à Aprica

Sois en sûre, Aprica, sans ton insistance, je n'aurais jamais entrepris de raconter les bouts d'histoires que j'ai recueillis dans ce livre. Tu n'as cessé de me presser: tu voulais que je te dise les récits de tous les saints personnages qui figurent dans notre calendrier. Mais il y en a trop! Et je t'ai souvent répondu que tout cela nous est bien connu. On trouve tant de choses sous tant de plumes!

Mais voilà qu'un jour, tu as allumé ma mémoire en me parlant des images que tu avais vues. Et, pour que je m'en fasse une idée, tu t'étais efforcée de les reproduire. Elles étaient, toutes, bien colorées et lumineuses, pleines de questions, de tendresse et de saveur. Quand tu étais encore petite fille, Aprica, tes crayons de couleur m'ont ouvert un monde oublié.

Et c'est ainsi que j'ai commencé à tisser ce fil que tu dévidais pour moi avec celui qui avait fait pelote dans un recoin de mon enfance. Les histoires ont commencé à se presser et à faire en moi leurs nids de mots. Elles créaient l'espace où elles passaient; je me voyais oiseleur ou pêcheur, lançant ses filets; ça remuait, ça s'agitait, ça s'affolait, ça palpitait... Voilà donc ce qu'il fallait que je te raconte. C'est ce que je fais aujourd'hui, alors que se lève le plein soleil de ta vie, et que la mienne entre dans son automne fleuri.

Je me suis rappelé que, moi-même, j'avais d'abord été instruit non par les livres mais par la mère de la mère de mon père, ma tendre et toute ridée Marie-Louise, qui m'avait dit les tenir de sa propre grand-mère. Elle m'a souvent donné de ces histoires des versions que je n'ai retrouvées nulle part.

Les saints et les anges de Marie-Louise peuplaient les villages, les prés et les bois. Soumis au rythme des jours et des saisons, ils avaient des habitudes paysannes. On trouvait leurs images dans le silence des églises et la fraîcheur des chapelles, et ils devenaient étrangement proches dans leur attitude gauche et empruntée. Marie-Louise leur parlait ; en chuchotant. Et elle savait les écouter et les animer. Le monde qu'elle décrivait s'emplissait de parfums colorés. Alors que je n'étais qu'un enfant ébloui, elle avait fait de ses récits des pièges où venaient se prendre les mauvais anges et les méchants qui disparaîtraient bientôt de nos vies. Car la vie pouvait n'être que douce tranquillité parmi les arbres, dans la sérénité des vaches et la prière des coqs. Il suffisait de tendre la main pour cueillir le fruit ou ramasser un œuf. Dans chaque branche, des esprits bienveillants murmuraient et les herbes étaient pleines de récits musicaux.

La pluie lavait le ciel et la terre. Dans les chemins, le sol avait des odeurs de bout du monde. La boue dont s'entouraient les sources ouvrait sur des paradis. La fumée chevauchait les villages, elle emportait vers Dieu, avec la chaleur, les mots murmurés au coin des cheminées, et les ombres que le feu reprenait aux murs sur lesquels dansaient les cuivres étincelants.

Marie-Louise avait appris à lire – elle ne se souvenait plus ni comment ni grâce à qui – dans le vieil almanach que je te montre parfois. Il est, tu le sais, ma plus précieuse relique : tant de doigts y ont laissé leur empreinte. Tant de regards sont restés pris dans les mailles

de sa belle typographie que ses pages en sont devenues sombres et lisses. Il était son seul livre et, avant de raconter ses histoires, bien souvent, elle l'ouvrait et restait, silencieuse, à le regarder. Et on attendait que le livre lui parle.

Je n'ai pas dans le cœur la tranquillité de Marie-Louise, ni celle de sa grand-mère. Ni sur ma peau la grâce diaphane des antiphonaires fatigués par le temps. Je ne sais pas tenir mes bras comme elles le faisaient quand elles parlaient, qu'elles fussent assises sur la chaise basse, près du feu, que nous marchions au bord des blés fauchés, parmi les herbes bavardes, dans les vergers repus ou sous les branches miroitantes. Je ne sais pas voir, au fond des prés, passer les esprits errants, ni reconnaître la présence des anges parmi les araignées d'eau, ni l'envol des âmes du purgatoire dans les fleurs de pissenlit. Mais j'ai essayé de te raconter ces histoires, à ma façon. Celle d'un pauvre homme de ce temps déchiré qui ne désire rien tant que d'apaiser ses déchirements.



La Nativité

Imagine que, dans la Palestine du premier siècle, vivait un peuple dans une précarité bien proche de celle que connaît la Palestine d'aujourd'hui ; il vivait sous le même soleil, dans la même poussière, avec le même goût de sel persistant au fond de la gorge, cerné par le même sable, avec la même ferveur pour l'eau douce et pour l'ombre, cherchant, comme tous les peuples, de quoi s'abriter, subsister et se perpétuer et, comme tous les peuples, y parvenant non dans la tranquillité, le calme et la joie, comme il conviendrait, mais dans la souffrance, la douleur, l'incertitude, comme nous le savons, déterminés par des puissances lointaines, aveugles et comme inattaquables. Comme tous les peuples, celui-là puisait dans la longue histoire de ses peines la cause de ses plaintes et de ses rêves, la force de son espérance.

Nous savons que c'est dans ce peuple juif du premier siècle que Jésus est venu au monde ; on dit que c'est à Bethléem. Tu sais que Jésus naquit alors que Rome avait décidé de dénombrer les habitants de ses territoires et, dans cette intention, elle avait ordonné que tous les hommes devraient aller se présenter au lieu de leur origine. Joseph, le père putatif de Jésus, vivait, avec Marie, à Nazareth ; mais il était originaire de Bethléem,

car il était de la descendance de David et des anciens rois d'Israël.

C'est en arrivant à Bethléem que la sainte Vierge sentit les premiers signes de la naissance imminente de son enfant. La journée finissait, le temps fraîchissait et toutes les hôtelleries étaient bondées de sorte que Joseph ne put trouver aucun endroit protégé pour y loger. Ayant frappé à toutes les portes et, malgré l'état de Marie, n'ayant rencontré que des refus, Joseph se résolut, dans la hâte où le mettait l'imminence de l'accouchement, à aménager tant bien que mal un lieu ouvert et passant. Les traditions divergent quant au lieu: on parle de grotte ou d'étable, on dit aussi qu'il s'agissait d'un espace couvert entre deux maisons.

Il y avait là un petit endroit aménagé en mangeoire devant lequel était attaché un taureau; Joseph y lia l'âne sur lequel Marie avait voyagé, alluma une petite lampe à huile qu'il fixa, à hauteur de regards, à une pierre qui faisait relief, nettoya rapidement le sol de ses impuretés et de ses cailloux, y étala son manteau de voyage et y installa Marie; après quoi, il rapproprit le foin dans l'espace qui séparait l'âne du taureau et y posa une sorte de vareuse qu'il avait. Quand il eut terminé ses préparatifs, il s'approcha de Marie et lui prit la main en souriant.

Le taureau avait considéré ces intrus avec placidité et une curiosité attentive que l'on ne lui soupçonne habituellement pas; il avait tendu son museau vers l'âne, reconnaissant, dans les odeurs du voyage, des nuances d'herbes et de terres; il avait secoué la tête, poussé le front contre l'épaule de Joseph, effleuré sa main de sa grosse langue râpeuse, puis s'était immobilisé, tournant vers Marie ses yeux pleins de douceur. De son côté,

l'âne, d'abord indifférent à tout, avait commencé par se rassasier; après quoi, lui aussi, avait tourné la tête vers le couple, tandis que le silence de la nuit enveloppait Bethléem.

Quand l'heure du travail arriva, Joseph aida Marie à se placer; il s'efforça de la soulager en facilitant le passage de l'enfant, coupa le cordon, essuya le nouveau-né et le donna à Marie. Au premier vagissement, celui qui déploie en bouquets bourgeonnants les délicates circonvolutions de nos bronches et les remplit pour la première fois d'un air ardent qui les stimule, le souvenir des cris d'origine remplit non seulement Marie et Joseph, mais aussi l'âne et le taureau qui reconnaissent là comme un cri de détresse, un appel à protection. Lorsque Joseph posa l'enfant sur la vareuse entre les bêtes, celles-ci reniflèrent la petite vie nouvelle, y sentirent des odeurs de sexe et de sang, et cette évanescence fraîcheur que l'on voudrait toujours conserver entre narines et lèvres; et ils tendaient doucement la tête en considérant le petit corps palpitant, et lançaient vers lui de délicats coups de langue.

Si le terme de *naissance* désigne la venue au monde du point de vue de l'action et du résultat de la parturition, le terme de *nativité* oublie l'acte au profit du fait et de la date, le travail au profit de la qualité et l'action au profit de l'état. Tu sauras donc que célébrant la naissance de Jésus, on ne saurait mieux faire que de la nommer de sorte qu'on entende la date, la qualité et l'état. La date parce qu'elle inaugure une ère nouvelle et que notre humanité se détermine en avant et après cette date; la qualité parce que cet événement met en lumière la sainteté de toute venue au monde; l'état parce que désormais on ne considérera plus notre existence que comme une éternelle naissance.

Il existe trois naitivités: celle de Marie, celle de Jean-Baptiste, et celle de Jésus. La première est la plus merveilleuse car elle a donné au monde, par les œuvres de la chair, un être pur et sans taches; la deuxième est la plus émouvante, car elle est celle de celui qui vient au nom de celui qui doit venir; la troisième est celle par laquelle se réalise la sainteté des deux premières et, par elles, notre sanctification.

La naitivité de Jésus proclame que notre sainteté réside toute dans la parole: conçu selon l'Esprit seul, Jésus Christ accomplit le miracle de l'incarnation du Verbe, signifiant ainsi que nous ne devons nos plus hautes qualités d'Homme qu'au fait d'être nés des mots, et que les mots tirent leur valeur du fait qu'ils s'inscrivent dans des êtres de chair.

Sainte Geneviève

De toutes les Geneviève qui intercèdent pour nous auprès de Notre Seigneur, la plus illustre est certainement celle à qui l'on doit la très belle Basilique de Saint-Denis, aux portes de Paris. Ce fut celle-là même qui détourna de Paris les hordes de Huns qui s'en approchaient, conduits par le chef Attila, jetant les habitants dans l'effroi.

Elle ne se servit de rien d'autre que de la prière pour s'opposer à une armée farouche qui, n'ayant rien à perdre, n'entendait rien sauvegarder. Geneviève – qui avait entendu les bruits avant-coureurs du déferlement barbare – priait Notre Seigneur non point tant pour que soit préservé l'ordre du monde dans lequel elle vivait, mais bien plutôt pour que les nouveaux arrivants connaissent la sainte Parole et la douceur qu'il y a de vivre sous sa Loi.

Quand l'arrivée d'Attila fut imminente, Geneviève quitta ses oraisons, se munit des conseils très pieux de saint Germain, sortit de la ville et marcha à la rencontre des envahisseurs. Elle vit la plaine au loin se couvrir d'une foule immense mêlant piétons et cavaliers, hommes et femmes, jeunes et vieux, chariots et brancards, et entourée de tous les animaux que peut entraîner un peuple entier dans son sillage. Elle allait en une poussiéreuse

cohue, emplie de cris, de chants, de pleurs d'enfants, de rires sauvages : un murmure énorme marchant.

Geneviève s'arrêta, regarda cette immensité et fut prise d'une grande compassion pour cette foule sans terre ; elle s'agenouilla face à elle, leva les yeux au ciel et implora Notre Seigneur pour qu'il vienne en aide à ce peuple du vent.

Entre-temps, ayant reçu de ses cavaliers de tête la nouvelle qu'une mystérieuse femme semblait les attendre, seule, aux abords d'une cité, Attila, soit par curiosité, soit par inquiétude, soit encore parce qu'il était inspiré par Notre Seigneur Jésus Christ, ayant donné l'ordre du bivouac, s'était rendu à l'endroit où Geneviève priait. Il crut d'abord qu'elle l'attendait pour l'implorer, et ricana ; mais lorsqu'il fut plus proche, il la vit se dresser et pointer sur lui ses regards en souriant. Il fit arrêter son cheval, surpris. Geneviève, de la main gauche, avait levé son crucifix, tandis que, de la droite, elle bénissait le cavalier en s'adressant à Jésus. Attila, subjugué, était descendu de cheval et, sans s'en rendre compte, avait posé un genou à terre, les bras ballants. Geneviève s'agenouilla alors à nouveau et Attila sut que ce n'était pas devant lui ; elle avait incliné le front, baissé les yeux et joint les mains ; elle se mit à prier devant Attila qui, à son tour, incapable de soutenir la luminosité du jour mourant qui semblait nimer cette femme agenouillée, regardait maintenant le sol.

“Seigneur, disait Geneviève, tu soumets le cœur des rois dans la douceur,

Et nos âmes sont égales devant toi ;

Couvre-les de ton grand souffle,



Donne leur la terre à laquelle elles aspirent,
L'éternelle Cité qui les protégera”

Attila n'avait jamais vu se lever devant lui que les cris, les pleurs, l'épouvante et les lamentations; cette dignité nouvelle, cette fierté tranquille, cette voix orante, ces gestes mesurés et comme calculés, la douceur qui le submergeait dans le crépuscule froid, tout lui dictait une grande admiration pour cette femme.

Les Huns demeurèrent six jours à proximité de Paris. Pendant six jours Geneviève pria et, chaque jour, du lever du soleil à son coucher, Attila vint voir Geneviève prier, se tenant debout, devant elle, à distance.

Le septième jour, ordre fut donné de lever le camp et la grande foule poursuivit sa quête vers le Sud.

Sainte Agnès

Beaucoup de merveilles, Aprica, emplissent le ciel et la terre. Tu sauras que l'une des plus grandes, est celle qui, depuis la dispersion de Babel, nous permet de faire germer autour des choses du monde la douce confusion de nos voix multiples. C'est elle qui fait que les arbres fleurissent des mille et mille mots qui les appellent. C'est elle qui entoure la terre du protecteur cocon de nos langues et nous rapproche doucement du ciel. Tu sauras une merveille plus grande encore, car nos langues, de la grâce de leur multiplicité, ont acquis celle de se pouvoir mêler, contaminer, fusionner, et marier; nos parler les plus harmonieux naissent ainsi de ces mariages, et on n'entend jamais sans émotion ces langues, que l'on nomme créées ou créoles, que l'on ne comprend pas et qui laissent stupides, et qui pourtant produisent un troublant effet de familiarité. Et jusqu'à l'intérieur de chaque langue, à l'intérieur des mots, se croisent des peuples et des histoires. Ainsi le nom d'Agnès éveille en lui l'écho du parler de deux peuples: du latin où ce nom désigne l'agneau, et du grec, où il veut dire "pur" ou "innocent"; c'est ainsi qu'Agnès portait en elle l'innocence et la pureté de l'agneau, et c'est dans l'innocence et la pureté que, encore agnelle, à peine âgée de 13 ans, elle rendit à Dieu l'âme

radieuse qu'il lui avait donnée et devint la martyre et l'épouse de Jésus Christ, après qu'Aspasius, au nom du préfet, eut donné l'ordre qu'on lui perçât le cœur d'une épée.

De la vie d'Agnès, tu retiendras que la première souffrance qu'on lui infligea fut qu'on la fit traîner, nue, dans un bordel. Les enfances volées l'invoquent même quand la douleur les a rendues sourdes à elles-mêmes, déchirées et pantelantes, les yeux cillés par l'obstruante présence de chairs mûries et sénescentes, chargées, en leurs replis, de vieilles odeurs, de relents des jouissances mortes, les oreilles étouffées et la bouche noyée par les mots doucereux et les salives aigres, les lèvres et les gorges débordantes des sécrétions étrangères, la moindre parcelle de peau irritée et peu à peu durcie par le stupre.

L'ordre avait été donné par le préfet, sous les fallacieux prétextes dont les tyrans sont prodigues dès lors qu'il s'agit de persécuter les innocents dont la seule innocence attende à leur pauvre pouvoir. La raison en était que ce préfet avait un fils qui se mourait d'amour pour Agnès, mais dont Agnès ne voulait pas parce qu'elle s'était donnée au seul amour de Jésus. Agnès était tirée par les rues, sa nudité d'enfant offerte à tous les regards; on dit qu'il se fit alors autour d'elle comme une grande muraille d'ombre, soit que les yeux des badauds fussent aveuglés et que l'insoutenable lueur de l'innocence eût nécrosé le fond de leurs rétines, soit qu'un ange la couvrît de son aile de nuit, soit enfin que Notre Seigneur eût rendu sa chevelure épaisse et dense au point de la couvrir mieux que le meilleur des vêtements, comme le dit Jacques de Varazze. Il est vraisemblable qu'Agnès dut à sa pureté d'enfant que son corps fut protégé comme il l'était au temps des nudités originelles, que les badauds ne surent la

voir parce qu'elle était innocente et que, de la sorte, elle avait suscité autour et au-dessus d'elle la présence de l'ange de Dieu. Ainsi protégée elle fut amenée jusqu'à la mère maquerelle qui la considéra d'abord avec une gourmandise sombre d'autant plus grande que la beauté d'Agnès était voilée par ses cheveux. Les filles qui attendaient firent autour d'elle une couronne de lueurs pâles et clignotantes, leurs regards émus et tristes caressaient l'enfant et si elles se réjouissaient de voir la fraîcheur et la beauté d'Agnès illuminer leur clinquant lupanar, elles la plaignaient amèrement dans leur cœur d'avoir à faire si tôt le deuil d'elle-même. Agnès, forte du nom de Jésus Christ et confiante dans son amour, s'était mise à prier en invoquant tous les saints et Marie-Madeleine.

“Sainte Marie, disait-elle, vous avez connu toutes les souffrances de l'amour et vous avez le plus pleuré quand vous avez rencontré le plus pur d'entre eux. Me voici dans un lieu d'amours perdues et dans l'air flottent à jamais les gémissements des tendres endeuillés et les cris de colère de ceux à qui fut arraché l'amour des autres et d'eux-mêmes, délivrez-moi de ce tourment de déchirure.

Sainte Marie, disait Agnès, délivrez-moi.

Saint Jean, tendre fils, vous avez posé votre front sur l'épaule de Notre Seigneur et vous avez senti la chaleur de sa peau et elle vous a envahi, et vos narines, votre palais et votre gorge se sont emplis de l'odeur de son corps, de celle de sa suave sueur, délivrez-moi de ce tourment ; vous avez eu sur votre épaule le front de Marie, la sainte mère de Jésus, vous avez senti combien sa peau était chaude et douce, votre corps a fondu de protéger son corps au pied de la croix, vous avez gardé sur vos lèvres le

parfum de son corps et le goût de ses larmes et la forme de son sourire, gardez-moi de connaître le tourment de l'écrasement.

Saint Jean, disait Agnès, délivrez-moi.

Et vous, saint Luc, vous avez été le plus proche de la Vierge Marie et vous avez été le plus proche de la mansuétude du Christ, et vous avez été le seul attentif aux larmes de la prostituée, et vous avez été le seul témoin de la naissance de chair de Notre Seigneur Jésus Christ, vous savez que qui touche au corps touche à l'âme, préservez-moi de ce tourment de mort..

Saint Luc, disait Agnès, délivrez-moi !

Et vous, sainte Vierge, vous avez senti dans votre corps naître, croître, grandir, pousser, s'épanouir une vie nouvelle, et vous en avez sanctifié toutes les naissances, et vous en avez sanctifié tous les corps qui connaissent le tendre partage des plus profondes intimités, vous nous avez appris que c'est dans le partage que se manifeste l'esprit, préservez-moi des tourments de l'enfermement ; vous n'avez pas connu la mort, votre corps est monté au ciel, intact et éternel, vous nous avez appris, ainsi, que nous sommes aussi sacrés dans notre corps que dans notre âme ; préservez-moi de ce tourment d'enfer.

Sainte Vierge, disait Agnès, délivrez-moi.

Et vous qui avez su souffrir sur ces croix que sont la conception, la naissance et la venue au monde, et sur cette croix qu'est la vie, et qui avez fait de la mort l'image de la croix et de la croix l'image de tous les croisements, vous que je n'ai pu aimer, comme vous a aimé Marie-Madeleine, que parce que vous êtes homme et faible et naissant et vivant et souffrant et mourant et jusque dans la mort espérant, vous que j'aime parce que vous êtes homme pleinement et douloureusement et



que de vous aimer me fait aimer les autres, protégez-moi des tourments de la haine.

Délivrez-moi, disait Agnès, délivrez-moi.”

Il se fit alors une grande merveille. Au fur et à mesure qu'elle les invoquait, les saints se rendaient aux mots d'Agnès : ils apparaissaient en de grands halos si lumineux qu'ils effacèrent les meubles brillants, les sièges profonds et vastes, les tables chargées de vases dorés et de fleurs ouvertes et lourdes, les luminaires étincelants, les murs et le plafond aux draperies brocardées et aux miroirs indiscrets, la cheminée aux plaques ouvrees, les portes et les fenêtres lourdement chargées de tentures ; la lumière était devenue si intense qu'elle ternissait le soleil du ciel retrouvé ; dans cette lumière on aperçut l'ange de Dieu qui revêtait Agnès d'une aube de lin blanc. Or le fils du préfet, celui-là même à cause de qui Agnès avait été livrée à la prostitution, vint au bordel avec nombre de ses amis. Le cœur chargé de haine de ne pouvoir la posséder que par la contrainte, il voulut l'humilier plus grandement en la livrant d'abord à ses amis. Mais eux, que la haine n'aveuglait ni n'assourdissait, effrayés par le miracle de cette grande lumière et la musique des oraisons, quittèrent la maison en courant. Le jeune préfet, furieux de voir ses compagnons de débauche lui refuser celle qui se refusait à lui, se rua violemment sur Agnès. Quand il fut proche d'elle, dans la lumière vive qui entourait la vierge, il fut happé par le tourbillon lumineux et projeté à terre ; aussitôt un diable surgit et, se précipitant sur lui, lui saisit la verge qu'il étira et allongea démesurément, après quoi, dans des ricanements affreux, il la lui entoura autour du cou en serrant si fort que le jeune homme en eut les yeux exorbités et la lui ficha dans la

bouche jusqu'au plus profond de la gorge. Étranglé et étouffé par l'instrument de son péché, le fils du préfet expira aussitôt.

On dit aussi qu'ensuite, Agnès, à la demande du préfet implora Notre Seigneur et obtint de lui la résurrection du pécheur. Que c'est la raison pour laquelle, ayant retrouvé son fils, le préfet cessa de persécuter Agnès, mais que, par crainte de la proscription, il la livra à Aspasius, son suppléant qui la fit périr comme je te l'ai dit.



Sainte Martine

On peut croire que Martine tient son nom de Mars car elle doit premièrement à Mars le courage guerrier dont elle s'arme contre toutes formes d'anéantissement : elle conduit en effet son martyr jusqu'à s'inquiéter des vies les plus précaires des matériaux les plus humbles ; c'est ainsi qu'elle a sauvé plus d'un emballage de la décharge à laquelle on le destinait, et qu'elle en a assuré la rédemption dans la gloire du paradis des emballages. Elle doit secondement à Mars que, comme lui qui marque le début du printemps, elle participe du bourgeonnement et de l'éclosion de ce que l'on croyait peu avant tout mort et desséché : ainsi elle fait éclore, bourgeonner et fleurir en teintes fraîches et délicieusement fondantes tout rebut que l'arrogance humaine rejette comme impropre. Par la grâce de Notre Seigneur elle est elle-même toute en bourgeons nouveaux juste odorants et pleins de promesses. Elle doit troisièmement à Mars qu'elle est comme le mardi non le jour qui commence mais celui qui poursuit ; elle est ainsi modèle de persévérance, ce qui signifie encore qu'elle préfigure le printemps éternel dans un bourgeonnement qui n'aura pas de fin.

On peut aussi dire que Martine participe de l'air et de l'eau. Elle participe de l'eau d'abord pour ce qu'elle tient de son nom

une parenté avec le martin-pêcheur : comme lui, elle va chercher sa nourriture dans des eaux où notre pauvre œil n'est capable de rien discerner ; ensuite pour son amour des rivages et le fait qu'elle ne respire qu'à l'unisson du remuement des vagues de la mer. Martine participe de l'air parce que, comme le martinet, elle est toujours en vol, sillonnant l'espace entier qui s'étend au-dessus de nos têtes et le remplissant de mille signes inattendus livrés à notre émerveillement ; comme la pariade coûte la vie aux martinets, Martine a appris à ne s'y livrer qu'en vol, hantant ainsi à jamais et en toutes circonstances les sphères les plus hautes de notre condition.

Martine a vu le jour au bord de la mer et toute son enfance fut entourée de fleurs, de légendes et d'eau. Elle aimait noyer ses regards dans cette immensité, les perdre là où l'eau du ciel se mêle à celle de la mer, sous le soleil implacable, et s'étonnait de voir que, face à cette grande beauté aride, de l'humble sol écorché comme une peau malade, ou scarifiée, surgissaient sans trêve et sans triomphe d'innombrables bijoux colorés, plus divers, plus inattendus, plus émouvants dans leur fragilité, et plus inaccessibles que les bijoux du ciel de nuit ; Martine aimait parler des fleurs avec sa grand-mère Rose, qui devait à son nom une grande dévotion pour d'humbles saintes domestiques, et se fortifiait chaque jour dans ses résolutions. Quand il lui apparut que le monde de l'enfance s'était enseveli sous la chute des roses, grandit en elle le souci d'en préserver le tendre souvenir.

Sainte Agathe

On dit qu'Agathe signifie sainte de dieu. Les trois dernières lettres de ce nom viendraient de θεός, qui veut dire “Dieu”, et Aga de ἀγῶος, qui signifie “saint” et que l'on retrouve dans un mot comme “hagiographie”. On prétend même parfois que dans Agathe, le A est le vieux préfixe privatif – a – qui veut dire “sans”, le “ga” vient de γῆ, dont le sens est “terre” et que l'on retrouve dans “Georges”, et qu'ainsi Agathe peut vouloir dire “qui est sans terre de Dieu” ou “Dieu sans terre” ou même “terre sans Dieu”. Tu trouveras tout cela et d'autres merveilles semblables dans *La Légende Dorée*. *La Légende Minérale* veut évidemment qu'Agathe soit pierre précieuse. Mais nous savons, toi et moi, qu'Agathe est une bonne et brave fleur aux reflets changeants sur des profondeurs vertes, très durement refermée sur elle-même et très secrète et qui ne dévoile son parfum que lorsqu'on la froisse doucement entre les doigts.

Tous les malheurs terrestres d'Agathe et sa gloire dans le ciel viennent de ce qu'on voulut qu'elle perdît sa virginité, ce qu'elle ne voulait pas; or elle était très belle et il émanait d'elle un parfum qui mêlait lavande et romarin, et son souffle sentait la menthe douce avec un arrière-goût de miel à peine poivré; sa sueur soulevait des rumeurs d'algues mariées à une légère



brise de sauge ; son corps avait cette parfaite légèreté que connaissent les fleurs quand elles se tiennent dans l'équilibre fragile entre une croissance qui s'achève et une maturité qui s'annonce, encore ferme et à peine acidulé, et si secrètement tenu que sa peau avait gardé les reflets du lait au moment précis de la traite quand il sort tiède, pénétrant et musical, du pis.

Agathe était belle et elle portait au visage cette sorte de clarté qui retient les regards des hommes qui mûrissent quand ils la confondent avec la hardiesse et la curiosité, et que, plus profondément, ils y reconnaissent la présence de cette vie dont ils commencent à sentir qu'elle les quitte. Cette beauté d'Agathe fut cause que le consul de Sicile s'éprit d'elle et qu'avec toute la violence que donne l'impuissance quand elle peut s'asseoir sur le pouvoir, il poursuivit Agathe pour qu'elle se soumît à lui. Comment comprendre que, dans sa colère d'être éconduit, il lui fit tordre les mamelles et ordonna, après qu'on les lui eut longtemps tenaillées, qu'on les lui arrachât.

Face au grand mystère de l'acharnement d'un consul sur les mamelles d'une toute jeune fille, personne ne pourrait mieux qu'Agathe nous guider au sein de la vérité ; voici en effet ce qu'elle dit au consul alors qu'il la martyrisait :

“ Impie, cruel et affreux tyran, n'as-tu pas honte de mutiler dans une femme ce que toi-même tu as sucé dans ta mère ! ”

Car si le mystère de Marie-Madeleine réside dans l'avilissement et la rédemption du sexe, celui d'Agathe est tout entier dans la torture et la révélation des mamelles, car lorsque le consul Quintien la vit toute dépouillée, son regard ne fut attiré ni par la croupe qu'elle avait pourtant ferme et haute, ni par la hanche, ni par la source à peine ombrée d'un troublant duvet,

mais par les mamelons dressés sur des aréoles fraîches qui ornaient comme deux petits bourgeons de roses posés sur une ombre à peine plus pâle, et par les blanches, douces, humbles et bien rondes mamelles.

À la vue de cette promesse d'éclosion, une grande émotion se fit dans le cœur de Quintien où, sans doute, le diable eut sa part : il voulut ardemment y porter et les mains et les lèvres, y poser sa joue chaude, y promener sa langue humide, en saisir par les narines la fraîche douceur et replonger ainsi au cœur de son enfance comme retrouvant éternellement une matrice éternellement jeune.

Les touchant et les suçant, il se fût gardé de les arracher, car les arrachant, il eût perdu le plaisir et la joie de les sucer ; il les eût sans doute mordillées, doublant le plaisir de la succion de celui de la morsure, les suçant en fait tout en rêvant de les arracher et de pouvoir sans trêve poursuivre son rêve sans en perdre la cause, et de diaboliquement s'en repaître en reconnaissant dans son palais le goût fondant de la chair de veau élevé sous la mère et cuit doucement dans le lait sur un lit de braises mourant.

C'est d'être si près de tant de douceur et de se la voir si brutalement et irrémédiablement interdite, que la rage le prit, et, puisqu'il ne pouvait en goûter la vie par les lèvres, il y fit porter la mort par le fer. Ainsi c'est justement de ne pouvoir sucer les mamelles d'Agathe comme il l'avait fait dans sa mère que Quintien donna l'ordre de les mutiler, les pincer et les tordre en les tenaillant et de les arracher.

Le diable, alors, sortant de lui, se précipita sur les mamelles de la vierge tout en lambeaux et baignées de sang et en fit un grand festin, y mordant à pleines dents, les bâfrant, dans de

grands bruits de mastication et de déglutition auxquels il mêlait de profonds soupirs de satisfaction, avec de profonds rots de réplétion qui empuentirent en un moment la pièce d'une insoutenable odeur de soufre, si bien que le consul, pourtant très fasciné de voir cette apparition mener jusqu'au bout sa propre rage, dut, en grande hâte quitter les lieux.

Agathe seule semblait étrangère à la scène, priant Jésus et le louant pour ce que la peine qu'elle connaissait dans les mamelles de son corps faisait la joie des mamelles de son âme.

Quand elle eut rejoint sa prison, saint Pierre vint nuitamment la visiter et, au nom de Jésus Christ, lui rendit sur sa poitrine des mamelles toutes neuves et saines et aussi belles et rondes que si mille tenailles ne les avaient torturées et arrachées. Ce dont elle put ensuite narguer le tyran. La vie terrestre d'Agathe prit fin, alors que l'Etna entra en fureur, après que la vierge eut fait à Notre Seigneur la prière ardente de la rappeler à lui.



Sainte Dorotheé

Dorotheé vint au monde comme un don de Dieu à Césarée de Cappadoce, dans la même ville que sainte Réparate, non loin du lieu de naissance de saint Georges.

Au sortir de l'enfance, dès qu'elle sentit monter en elle les bouleversements de la féminité, Dorotheé voua sa chasteté à Notre Seigneur Jésus Christ dont elle voulut devenir l'épouse, ce dont elle eut à souffrir jusqu'à donner sa vie pour lui ; avant de te faire le récit de sa fin, il faut que je te dise comment, maintes fois, le diable la tenta.

Il faut que tu saches que Dorotheé chérissait prier parmi les fleurs dont elle aimait l'ordonnement souple, les fiançailles des couleurs, les formes régulières et diverses, et les vapeurs entêtantes qui émanaient de leurs bouches innocentes et qui soutenaient la prière, car elle se figurait que rien n'était plus proche de l'image du paradis auquel elle aspirait que les petits espaces qu'elles délimitaient dans la pénombre de ses cils mi-clos et le silence de ses oraisons. Mais, tandis qu'elle priait, le diable venait souvent tout près d'elle dont il aimait le teint, l'air de grande douceur et l'haleine, et il enrageait de la voir si sage, tout entière vouée aux dévotions, la tête penchée, les yeux presque fermés et tournés vers le dedans de son cœur et les

lèvres murmurantes. Il se glissait alors contre elle d'abord sans parler et doucement respirait derrière son oreille un mélange de froideur et de tiédeur destiné à distraire la vierge de ses prières; après ce premier assaut, il se laissait couler à l'intérieur des mots qu'elle disait pour en changer ou en brouiller le sens. Ainsi à la place de *père* on entendait *braire* ou *traire* ou *glaire*. Le "Je vous salue Marie pleine de grâce" était tordu par mille diableries éhontées, contrepèteries, glissements d'un son. Tantôt une consonne durcissait de *b* à *p*, de *g* en *c* ou venait de *r* à *l*. Tantôt une voyelle, changeant son ouverture, passait de *i* à *u* ou de *a* à *é*, tantôt, enfin, il mêlait à ces glissements des effets d'échos qui dénaturaient complètement la prière et, pendant qu'elle s'appliquait à bien dire ce qu'il fallait, Dorothée entendait le diable la bousculer par exemple ainsi :

"je vous sassali o mama mamari voussali o manamarari de lala de lassi omama omamari o je vous sassama o je vous samari o maru massanu o sanimanaru osassamararu o je voussali o pleine de cracra pleine de cracraisse."

Mais le diable ne s'en donnait jamais tant que pour le saint nom de Jésus Christ, et autour de "Jésus Christ" ça n'était que "Je sue, j'écris", "Je suce et je crie", et de longues litanies: "jésicru, jusicré, jécrisu, crujési, crujisé, créjusi, sicrujé, sucréji etc.", ponctuées "par des "Digne et pou pou hou hou!" et encore "Digne et pou pou hou hou!"

Autant d'horreurs et d'abominations auxquelles elle fermait son cœur et ses oreilles, et, plus fort encore, elle disait :

"Les mauvaises pensées m'entourent comme guêpes,
Elles ont flambé comme feu de ronces,
Au nom de Jésus Christ, je les sabre"

ou encore

“ Mon âme est collée à la poussière des mots

Vivifie-moi selon ta parole

Détourne-moi de la voie du mensonge

fais-moi la grâce de ta Loi ”

ou même

“ Les filets des impies m’environt

Mais je n’oublie pas ta Loi ”

Cependant que le diable à nouveau s’y mettait, et ricanait sans cesse, heurtait les prières de gargouillis, craquements, bruits de gorge et de ventre ou d’articulations, succions, éructations, pets et pets foireux longuement tenus et pestilentiels, halètements, gémissements, hurlements, cris, rires, bouts de mots, bouts de chants, retournant et remuant bruyamment l’air dans son corps, et par tous les orifices de son corps l’expulsant en le coinçant de mille diaboliques façons diverses, il contrefaisait tous les bruits et toutes les rumeurs du monde, écartelant en même temps les mots que prononçait Dorothée. Mais Dorothée faisait face au diable et vertement le poussait en disant :

“ Arrière, toi, que justement on nomme le malin, mauvais, maudit, maléfique maudissant car tu es fauteur de toute malédiction ! ”

Toutefois le diable ne se laissait pas si aisément circonvenir, et il ajoutait au trouble des mots celui des images ; il se faufilait sous les paupières dévotes de Dorothée et s’ingéniait à transformer tout ce qu’elle voyait ; c’est ainsi que son bel environnement fleuri, qui devait faciliter la prière, se muait en vaste champ de fleurs impudiques, jacassantes et dévergondées, écartant largement les lèvres, minaudant des cils, vibrant de la languette, hissées

au-dessus de leurs tiges fortes et tendues doublement plantées dans une terre charnue et herbeuse et dans des calices fendus aux allures de pommes, de pêches ou d'abricots. Dorothee résistait et encore ripostait car, d'une part elle était armée du saint nom de Jésus dont elle gardait dans le cœur toute la pureté, d'autre part aucune image impudique ne pouvait trouver dans sa mémoire matière à s'ancre, se multiplier, l'agacer, car, à la différence de saint Augustin qui puisait dans sa vie et sa chair mille raisons de multiplier les tourments d'illusions que lui infligeait le diable, Dorothee avait toujours été pure.

Elle répétait :

“ Arrière ! Arrière ! Toi le justement nommé diabolique ! Disjoncteur effroyable car tu es cause que tout se disjoint et que ce que nous voyons finit par ne plus ressembler à ce qui est, que l'homme s'écarte de la femme, et la femme de l'homme. Pire abomination : tu es cause que se déchire en l'homme la part de femme qui lui est propre, et que de la femme se déchire la part d'homme qui lui appartient ! Tu es cause que le corps se sépare de l'âme, que les mots oublient leur sens, et que le sens oublie Notre Seigneur où tout sens a sa source ”.

Le diable, quand il se vit incapable de troubler Dorothee, tant elle était pure et pleine de la prière de Notre Seigneur, vint une nuit en songe au préfet de Rome, lui montra les traits de Dorothee et glissa en lui un grand et pervers désir pour la jeune vierge. Le préfet la fit chercher et retrouver. Mais elle repoussa toutes ses avances. Il en conçut contre elle une rage à la hauteur de son désir et commanda qu'on la torturât sans ménagement. Lui-même assistait aux tortures et sa part de rage tirait une jouissance extrême à la voir les subir, en même

temps que sa part de désir, loin de s'amoindrir, souffrait à l'idée que souffrît ce corps qu'il ne pouvait posséder et que disparût ainsi la douceur qu'il aurait souhaité en tirer pour son propre corps. Cependant Dorothée, soutenue par le nom de Jésus, subissait tous les affronts faits à son corps avec une grande sérénité dans son âme.

Le préfet ordonna qu'on la décapitât ; ce qui fut fait en place publique.

Quand la sainte tête de Dorothée, séparée de son corps, tomba à terre, le ciel fut envahi de ténèbres, et toute la lumière du monde se réfugia autour du saint visage qu'elle nimba merveilleusement tandis que la voix de Dorothée, accompagnée du chœur des anges, s'élevait pure vers le ciel. Elle disait :

“ C'est par Ta Parole, Seigneur,
Que je garde pur mon chemin.
C'est la parole qui me fait vivre
Dans les siècles des siècles ”.



Saint Joseph

Joseph a pour sens “Dieu ajoute” ou “Don de Dieu” et tous les Joseph sont ainsi à la fois donnés au monde ou à lui ajoutés comme manifestation du seul vouloir de Dieu et reçoivent de lui un don ou un ajout souvent inattendu. Tu connais l’histoire de Joseph d’Arimatie qui reçut en don le fils de Dieu lui-même dont il accueillit le corps au lendemain de sa crucifixion. Comme tu connais le fils préféré de Jacob qui, pour une tunique que lui avait donnée son père, devint la cible de la jalousie de ses frères, fut, par eux, laissé pour mort et devint ensuite le conseiller écouté de Pharaon à qui, inspiré par Dieu, il donnait le sens des rêves que ce prince faisait.

Je veux te parler ici du plus humble et du plus inattendu des Joseph, le bienheureux époux de la Vierge Marie, qui accepta cette grâce particulière d’être le père putatif de Jésus, issu de la royale lignée de David, et pourtant simple ouvrier du bois, menuisier ou charpentier, et qui est aujourd’hui reconnu comme le saint protecteur de tous les travailleurs.

La vie de Joseph avait été toute de discrétion et de dévotion quand, à un âge avancé, il lui advint, par la grâce de Dieu, la merveilleuse aventure que je veux te raconter et qui lia, pour l’éternité, son sort et son nom à la sainte Vierge, et à Jésus.

Tu dois savoir que Joseph était versé dans le travail du bois, qu'il en savait les essences et les propriétés. Sa science était telle que l'on dit qu'il reconnaissait au parfum du moindre copeau non seulement l'arbre d'où il avait été rapporté, mais aussi la terre où l'arbre avait poussé, les vies qu'il avait abritées, les saisons qu'il avait traversées, et jusqu'à l'humeur des bûcherons qui l'avaient prélevé. Quiconque le voyait choisir ses pièces remarquait ses gestes mesurés, la façon dont il glissait la main le long de l'écorce, ses pensives caresses du pouce sur les zones de coupe et son silence. C'est à son sujet que saint Eugène de Terraqué, le scribe, dit :

*Je garde ton image
avec l'odeur du bois*

*Moi j'assemble les mots
et c'est un peu pareil*

Joseph, qui ne parlait guère dans le commerce du bois, était au contraire très disert quand il s'agissait de commenter et interpréter la parole de Dieu. On accourait de très loin pour recueillir ses avis sur les préparatifs de la Pâque et la traque du levain, les soins dus aux jardins lors des demi-fêtes, ou sur la pureté des choses et des mots.

La Vierge Marie allait atteindre sa quatorzième année, et il était temps de lui trouver un époux. Depuis qu'elle était toute petite, elle avait été confiée au temple où elle avait vécu. Conçue sans tâche, comme tu le sais, et consacrée au Seigneur,

elle avait, dans le profond de son cœur, décidé d'offrir à Dieu sa virginité, et qu'elle n'aurait d'autre époux que Lui. Aussi fut-elle envahie par une ondée de révolte quand on lui annonça qu'elle devait rentrer chez elle pour se trouver un mari. À son habitude, elle tourna ses pensées vers Dieu, chassa toute colère et toute crainte de son cœur, s'abîma en prières et s'en remit à Dieu.

Or, il arriva que, nuitamment, l'archange Gabriel apparut au pontife gardien du temple. Il lui représenta la petite Marie arrivant au temple et lui tendant, confiante, sa menotte en souriant ; il la lui montra, réservée et discrète, affairée à toutes les tâches qu'on lui confiait, ne les quittant, une fois accomplies, que pour se retirer au sein du temple ; il lui rappela le visage de Marie quand il avait annoncé aux jeunes filles qu'elles devaient retourner dans leurs familles. Dans son sommeil, le pontife sentait son cœur se serrer et le souffle lui manquer ; le subtil Gabriel lui faisait considérer Marie tantôt comme s'il était Anne ou Joachim, la mère et le père de Marie, tantôt comme s'il était lui, Zacharie, tantôt du dedans, comme s'il était Marie elle-même. Pourquoi me tourmentes-tu disait Zacharie dans son sommeil, s'adressant tantôt à Dieu, tantôt à lui-même, tantôt à Marie. "Que veux-tu de moi ? Que faut-il que je fasse ?". "Enlève les obstacles. Ôte les pierres et les rameaux qui encombrent le chemin du Très-Haut" lui disaient les voix réunies.

La nuit commençait à peine à se retirer quand il sortit de son sommeil encore empli de son rêve, et le corps en sueur. "Et que dois-je faire, murmurait Zacharie, que dois-je faire pour ôter les obstacles du chemin du Très-Haut ?"

Et il se plongea dans la méditation, sa mémoire et le Livre. Il se rappela la honte d'Issacar, qui l'avait précédé dans la charge de pontife et qui avait rabroué Joachim et Anne, en raison de leur âge et de leur prétention de donner naissance à Marie, il se rappela les paroles du psalmiste – "Vouez et rendez" – il déroula dans sa tête les écritures qui s'arrêtaient à l'endroit où Isaïe proclame :

Une verge se dresse du vieux tronc de Jessé, un rejeton pousse de ses racines

Et sans cesse ces mots revenaient dans sa tête

*Une verge se dresse
Vieux tronc de Jessé*

Zacharie connaissait les arbres, et leur vigueur inattendue, leur capacité à pomper la terre, à se charger de lumière et d'eau, à avaler l'air, à transformer la terre et la lumière et l'air et l'eau en pousses toutes neuves. Il voyait Jessé, souche toujours vibrante d'où était issu David, et dont Anne, Joachim et Marie étaient, parmi tant d'autres, les derniers rejetons. Marie voulait rester vierge et refusait de partager sa couche avec un homme. Mais que faire alors d'Isaïe. Comment une verge sortirait-elle du vieux tronc de Jessé si Marie s'obstinait... "Vouez et rendez" lui répondait le psalmiste. Rendre, se disait Zacharie. Rendre quoi ? Et rendre à qui ?

Une verge se dresse lui répétait Isaïe.

Et la suite du texte déroulait dans l'ombre de ses paupières la prophétie qui annonce la venue de Notre Seigneur Jésus Christ :

*Sans cesse l'accompagne L'Esprit, le Très-Haut
celui qui donne la sagesse et le discernement,
l'aptitude à décider et la vaillance,
celui qui rend sensible le vouloir du monde
et qui apprend à le respecter.
Il n'aura d'autre soin que de respecter le Monde et la Vie.
Il ne jugera pas selon les apparences,
il ne décidera rien d'après des racontars.
Mais il rendra justice aux défavorisés,
il sera juste pour les pauvres de tous les pays.
Sa parole, comme une verge, frappera le pays,
et tout ce qu'il dira fera mourir le méchant.*

“Qu’il en soit donc ainsi, se dit Zacharie. Appelons les derniers rejetons mâles du vieux tronc de Jessé, célibataires ou veufs et en âge de prendre femme. Demandons à chacun de tenir sa verge en main, en signe de leur origine commune. Appelons-les. Réunissons-les en présence du peuple ; et attendons. Que Dieu reconnaisse le sien.”

Ainsi fut fait. Tous les descendants de la lignée de Jessé et de David se pressèrent bientôt dans le temple, chacun tenant sa verge dans la main, tandis qu’une foule attentive les considérait. Et c’était merveille de voir tous ces hommes, jeunes ou vieux, barbus ou glabres, certains chauves, d’autres pourvus

d'une ample chevelure qui leur couvrait jusqu'aux épaules ; les uns restaient ombrageux, le sourcil froncé et le poing serré ; d'autres souriaient avec niaiserie, les plus nombreux cherchaient à reconnaître Marie dans l'assistance. Tous empoignaient leur verge, qui plus haut, qui plus bas, dans une composition semblable à celle que nous montre San Paolo Uccello quand il traduit pour nous la confusion des lances en bataille. Seul Joseph, perdu dans la foule des prétendants, gardait sa verge recouverte par les pans de son manteau. Il penchait la tête et baissait les yeux, ruminant en lui-même d'intimes pensées : il considérait le nombre d'années qui le séparait de la petite fille.

“Je pourrais être, se disait-il, le père du père de son père ; elle a gardé le sourire absent et le regard grave du tout petit enfant qu'elle fut. Je ne peux la regarder sans sourire, je ne saurais la prendre dans mes bras que pour la bercer, je ne pourrais lui parler que pour l'instruire, comment pourrait-elle être mon épouse ? Ma verge de vieillard ne peut lui être destinée”.

Zacharie fit taire la foule et invoqua l'aide du Tout-Puissant. Le silence s'installa et dura aussi longtemps que le jour sans qu'aucune manifestation ne vienne rompre l'ordre des choses et l'attendu des heures pour marquer clairement la volonté de Dieu. À l'approche de la nuit, Zacharie jugea que l'attente désormais était vaine. Il renvoya le peuple et les prétendants, se retira et sombra dans le sommeil. À nouveau le messenger de Dieu vint peupler ses rêves ; il revit chaque visage, chaque attitude. Il revit Anne et Joachim, recueillis et graves ; il revit Marie, tendre, lumineuse et confiante, il revit chacun des prétendants dans sa posture. Et l'ange du rêve lui montra ce vieillard au milieu des

autres, le corps entièrement recouvert d'un grand manteau d'où n'émergeaient que son visage au nez fort, au front ridé, son crâne au cheveu rare, et sa barbe dont la blancheur renvoyait la lumière en pétales discrets.

Zacharie s'éveilla. "Joseph, pensa-t-il, Joseph le Juste a caché sa verge aux yeux du peuple. C'est l'occultation de la verge qui est cause du silence de Dieu. Rappelons les hommes, l'assemblée entière et restons aux aguets."

Le jour venu, Zacharie fit comme il se l'était promis. Au prétexte que tous les hommes devaient se présenter alignés, sur deux rangées, tous dans la même position, et tenant leur verge tous de la même façon, il passa devant chacun d'eux. Il n'eut pas même besoin de corriger Joseph qui, placé en bout de rangée, et comme il ne voulait pas qu'on le remarquât, avait exactement adopté l'attitude qui était exigée de tous.

Au moment où Zacharie invoqua le Très-Haut, il se fit un grand calme dans l'assemblée et parmi les prétendants. Des lumignons tremblaient dans la semi-obscurité du temple. Au dehors, le printemps s'annonçait. Soudain, dans un roucoulement, on entendit comme un froissement de cuivre : un oiseau, enhardi par le silence et la tiédeur qui émanaient de cette bâtisse protectrice, venait de s'introduire par l'étroite ouverture qui laissait filtrer un rayon de jour. Désarmé par l'ombre, il fit un tour hésitant au-dessus de la foule, et alla se poser sur ce qui lui sembla être la branche la plus visible et la plus dégagée du buisson que faisaient les verges haut tenues. Or, c'était la

verge de Joseph. Il y eut un grand soupir dans la foule, suivi d'exclamations qui effrayèrent l'oiseau. Il s'éleva au-dessus de la verge de Joseph, tourna autour de lui plusieurs fois, survola la foule en liesse, et, guidé par la lumière et l'air, retrouva l'ouverture par où il disparut.

Dans la foule, on criait au miracle. Les prétendants faisaient groupe autour de Joseph. Zacharie, étendant les bras, entonnait un chant de louanges. Ceux qui racontèrent ensuite l'événement se rappelèrent que la voix d'Isaïe lui-même, dominant les bruits de la foule, avait proclamé :

*Une verge se dresse du vieux tronc de Jessé
Un rejeton pousse de ses racines
C'est du Juste que naîtra le Juste
Fils pur de sa Fille pure
Méprisant les racontars
Il sera la Justice des pauvres*

et que la verge de Joseph, gorgée de lumière, entourée de poussière d'argent et de vols d'oiseaux, droite et raide au milieu du temple, avait poussé en force le long des colonnes adoucies, répandant à l'entour des effluves de musc et de cannelle, comme le font souvent les fleurs qui ouvrent leur corolle pour avaler la vie.

Saint Gabriel, archange

Apprends, Aprica, que des quatre archanges que nomment les écritures, Ouriel est le plus secret et seul le Midrash le cite, Raphaël le plus controversé, Michel le plus combatif et Gabriel le plus tendre et peut-être le plus élevé. C'est lui que Dieu envoya annoncer à Marie la naissance de Jésus. Or Marie ne fut point troublée par l'apparition de Gabriel qui pourtant était d'une beauté lumineuse et d'un maintien plein de force retenue et qui suggérait la danse des nuages, même quand il se tenait immobile; Marie ne fut pas non plus surprise par le fait que Gabriel lui annonçait que l'enfant à naître monterait sur le trône de David. Marie ne fut surprise que de la perspective d'enfanter alors qu'elle n'avait pas de relations avec le sexe de l'homme.

Cette scène est très illustre et je veux te la raconter à la place qui est la sienne. Écoute ici comment Gabriel vint en aide à Daniel pour une vision qu'il avait eue.

Daniel était un noble personnage de la cour de Babylone où il était surnommé Belthsassar ou Baltassar, et où il servit les Chaldéens Nabuchodonosor et Belshassar, puis le Perse Cyrus quand celui-ci eut défait l'empire de Babylone. Sa sagesse et sa foi avaient fait grandir en lui le pouvoir de susciter et d'interpréter



les songes et les visions. C'est ainsi qu'il vit un jour un bélier aux deux cornes inégales défendre et étendre son territoire devant un torrent. Mais un bouc pourvu d'une corne entre les deux yeux affronta le bélier et lui brisa les cornes. Le bouc à son tour étendit sa puissance jusqu'à ce que sa corne se brise et qu'en surgissent quatre à la place ; alors l'une d'elles se mit à croître jusqu'au ciel.

Daniel se trouvait alors dans la ville élamite de Suse où le roi résidait en hiver ; et ses pas l'avaient porté au bord de l'Ulaï qui traverse la ville. Daniel aimait marcher, moins pour le plaisir qu'il en éprouvait dans ses membres que parce que la marche activait en lui des combinaisons inattendues d'images et de mots. Tout en suivant son chemin, il recevait le don de tous les objets et les êtres qu'il croisait, là où ses jambes le portaient et où son regard se posait, et, dans son cœur et son âme, leurs croisements construisaient un réseau serré où venaient se prendre les palpitations du monde. Daniel avait vu le bélier comme il avait vu le bouc. Il avait accueilli aussi les images de leurs parades guerrières, et leurs grands mouvements de tête vers tous les points de l'horizon. Il avait pris plaisir à les voir baisser la tête pour présenter leurs cornes en avant, et bondir avec une brusque agilité comme si soudain toute leur énergie s'était portée sur leurs pattes arrière. Il savait reconnaître, aux seules cornes, l'âge et la vigueur du bétail, certains éléments de son passé et de son caractère. Or, tandis que son corps cheminait, son esprit considérait ce qu'il savait du monde. Et Daniel avait vu le Mède comme il avait vu le Perse, et leurs parades guerrières et leurs grands mouvements vers tous les points de l'horizon ; il avait mesuré leur puissance et savait reconnaître les marques

de leur vigueur comme celles de leurs faiblesses ; et il savait enfin que les forces finissent par s'excéder d'elles-mêmes, comme les faiblesses trouvent en elles-mêmes les raisons de l'affermissement. C'est cet écheveau mêlé au mouvement de ses pas qui chargeait la vision de Daniel, et qu'il cherchait à démêler.

Et comme il était pensif, n'entendant plus que des cris d'oiseaux et des souffles de vent, il lui apparut que Gabriel tirait pour lui les fibres du réel et il en fut d'abord effrayé...

“ Force de Dieu ! dit Daniel en s'adressant à l'ange qui dévidait les fils de son cœur, tout n'est donc que guerre et destruction ! ”

Mais l'ange entreprit de fortifier son cœur

“ Entends, Daniel. Plus forte que la puissance est la justice. Toute puissance a sa limite dans la puissance, toute injustice dans l'injustice.

Il n'est pas dans ce monde de puissant qui ne sera abattu.

Aucun pouvoir n'a le pouvoir de se survivre,

et les persécuteurs périront, broyés par la main de Dieu.

Mais jusqu'à ce jour,

garde en toi-même, dans le silence de ton cœur :

l'espoir des justes et des humbles ”.

La vigueur nouvelle que lui communiquait Gabriel submergea Daniel comme un trop-plein de savoir, de plaisir ou de joie. Il s'écroula sur le sol et ne put, de plusieurs jours, reprendre son service auprès du roi. Il garda, comme l'ange le lui avait demandé, la vision secrète dans le silence de son cœur, et s'il en avait saisi l'importance, il continuait à s'interroger sur ce qu'elle signifiait.

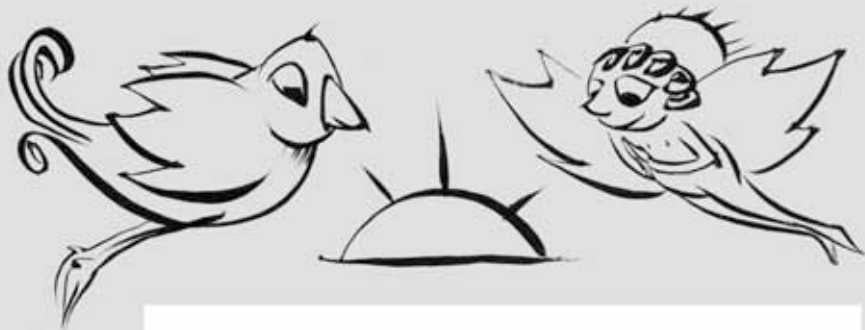
L'Annonciation

Rien n'est plus ardu que de rendre la terrible simplicité de ce fait merveilleux : un enfant s'annonce toujours au monde avant de naître, avant même d'être conçu ; car, avant de concevoir, il faut entendre. Et, ayant entendu, il faut vouloir. Je veux te dire, Aprica, qu'il n'est pas de plus mystérieux miracle que celui d'une Annonciation. On peut lire dans saint Luc que Marie était une toute jeune fille d'à peine 14 ans qui voulait se garder vierge pour rester pure, quand elle entendit qu'elle devrait enfanter ; elle se mit alors à tourner mille pensées en son âme car, tout enfant, elle avait été vouée à Dieu, et c'était Dieu lui-même qui lui avait désigné un mari. Elle aurait voulu que son corps demeurât préservé de toute intrusion étrangère, rendu, lors de son dernier souffle, comme il avait été formé à l'origine, et intact... Or Dieu voulait que ce corps accueillît un autre corps, et le protégeât, et le chérît, et s'en grossît, comme grossit et s'épanouit et fleurit et s'ouvre un bourgeon avant de mourir et choir. De sorte que, lorsque Gabriel se manifesta à elle, Marie ne fut point troublée par l'apparition de l'ange, qui pourtant était d'une beauté lumineuse qui suggérait une danse de nuage même quand il se tenait immobile. Elle ne fut pas non plus surprise par le fait que Gabriel lui annonçait que l'enfant



à naïtre monterait sur le trône de David. Rien de tout ce qui aurait pu nous surprendre ne troubla Marie. À l'annonce qu'elle enfanterait, elle n'interrogea l'ange que pour lui demander comment une telle chose serait possible puisqu'elle n'avait pas connu d'homme.

Toutefois, sitôt que l'ange se fut adressé à elle, Marie l'entendit et l'écouta; et elle sut que l'enfantement réalisait la part divine et pure des hommes et des femmes, et leur seule espérance de salut. Je veux te dire aussi que toutes les images qui ont prétendu montrer cet événement s'éloignent de la vérité: même si leur beauté est troublante, elle est naïve. Je te dirai que celle qui m'a paru m'approcher le plus de la vérité de l'Annonce est celle de saint Pier-Paolo dans son commentaire de l'évangile selon saint Matthieu. Car il n'y avait, lors de l'Annonciation, ni ors, ni brocards, ni tissus de prix. Il n'y avait pas de sol de marbre, ni de hauts murs de pierre, ni rien qui rappelât si peu que ce fût le luxe et la richesse. Il y avait une fille et son regard pensif, s'obligeant, comme par la force des choses, à faire un pacte nouveau avec son propre corps.



Saint Minime

Il y a tant de saints et de saintes dans le paradis de Dieu, que, pour la plupart, nous ignorons leur nom. Tu peux pourtant entendre leur prière: c'est ce murmure sans fin qui peuple le silence.

L'inverse existe: il y a tant de noms parmi les peuples du monde que certains ne sont pas portés par des saints. Ils sont pourtant tout prêts à participer de la sainteté, et quand on les écoute, on entend bien qu'ils forment une constante et infinie prière sous le soleil de Dieu. Ton nom lui-même, ma tendre Aprica, n'est porté par aucune sainte. Sache pourtant qu'il est très beau, qu'il signifie "l'ensoleillée" et qu'il a servi à nommer toutes sortes de lieux dont le soleil a assuré la douceur et la sainteté. C'est Aprica qui a donné le nom de l'Afrique. C'est encore Aprica qui est à l'origine du nom du village qu'habitait mon aïeule, Marie-Louise.

Le saint moinillon dont je vais te raconter l'histoire apparaît dans une très ancienne chanson espagnole que je ne tiens pas de Marie-Louise. J'aurais voulu le garder dans l'anonymat dans lequel il nous est parvenu, mais mon récit en aurait été alourdi. Aussi ai-je décidé de lui donner un nom. Je ne pouvais l'appeler

Modeste, puisque saint Modeste existe bien. Je le nommerai Minime. Et tu penseras, en entendant ce nom, à tous les autres tout petits saints ; et à l'ordre fondé par saint François de Paule ; et à l'exigeant ami de saint Jean-Baptiste de la Salle, qui en faisait partie.

Il y a très longtemps (au moins mille ans, si ce n'est davantage), Minime avait été accueilli dans un petit monastère castillan de la Sierra Morena. Il en aimait la vie régulière, la simplicité, les oraisons ; la monotonie de cette vie ne lui était pas du tout insupportable, bien au contraire. Pourtant, à toute heure du jour et de la nuit, en priant comme en labourant, bêchant, arrosant, cueillant, en marchant dans les prés et les champs, en mangeant comme en dormant, et même en faisant ses ablutions, tout au fond de lui, il adressait sans cesse à la Vierge Marie une même, unique, constante et ardente prière...

“Très Sainte Vierge, Très Bonne Mère, lui disait-il dans son silence, vous m'avez fait connaître ici toute la sérénité et toute la paix du monde. Non que la mesquinerie, la méchanceté, la violence et la turpitude en soient entièrement absentes, mais vous m'y avez accordé la grâce d'y résister et de ne pas en être atteint, comme vous avez donné à sainte Cécile, sainte Barbe, sainte Thècle, sainte Geneviève la force de résister aux peines et aux douleurs que cherchaient à leur faire subir les méchants, dans leur cœur et dans leur corps. Très Sainte Vierge, pour cela je vous rends grâce à chaque instant de ma vie.

Accordez-moi une grâce encore, Très Sainte Vierge, disait Minime... Faites-moi connaître ne serait-ce qu'un bref moment, une lueur, une miette, une bribe de Paradis. Très Sainte Vierge, exhaussez-moi.”

À vrai dire, Minime sentait un réconfort et un renfort de bonheur dans le seul fait de cette prière qui bourdonnait en lui à toute heure du jour et de la nuit. Ce qu'il vivait le comblait déjà de grâce ; sa prière lui en faisait entrevoir le débordement ; et cela même qui lui rendait sensible la finitude de sa condition et la conscience de son insuffisance, lui faisait connaître tout le bonheur possible d'une plénitude terrestre et l'appétence d'une joie qu'il espérait sans en savoir rien dire.

La sainte Vierge n'est jamais sourde aux prières quand elles ne naissent pas de l'insatisfaction ou du caprice. Elle exhaussa donc Minime en lui donnant la bribe de paradis qu'il demandait, et bien plus encore. Voici comment.

Minime allait chaque jour dans un pré qui longeait, en pente douce, un potager, un verger et une réserve de bois, avant de se perdre au loin au bord du fleuve. C'est là qu'il faisait récolte de plantes, herbes et simples pour la complexe pharmacopée des moines. Et quand la saison ne se prêtait pas à la cueillette, il allait "visiter la terre" annonçait-il, examinait l'état du sol, humait l'air et écoutait le vent. "Je viens vous voir, créatures de Dieu – disait-il en lui-même à la terre, aux pierres, aux oiseaux, aux mulots, aux vies qui se manifestaient et à celles qui se préparaient – je viens vous voir quand vous me prodiguez vos dons. Quel homme serais-je si je vous délaissais quand vous vous récréez."

Un jour, tout en cueillant, il se retrouva plus loin que d'habitude, dans un espace bordé de chênes. Le soleil qui passait à travers les branches entraînait des foules de poussières étincelantes, soulevait des vies minuscules et exaltait le parfum

pénétrant de l'humus. Au creux d'une sorte de faille dans une roche, parmi la boue, c'était le murmure continu de l'eau mêlé de crissements d'insectes et de palabres d'oiseaux.

Sans même s'inquiéter de la distance qu'il avait parcourue, Minime s'arrêta là, parmi les chants, les bruits, le silence, la fraîcheur, la tiédeur, les mouvements, les remuements, l'immobilité, les pieds pris dans la boue de la source, dans l'herbe, les fleurs et les cailloux, les narines dilatées où tous les effluves pénétraient sans même qu'il eût besoin d'inspirer. Remontant sa bure, il s'agenouilla au bord de l'eau et en approcha les mains en coupe. Les ondes de fraîcheur lui mordillèrent les paumes, les doigts, les poignets; elles remontèrent de fibre en fibre jusqu'aux tempes et à la nuque. L'air se faisait plus léger, plus pénétrant, plus murmurant, roulant sur lui les chants qui le picoraient en cris, trilles, sifflets et piailllements tandis que l'eau diffusait dans son corps le silence de la terre. Il lui sembla qu'il pouvait voir le sommet de son crâne et que son ouïe ne se distinguait plus des sons qu'il entendait. Ni éblouissement, ni vertige; des lèvres effleuraient le bas de sa nuque au creux de la naissance du cou, juste au-dessus de la première vertèbre, se promenaient le long de son dos et sur ses épaules, suivaient lentement le dessin de ses membres; il sentait leur souffle sur son visage et ses lèvres; et leur effleurement sur sa peau pénétrait par les pores et tous les canaux de son corps jusque dans le silence rauque de ses os. "On est bien, ici" se dit-il...

Combien de fois, ma chère Aprica, t'ai-je dit, qu'il est ainsi des lieux où l'herbe, la terre, les pierres et l'eau forment une harmonie qui annule le temps. L'air autour de toi y absorbe le haut du

ciel ; les animaux y ralentissent leur allure ; on y entendrait les sucs de terre et d'eau, happés par des douceurs de vent, suivre leurs parcours à travers les canaux infimes des herbes et des arbres. Quand on se trouve dans de tels lieux, on perçoit les vibrations confuses de tous ceux qui sont venus y rêver ; et il suffit de baisser les yeux pour voir les traces délicates qu'ils ont déposées là, des millénaires durant : passages, stations, dispersion des arbres, miettes d'outils. Comme eux, on se dit : "Ce lieu est accueillant, posons-nous y un instant ; laissons le agir sur nos muscles et notre souffle, laissons-le nous recréer". C'est cette même pensée qui traversa Minime ; et il resta là, enveloppé dans la douceur du monde.

Soudain, le soir allait tomber ; sans s'attarder davantage à ce qui l'entourait, il retourna vers le monastère.

Il eut du mal d'abord à retrouver son chemin. "C'est en haut du pré, se dit-il". Il n'avait pas vu cet arbre ni cet amas d'herbes. "Il faudra que je vienne nettoyer tout ça". Enfin, par-delà le pré, la bâtisse se découpa dans le crépuscule. Il hâta le pas. La nuit s'installait, il allait être en retard pour les vêpres. Plus il approchait, plus une gêne le saisissait. "Où est le potager ? Que sont ces vignes ?" Puis la surprise. "Le clocher ?" "Ce mur... Il était plus haut. Et le toit ?"

Il ne pouvait croire en l'évidence : le monastère était en ruine. Il pensa : "La terre. La terre a tremblé" ; il n'avait rien senti. "Ça ne peut pas être la foudre". "Mes frères ? Où sont mes frères". "Dans les décombres ?" De l'herbe dans les ruines. "De l'herbe ?". Il s'arrêta, désespéré. "Très Sainte Vierge..." Il appela ses frères. Chacun par son nom. Pas d'écho. Il était sous les murs délabrés. Partout les marques d'une destruction ancienne.

Il contourna les ruines. Une petite chapelle se dressait là, qu'il ne connaissait pas. De la lumière filtrait des ouvertures. On entendait des chants. Il entra. Tout le temps que dura la prière, il demeura à genoux.

La prière achevée, on s'aperçut de sa présence. On lui souhaita la bienvenue. On l'interrogea. Des réponses qu'il fit, on comprit qu'un miracle s'était produit. On se rappela le petit moine disparu bien avant que la chapelle ne fût construite. La chose avait été consignée. Les siècles avaient effacé le nom.

Minime fut admis dans la communauté où il acheva lentement ses jours entre prière et travail et, chaque jour, ébloui, il s'adressait sans cesse en lui-même à la sainte Vierge: "Sainte Vierge, disait-il, très sainte Vierge, bénie entre toutes les femmes; vous m'avez éclairé." Et à chaque instant, Minime était envahi par ce qu'il entendait, percevait, voyait, pensait, en travaillant, mangeant, dormant, priant; il se perdait dans la grâce de l'eau, la fluidité de l'air, les odeurs de la terre, les chants des hommes et des animaux, le bruit des pierres que remuent l'eau, le vent, ou l'action des êtres vivants, et c'est ainsi qu'il connut à chaque instant de sa vie, dans l'intensité du monde, les bonheurs du paradis.

Saint Georges

Il existe au moins deux saints portant le nom de Georges ; si le plus ancien est très célèbre et révérend, l'autre ne lui cède rien en grandeur, dévotion et humilité. Je te dis ailleurs l'histoire merveilleuse de saint Georges de la Manade de Marie, laisse-moi te raconter ici l'épisode le plus merveilleux de celle de saint Georges de Cappadoce qui, avant de devenir martyr de Jésus Christ, sous Dioclétien et Maximien, par la fureur de Dacien, terrible persécuteur de Chrétiens, libéra, par le nom de Jésus Christ, la cité libyenne de Silcha du dragon infâme qui la tourmentait.

Ce dragon hantait les grands étangs qui bordaient la cité à l'Est ; si on le voyait peu, on le reconnaissait à ses effets, aux carnages qu'il perpétrait, aux traces immondes qu'il laissait aux abords des étangs, à la fournaise dont il accompagnait son passage, à l'infest brouillard très puant dont il était entouré en toute occasion, à la terreur qu'il inspirait.

On le devinait aussi élevé que les cyprès ou les cèdres les plus imposants. Il se déplaçait soit par répugnantes reptations, soit par bonds inattendus, lourds et disgracieux, selon que son énorme queue s'agitait horizontalement ou verticalement ; ses yeux rouges lançaient de tels feux qu'on les percevait, dit-on,



même dans la nuit à travers son brouillard. Son haleine ardente faisait bouillonner les eaux sur lesquelles elle planait, desséchait animaux et végétaux, ternissait et effritait les minéraux, durcissait les boues, faisait se rétracter le sable et le transformait en une dure matière glauque. Pour autant que l'on pût en juger, son corps était constamment travaillé par des pustules éructantes qui crevaient en déversant un pus abondant et ocre qui lui dégouttait le long des flancs, et la terre qu'il imprégnait en devenait éternellement stérile.

Chaque jour, le dragon ne cessait de menacer les hautes et dérisoires murailles de Silcha qu'après avoir reçu sa pâture qui consistait en deux brebis bien grasses, une à midi, une le soir, ou toute autre denrée équivalente, pourvu qu'elle fût de chair vivante et grasse, d'une constitution jeune et aux os bien craquants sous la dent.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au jour où, le bétail venant à manquer, on s'avisa de le remplacer par les jeunes gens et les jeunes filles de la cité, chaque jour tirés au sort. On les envoyait seuls et nus, à la rencontre de la bête qui ne pouvait supporter ni parure ni vêtement, seulement accompagnés des pleurs de leurs proches et préparés par un repas dont les mets, rehaussés d'épices et de drogues, étaient servis avec des alcools divers destinés à étouffer leurs angoisses. Dans toutes les familles, ce n'étaient que craintes, angoisses et lamentations modulées chaque jour du fait que le nombre des jeunes diminuant de deux chaque jour, la probabilité, pour les survivants, d'être tirés au sort s'élevait à mesure chaque jour ce qui, par contre-coup, faisait d'autant tomber la masse de l'angoisse et accroître l'intensité des lamentations.

Le sort tomba sur la fille du roi, dont la tradition a perdu le nom sinon toute mémoire, le jour même où passait par là saint Georges qui la croisa alors qu'elle se dirigeait, seulette et attristée, sans voiles et les pieds nus, sous le soleil libyen, vers le grand étang où attendait le dragon. Georges, tout ému d'un tel abandon, d'une telle déréliction errante et d'une tristesse si grande, si belle, si jeune et si nue, lui en demande la raison; elle, du fond de son trouble, tant bien que mal, la lui dit; lui, tout aussitôt, s'enflamme, et propose son aide; elle, dans un sursaut de lucidité, bredouille une mise en garde; lui, pousse un grand cri et son cheval au galop; elle, entre deux pensées, s'émeut et tout soudain, transportée d'espoir, se met à courir, trébuchant et agitant les bras; lui, s'approche avec célérité du brouillard de l'étang dont émerge le dragon, furieux de voir son déjeuner venir tout habillé.

Georges prononce alors le nom de Notre Seigneur Jésus Christ en même temps qu'il se signe; à cette double invocation, le monstre a comme un recul rugissant, puis, tout aussi brusquement, projetant sa gueule en avant, il se lance sur Georges au moment même où, dans un grand cri, le saint, dont le cheval s'envole, vise le cou du fauve en propulsant sa lance. Les vitesses accumulées de la course du dragon et de celle du cheval, ajoutées à celle de l'arme brandie par les muscles du saint et à celle du cou du monstre tendant sa mâchoire vers sa proie, furent telles que c'est avec une force inouïe que la lance rencontra le cou, s'y enfonça avec aisance et resta fichée là, selon un angle tel qu'elle bloqua une partie de la trachée et sectionna à moitié la carotide. Cela fut la cause d'une faiblesse immédiate chez l'animal qui, le souffle court et impuissant, râlant et bavant,

secoué de faibles soubresauts, sa peau pustuleuse desséchée et l'œil trouble, tomba à genoux devant Georges.

Pendant ce temps la princesse avait fini par rejoindre le lieu du combat ; elle était toute haletante, et la fatigue redoublait les troubles de l'alcool, des drogues et de se sentir nue sous les regards d'un homme à cheval, triomphant, et dont elle contemplait la gloire.

Elle sentit alors monter, du plus profond d'elle-même et tout le long de son corps et de ses membres, un spasme violent qui la surprit, la baigna de satisfaction et la mit à terre dans un état d'étourdissement profond et béat qu'elle n'avait encore jamais connu et dont elle ne souhaitait plus se relever que pour pouvoir à nouveau contempler Georges qui considérait, sans haine et sans terreur, l'animal terrassé dont les yeux se révulsaient.



Marie gravide

Le rêve de Joseph

À la suite de l'annonce que lui fit l'Archange Gabriel, et que je te raconte à la place qui est la sienne, Marie, toute confiante et sereine, se soumit à sa nouvelle vie. Comme elle n'avait plus, pour régler les heures de ses jours, le rythme du temple où elle avait grandi, elle s'était ménagé des moments de prière et de contemplation tissés dans la trame du temps, et profitait des nuits dont le spectacle et le silence la surprenaient tant ils lui apparaissaient propices au recueillement.

“Davantage que le temple, se disait-elle... Ou bien... le temple n'est-il qu'une image imparfaite de la Nuit ? Il retentit d'échos alors que la Nuit en est peuplée ; les bruits et les voix petites sont de la même substance qu'elle, vivant d'elle. La lumière et l'obscurité jouent, dans le temple, nos seules partitions ; elles sont, la Nuit, les deux voix d'un même chant. Mon Créateur, je te savais près de moi dans le temple, mais tu m'es infiniment proche dans la Nuit : toute parole devient inutile ; je me tiens là et ne suis plus que prière. Béni sois-tu pour la Nuit et pour la grâce de la Nuit.”

Et quand elle travaillait, pendant la journée, nettoyant, balayant, lavant, ajustant, cousant, reprenant, cuisinant, lisant, Marie faisait de chaque geste une prière dans la nuit des jours.

Cependant, la petite vie qui s'était installée dans la douceur de son ventre grandissait et s'épanouissait. L'allure et la démarche de Marie en furent bientôt marquées : avant même que son ventre ne commençât à s'arrondir, alors que la vie nouvelle n'était encore qu'une organisation indistincte de choses minuscules, il lui vint au regard cette clarté et aux lèvres ce sourire grave que l'on voit aux maternités naissantes même quand elles ne sont pas heureuses.

Le vieux Joseph en fut surpris. De sa longue et timide contemplation des femmes, il avait appris à reconnaître ce sourire et cette lumière, cette sorte d'absence aussi qui témoigne du lourd travail qui commence dans un corps gravide.

Or Joseph n'avait jamais touché Marie. C'est avec soulagement qu'il avait accepté de ne jamais la connaître. S'il n'éprouvait aucun dégoût pour son propre corps, il ne pouvait l'imaginer près de celui tout neuf, délicat, à peine formé, et si fragile, de la petite vierge. "Elle pourrait être la fille de la fille de ma fille" pensait-il. Il ne pouvait se voir, dévêtu, ses vieilles chairs flasques et ses tendons durcis posés sur le corps, lisse et élastique, de l'enfant. "Sacré. Ce jeune corps est sacré."

Pourtant il voyait que ce corps n'avait pas été intouché. Marie, du reste, ne cherchait pas à cacher sa grossesse. Plus encore que son regard et son sourire, sa posture était un signe indubitable de son état : et elle apparaissait comme tu l'as vue représentée par saint Pierre d'Arezzo dans cette petite salle de Monterchi où nous nous sommes recueillis dans la pénombre.

"Que faire ?" pensait Joseph. Assis sur une pierre plate, adossé au mur de sa maison. Il se représentait Marie. Il se caressa le

sommet du crâne comme pour faire remonter le front. La main descendit le long du visage, les doigts se prirent dans la barbe; l'index barrant la lèvre, il laissait les images, les situations et les mots l'envahir; le soleil se couchait. Il frissonna. "Que vais-je faire?"

L'idée du scandale ne lui venait pas. L'idée qu'il pût être offensé ne se formait pas en lui. Ébloui et ému il se représentait la petite tenant par la main un enfant à peine plus jeune qu'elle.

Le bruit que ferait une dénonciation de fornication jetterait trois vies dans les tourments et la douleur. Il s'appuya plus fort contre le mur. "Celle de Marie, celle de l'enfant à naître; celle du père. Trois vies torturées."

Il prit sa décision. Il permettrait à Marie de rompre ses liens avec lui, la rendrait à Anne et Joachim en les engageant à l'indulgence de la compréhension. Soulagé, il rentra et s'endormit paisiblement en se figurant la petite famille qui avait pris place dans une crique aimable de son cœur.

Or, pendant qu'il dormait, toutes sortes d'images peuplèrent sa nuit, pleines des songes qu'il avait remués des jours durant, comme cela t'arrive aussi, sans doute, souvent. Tu revois tes amis, tes parents, tes défunts, les heures que tu as vécues et toi-même sous des aspects inattendus et changeants.

Dans son sommeil, Joseph vit s'avancer un jeune homme si lumineux que ses traits en étaient confus. Il crut d'abord que c'était le père de l'enfant, et se réjouit de pouvoir le connaître. Il n'en était pas surpris: il le connaissait déjà. Joseph s'avavançait vers lui pour le prendre dans ses bras tandis que l'autre restait immobile. Pourtant il semblait toujours aussi éloigné, son visage de plus en plus lumineux et ses traits toujours plus confus.

“N’est-ce pas là, disait doucement à Joseph la voix de Joseph, ce que l’on appelle un Ange? Écoutons-le.”

“Joseph, Joseph, disait une autre voix, dont il ne savait plus si c’était celle de Joseph, celle de quelqu’un d’autre ou la sienne, Joseph, que sais-tu de Marie?” La petite jouait dans la rue parmi les enfants en chantant des psaumes. C’était de ces comptines dont on sortait toujours vainqueur. Les murs du temple la regardaient en souriant. Zacharie affûtait des couteaux. Une colombe racontait des histoires à une assemblée de vieillards en remuant les bras. La lune oscillait sous le poids fluctuant de l’air humide. “Crois-tu être assez sage pour pouvoir décider pour elle de ce qu’elle doit faire, avec qui elle doit vivre, et pour choisir, toi seul, celui qui devra prendre soin de l’enfant qu’elle porte?” L’enfant poussait son premier vagissement. Les nuages coulèrent en pluie sèche et des portes s’ouvrirent. Une nuée d’insectes se dispersa à travers les yeux de Joseph emplissant l’air de grondements et de murmures. C’était toute la parole de Dieu contenue dans les rouleaux bavards qui s’évaporait comme il devait s’en apercevoir, tandis que le jeune homme lumineux emplissait la totalité de l’horizon dans le creux de la main de Joseph qui le portait avec précaution.

“Joseph, disait la voix tremblante d’Anne avec la voix de Joseph, la confiance, l’indulgence, la compréhension, l’affection que tu nous demandes pour Marie, fais en donc preuve toi-même.” Allongé de tout son long en travers de la source, Joseph sentait la terre innombrable creuser sa colonne vertébrale et nourrir ses racines. “Va voir Marie, accueille-la; entends-la.” La lune se posait doucement aux pieds du jeune homme. Un

corbeau cheminait indifférent en sifflotant. En babillant, l'enfant regarda Joseph qui se liquéfiait. "Un enfant est né du bâton de Jessé, dit l'enfant d'une voix grave, justice du monde, il fera rendre gorge aux puissants, aux injustes, aux méchants." Une tour s'emplissait nonchalamment de feux. De toutes ses fenêtres vibrant, elle poussait tout en brûlant tandis qu'un peuple silencieux la regardait. Le jeune homme occupait maintenant tout l'espace et tout l'esprit de Joseph. La lune blanchissait, il allait faire jour.

À son réveil, Joseph, incapable de se rappeler tous les détails de son rêve et d'en remettre en ordre les épisodes, ne garda qu'une seule idée en tête: il devait aider la petite à mettre son enfant au monde dans la sérénité qu'elle choisirait elle-même et il serait l'un des chemins de cette sérénité.

Marie, cependant, poursuivait sa grossesse et, le temps de la parturition approchant, Joseph partit avec elle de Nazareth pour Bethléem comme le racontent les Écritures et comme je te le dis ailleurs.



Sainte Rita

Rita est trois fois humble. Elle est humble une première fois parce que Rita est un diminutif signifiant “petite Marguerite” : et qu’ainsi, elle naquit humblement, humble parmi les humbles, dans l’humble village d’une époque humble où elle grandit en sagesse et en humilité. Elle fut humble une deuxième fois parce que “marguerite” est le nom vulgaire d’une fleur commune ; et Rita, petite aux yeux des hommes, humblement accepta de se soumettre à la vie maritale contre son désir de chasteté. Elle fut humble une troisième fois parce que “marguerite” est le terme qui, à l’origine, désignait la perle, et qu’avait crû, dans le cœur de Rita, la pure perle de la sainteté et de l’humilité, fourrée dans le lieu intime des douleurs de l’épouse et de la mère, et de l’abnégation de la femme.

Si on peut dire miraculeux ce qui, aux yeux du monde, suscite l’admiration, l’étonnement et l’incompréhension, alors peu de vies comportent moins de miracles que celle de sainte Rita de Cascia : sa sainteté prend naissance d’abord dans le commun de son origine et dans la banalité de sa vie.

Si on peut dire miraculeux ce qui rend nos pauvres et sourdes âmes capables de s’émerveiller, alors toute la vie de Rita est un miracle dont je vais te conter quelques épisodes.

Le premier sujet d'émerveillement que nous enseigne la vie de Rita, en dehors de sa naissance – quoique rien ne soit plus miraculeux qu'une naissance – est cette image dans laquelle on la voit, tout enfant encore, couchée dans son berceau, sous un chêne, entourée d'abeilles qui viennent, sans lui causer la moindre souffrance, butiner ses lèvres. Il y a dans ce sujet plusieurs miracles que je vais t'apprendre.

Le premier miracle est celui du regard, car, avant que les abeilles ne vinssent entourer et butiner Rita, Rita avait vu les abeilles, et les avait suivies du regard. Aussi le miracle du regard prend incidemment appui sur le miracle des yeux ; mais si celui des yeux est premier, celui du regard est plus grand, car les yeux ne peuvent voir sans regard, mais l'on connaît bien des regards qui se font alors que s'est perdu l'appui des yeux comme nous le montre chaque jour la merveilleuse acuité de regard de nos frères privés d'yeux. Les abeilles obligeaient Rita à bouger les yeux et la tête ; en outre, elles étincelaient dans la lumière qui filtrait de la frondaison, comme le font, dans la nuit, les étoiles ; elles couvraient l'enfant d'un petit firmament mobile et susurrant, et l'enfant s'amusait de croire que ce n'était pas les regards qui suivaient les abeilles, mais les abeilles qui suivaient les regards.

Car je t'apprendrai que le deuxième miracle est celui des abeilles ; en effet, avant que l'enfant ne vît les abeilles, les abeilles déjà volaient, butinaient, bourdonnaient, comme il est naturel qu'elles le fassent. Déjà, tout en préparant le miel, elles ensemençaient les plantes, s'approchaient des calices, s'enfouaient dans les fleurs, s'y recroquevillaient et, les grattant de leurs pattes de devant, en ouvraient les anthères et accumulaient le pollen.

Sache que, transportant ainsi le pollen, elles en déposaient sur les stigmates des pistils, obéissant ainsi, sans qu'elles y prissent garde, à une volonté qui les dépassait infiniment.

Le troisième miracle est celui qui fait que, avant que l'enfant ne vît les abeilles et avant que les abeilles ne vinssent butiner l'enfant, Rita déjà s'était figuré les abeilles car elles lui avaient déjà été désignées, et s'était déjà développée en elle cette capacité merveilleuse qui nous fait nous figurer ce qui n'est pas sous nos yeux.

Le quatrième miracle est celui des lèvres: ce sont les lèvres de Rita qui attirèrent les abeilles comme le font d'ordinaire les fleurs; elles étaient encore tout humides de salive mêlée de lait et de miel, et le souffle frais de l'enfant embaumait l'air; loin d'être trompées, les abeilles reconnurent leur nature de fleur, d'autant que le babil ne se formant pas encore en mots, les lèvres de Rita brillaient de toute l'innocence de l'enfance. Ainsi le miracle des lèvres se double du miracle des mots: les mots imprononcés de Rita d'une part, la force de son nom de fleur d'autre part, car la petite marguerite est bien la fleur qu'affectionnent de butiner certaines abeilles parmi les plus industrieuses, si l'on en croit botanistes et entomologistes.

Le sixième miracle est le miracle des livres, car c'est par les livres que la mémoire de Rita traverse le temps; et l'été est revenu des centaines de fois, et le jour s'est levé des centaines de milliers de fois, sans que se soit perdu le souvenir de cet épisode.

Le septième miracle est le miracle de notre entretien, car nous voici, si longtemps après la mort de Rita, nous émerveillant encore entre nous du miracle des abeilles, non par ce qu'il a d'étonnant et d'incompréhensible, mais en ce qu'il porte à notre

émerveillement, le vol banal des abeilles au-dessus d'un berceau d'enfant.

Toute la vie de Rita est ainsi pleine de motifs d'émerveillement qui s'inscrivent entre le miracle de sa naissance et celui de sa mort, entre celui des abeilles et celui de la rose d'hiver.

Tu sauras que, dans son dernier hiver, Rita sentit venir les signes de la fin de ses douleurs. Elle n'ignorait pas ses membres, mais il lui arrivait de ne plus les sentir, comme il lui arrivait de ne plus être sensible au froid installé dans sa cellule et qui se glissait sans trêve entre les tissus qui la couvraient, et s'ins-tillait jusqu'au fond de ses os qu'il semblait rendre friables et tremblants. Dans l'une de ces périodes d'accalmie qui préfigu-raient le paradis, Rita sut qu'elle était envahie par la douceur du temps des roses, et elle sut aussi que rien ne pouvait mieux représenter la douceur de ce temps que les fleurs qu'il produit, et rien ne lui parut plus propre à faire partager son émoi que de demander qu'on apportât, alors qu'on était en plein hiver, une rose cueillie d'un rosier qu'elle savait.

Nos pauvres âmes s'étonnent d'abord des glissements ; elles peuvent être ravies des roses de mai, mais la rose d'hiver les remplit d'étonnement : elle les force sous les coups de boutoir de l'inattendu. Je te concède qu'il est merveilleux de voir une rose qui fleurit dans la neige ; concède-moi qu'il est encore plus merveilleux que les roses soient et qu'elles se soient multipliées en une telle variété, et qu'elles soient acclimatées sous tant de latitudes. Mais la plus grande des merveilles et le plus grand miracle, c'est d'imaginer une grabataire pensant aux roses dans le froid de l'hiver et au renouveau au moment de mourir, de

pouvoir les nommer et de les faire ainsi surgir de l'absence. Et songe que ce miracle se renouvelle sans cesse aux yeux de tous, et que depuis ce jour, chaque fois que nous disons "la rose", ce miracle s'accroît; songe enfin que tout ce qui porte ce nom de rose miraculeusement est appelé par la rose d'hiver de Rita que, miraculeusement, il appelle.

Lorsqu'elle sentit que l'heure de sa mort approchait, Rita commença par louer Notre Seigneur, heureuse de fondre enfin sa vie dans l'éternel amour de Jésus Christ. La plénitude du repos avait déjà coulé dans ses membres, et elle les sentait si légers qu'elle ne doutait pas qu'elle allait bientôt quitter la lourdeur des choses; du fond de ses reins montait une chaleur qui l'enveloppait en la caressant. Son vieux corps se faisait oublier et se diluait dans la disparition des douleurs, la laissant exténuée d'une jouissance nouvelle. Quand enfin arriva le mois des roses, au moment de leur premier fleurissement, Rita, qui avait vécu ses derniers instants dans la joie de leur évocation, n'eut plus aucune raison de veiller, et, doucement, en souriant, elle se laissa glisser dans les bras de Jésus. Toutes les roses qu'elle avait rêvées se détachèrent alors du ciel et elles se joignirent à la terre en une chute hésitante que le moindre souffle retardait; le monde se couvrit de pétales de roses, ce qui lui fit comme un léger duvet...

Les fleurs, liées à Rita dans son nom, sa naissance et sa mort, sont le signe de sa souffrance et de sa rédemption. Toute sa vie elle y fut attachée, et ne manquait jamais, en quelque endroit qu'elle passât, de faire des bouquets qu'elle déposait ensuite au pied des autels, en les chargeant de poursuivre et de multiplier pour elle sa prière et sa louange à Notre Seigneur. Elle avait

des affections profondes pour les fleurs les plus simples ; elle s'émerveillait sans fin de la fleur fragile et tremblante de l'amandier qui vient si tôt en saison

“Guetteur du monde qui vient, – lui disait-elle,
annonce la bonne nouvelle.

Sourire d'hiver.

Goutte d'espoir.”

Et elle offrait à Jésus le plaisir de la fleur d'amandier.

Elle aimait par-dessus tout les bouquets des fleurs pieuses, et assemblait selon les saisons des chardons de Marie dans les foisonnements incertains d'herbe à la Vierge, ou des fleurs de saint Jacques avec des courroies de saint Jean, ou les perles des gants Notre-Dame avec les pavillons des manchettes de la Vierge, et elle passait parfois des journées à la recherche de l'angélique et de la benoîte, de la pâquerette et des lis, des jouets du vent, si semblables à notre vanité, des cruciannelles, ou des saints bois. Et ces grands bouquets de fleurs des champs, innombrables et simples, étaient pour elle comme l'offrande à Dieu du cœur des simples gens.

Rita offrait ses fleurs et priait au pied de la croix. Et l'ardeur de son amour fut telle que Notre Seigneur, lui décocha au front une épine de sa couronne. Ainsi fut-elle jusqu'à sa mort fleurie au front par le saint stigmaté dont Jésus lui fit don.

Les interventions de sainte Rita sont nombreuses. Elle vient en aide aux opprimés et donne son secours aux malheureux. C'est ainsi qu'une femme nommée Lili, connue pour la légèreté de ses mœurs, fut, en maintes occasions aidée par la sainte pour qui elle avait une grande dévotion. Un jour, s'étant laissé entraîner à suivre des hommes, ils rirent d'elle et en abusèrent tant

qu'ils la laissèrent inanimée et nue sur une route isolée. Quand elle revint à elle, Lili fut effrayée de sa propre nudité et en eut honte. Elle se mit à pleurer amèrement et à regretter d'avoir écouté les discours fallacieux qu'on lui avait adressés. Incapable de savoir comment elle pourrait sans scandale retourner chez elle, elle s'agenouilla et pria très fort et très sincèrement sainte Rita. Alors la sainte descendit du paradis et, faisant de son propre corps céleste un masque autour du corps de Lili, elle couvrit, avec beaucoup de pudeur, sa nudité et lui permit ainsi de retourner sans dommage jusqu'à sa demeure qui était fort éloignée de l'endroit où elle avait été abandonnée. Parvenue chez elle, Lili pleura encore beaucoup tout en priant Rita.

Cependant, le diable qui, comme tu le sais, est toujours très attiré par les larmes de femmes surtout quand elles sont réputées de mœurs légères, veillait et attendait son heure. Il y avait, dans la pièce où se tenait Lili, un grand vase fleuri débordant d'orchidées dont Lili aimait le luxe négligé et la profusion colorée. Le diable s'y glissa et, poussant des parfums, entreprit de séduire Lili en se déguisant en fleur. Il pénétra dans les orchidées et, comme si le vent s'en était mêlé, leur imprima des mouvements lents et lascifs... Lili, peu à peu, cessait de pleurer et considérait, fascinée, le mouvement impudique des fleurs diaboliques. Sainte Rita, alertée par le fait qu'elle n'entendait plus ni sanglots ni prières, se mit aux balcons du ciel, reconnut immédiatement Satan et ses manigances. Aussitôt elle apparut dans la pièce, prit Lili dans ses bras et la sauva une deuxième fois de sataniques menées.

D'autres récits encore pourraient être racontés qui tous attestent de la profonde compassion dont la sainte de Cascia

témoigne à notre égard. Je terminerai par l'évocation de Rose, ta grand-mère, Aprica, qui était si fervente de sainte Rita qu'elle allait bien souvent en son église se recueillir et prier et lui vouer tous les siens, ses enfants et ses petits enfants, et ses amis et ses voisins. Elle était sans histoire. Aussi n'y a-t-il ici rien de plus à en dire.

Saint Antoine de Padoue

Le Sermon aux poissons

Aucun saint, aucun être humain, pour dire vrai, ne me laisse plus perplexe que saint Antoine le Stylite. Le “Stylite” pourrait se traduire par “le colonnien” ou “le colonnard”, le mot **στύλος** que tu dois lire “stulos” signifiant “colonne” en grec... Tu te demandes ce que ce saint Antoine pouvait faire avec une colonne? Eh bien, figure-toi qu’il avait décidé d’y installer sa cellule, tout en haut, et d’y vivre dans la pénitence et la prière. Il n’était pas le seul dans son cas. Et de nombreux autres Colonnards ont nourri ma perplexité.

Pour continuer sur les Antoine, je ne te parlerai pas du plus ancien et du plus connu d’entre eux, ce grand ermite qui, pour avoir subi toutes les tentations du monde, est sans doute le plus représenté dans la peinture et dans les livres.

Non... je ne te parlerai pas d’eux, pour l’instant du moins. Mais je vais te raconter l’histoire du timide saint Antoine de Padoue, qui, de tous, est le plus cher à mon cœur.

La parole d’Antoine était chaude et savait se faire véhémence; ses argumentations, serrées, ses phrases, amples et fortes, souples et ondulantes, étaient toujours claires et accessibles à tous. Ses images puisées dans l’expérience et tout le travail des



hommes et des femmes les touchaient directement au corps agissant. Sa voix, douce, portait loin. Pleine des inflexions du portugais, sa langue maternelle, elle donnait à tous ses propos les modulations du chant. Il fallut pourtant toute la pénétration de saint François d'Assise lui-même pour que l'on se rendît compte que le petit moine taciturne qui s'isolait volontiers était un prêcheur sans égal.

Ne va donc pas te représenter Antoine comme un tribun perché sur une estrade devant un public conquis d'avance et réagissant par anticipation, ni même comme un prêcheur montant en chaire pour assommer rituellement une foule fidèle et muette. Lorsqu'Antoine prenait la parole, il poursuivait tout haut la pensée foisonnante qui tourbillonnait sans cesse comme dans le dedans de lui : un questionnement sans limite, des morceaux de réponses, des mots en écho, une symphonie de discours, des éclats de textes lus, des images si vivement imprimées qu'il ne distinguait pas, parfois, ce qu'il se représentait de ce qu'il voyait. Il entendait le babil de l'enfant Jésus s'amusant à nommer les choses comme s'il les appelait, s'adressant aux animaux familiers pour leur dire son émerveillement de les voir, et de les voir se mouvoir, marcher, ramper, voler, planer, grimper, nager, s'ébrouer, mus par une volonté propre aux décisions inattendues. Il entendait la Vierge Marie se réjouir en regardant l'enfant dans ses occupations et se remémorant sans cesse l'Annonce qui lui avait été faite comme un pacte qui la liait définitivement à la vie. Il entendait Notre Seigneur Jésus Christ partager le pain et le vin avec les douze apôtres ; il voyait les attitudes, les positions et percevait les pensées

diverses qui roulaient dans chacun. Il ressentait dans son corps les souffrances de Notre Seigneur, les lacérations de la couronne d'épine, les morsures des fouets, l'écartèlement de la croix, cette mortelle pression sur le diaphragme et les poumons, l'assèchement de la bouche, le durcissement de la langue, l'impossibilité de déglutir, le tiraillement des muscles et des tendons, l'engourdissement des membres comme au-delà de la douleur. Il se redisait Salomon et David et Abraham et Jonas et Isaïe et Job et Jérémie. Il se répétait Jean, Mathieu, Marc, Luc, et Pierre et Paul et Jacques, et Augustin et Ambroise et Jérôme...

C'est ainsi que, se taisant ou parlant, attentive Aprica, Antoine portait avec lui, en lui, toutes ces vies, toutes ces voix, et tout ce qu'il savait et tout ce qui le tourmentait et tout ce qui le rendait heureux à chaque instant du jour et de la nuit. Et tout ce qui composait sa vie, comme autant de métaux dans un creuset ou de couleurs sur une palette ou dans un pot, préparait des mélanges inconnus et inattendus – même de lui. Aussi, quels que fussent l'heure ou le lieu, quand, allant à la rencontre des autres, il sentait qu'on pouvait ou qu'on devait l'entendre, toutes les images, les savoirs et les réflexions accumulées se présentaient à sa mémoire et – triés selon les auditeurs et les circonstances – venaient se ranger aux ordres de la parole d'Antoine.

Il faut croire pourtant que sa parole même fut parfois inefficace comme en témoigne l'épisode que je vais maintenant te raconter...

Il se trouve qu'un matin, dans la ville de Rimini, alors qu'il cherchait à convaincre un groupe de gens apparemment très

mal élevés, bruyants et rigolards, Antoine, ne parvenait pas même à se faire entendre... Il avait beau les solliciter avec des gestes apaisants et forcer sa voix. Rien. Sinon rires, sifflets et quolibets.

Toute sa jeunesse lui revint en mémoire, et le saisit violemment au creux de l'estomac. Son sang battait contre sa gorge. Comme quand l'angoisse ou la peur te saisissent, il peinait à respirer. L'air avait du mal à passer, et ses mots s'étaient étouffés. "Que n'es-tu resté loin des hommes, de leurs cris, de leurs bruits, de leurs rires, de leur aveuglement et de leur surdité" se disait-il sourdement "C'était là la bonne décision. Pourquoi t'es-tu laissé convaincre de leur parler?" Il tourna les talons et se dirigea vers le Marecchia.

Au bord du fleuve, l'air lui sembla plus doux. L'écoulement des eaux emportait la vanité des mots. Il suivit le cours, tandis que dans sa tête revenait le sermon de saint François aux oiseaux. "Oui, ces bêtes avaient bien meilleure grâce que les hommes grossiers qu'il venait de quitter. Oui, ils n'avaient ni à semer ni à moissonner... Ni à discuter ajoutait Antoine. Oui, Dieu leur a donné l'espace du ciel entier et la simplicité de la vie."

Bientôt, seul le cri des mouettes l'accompagna. Il arrivait à la mer, au lieu des eaux mêlées. Il s'arrêta. Il parcourut du regard les eaux étroites et les tourbillons complexes qui se formaient à l'endroit où elles rejoignaient l'eau salée. Il resta là longtemps à observer les poissons, les uns isolés, d'autres par groupes, dessinant des chemins aussitôt disparus. "François a raison. Quand les hommes n'entendent plus, c'est à nos frères animaux qu'il faut parler..."

“Poissons... – murmura Antoine penché sur les eaux – Poissons, frères de lumière et de secrets, poissons, écoutez la parole de Notre Seigneur. La bonne nouvelle s’adresse à vous aussi. Elle est douce au cœur et à l’âme. Elle est toute joie et bonheur, et celui qui l’entend, homme, femme, enfant, animal, végétal ou minéral, ressent jusqu’au fond de son être le balancement des vagues profondes. Poissons, écoutez-moi...”

Frères poissons, éclats dispersés de la lune dans le grand ciel des océans, vous connaissez la vie paisible du silence des eaux parmi les couleurs adoucies des lumières filtrées. À elle seule, votre vie est une louange au créateur. Votre vie est prière.

Que vos chairs soient ou non accrochées à des os, que vous protégiez ou non vos corps, vos corps, si frêles, parfois, qu’ils se confondent avec l’eau qui les porte, dans l’involucre nacré d’une conque ou d’une coquille, vos mouvements, même quand ils sont imperceptibles aux regards des hommes, se fiancent si bien à ceux des mers, des fleuves, des ruisseaux, des lacs et des étangs, que l’on ne sait si les eaux vous animent, ou si vous les animez. Ainsi vous êtes l’âme de toutes les eaux, et Dieu, au cinquième jour, fit de vous la pure prière des eaux. Frères et sœurs poissons, vous êtes une prière incessante, dans les silences ondoyants.

Vous peuplez les eaux depuis la frontière de l’air jusqu’aux nuits les plus denses des profondeurs, vous logez dans les rochers et les grottes, vous êtes vous-mêmes rochers parmi les plaines de la mer, et vous êtes grottes vous-mêmes pour accueillir le naufragé, comme vous le fîtes pour Jonas que les méchants voulaient faire mourir, et vous savez, plus que toute créature, vous retirer et attendre. Et votre attente, parmi les maisons et les temples de la mer, est elle aussi une prière.”

Au fur et à mesure qu'Antoine parlait depuis la grève, entre la terre et l'eau, sous les nuages flambants de Rimini, les poissons s'approchaient du bord par milliers. On dit que les plus petits étaient devant, à commencer par les sardines, les plus aimées d'Antoine parce qu'elles font la nourriture des plus pauvres, et les anchois, et les girelles, et les gobies, et les rougets et les grondins; les moyens se tenaient derrière, bonites, dorades, rascasses, loups et sars, mullets, saint-pierres, vieilles, pajots, anges, mérours, congres et murènes; plus loin, là où l'eau est assez profonde, mais à portée de voix, se tenaient les plus gros, requins, espadons, thons, dauphins puis tous les cétacés, monumentaux et précautionneux, orques moqueurs et sages baleines. Seuls les rémoras et autres petits poissons pilotes ou ventouses étaient restés avec leurs gros protégés... Du côté du fleuve, affluaient aussi les carpes, les brochets, les goujons, les gardons, les tanches, les aloses, les brèmes, les truites, les barbeaux, les perches, eux aussi ordonnés par taille. Coquillages, mollusques et crustacés s'étaient fixés entre les petits et les moyens.

Tu peux être sûre qu'ils ne faisaient ni bruit, ni chahut, ne poussaient aucun cri, ne se livraient à aucune invective, aucune insulte, aucune moquerie. C'est à peine si, sous le coup de l'émotion, ils punctuaient le discours par des mouvements de nageoire, un frémissement des antennes, un lent bâillement de coquille, un ondolement, un sifflement, ou des claquements de mâchoire.

“Mes sœurs et mes frères, poursuivait Antoine, nous sommes issus du même créateur, du même esprit, de la même matière; nous partageons la même terre, nous vivons de la même vie.

Vous êtes nos nourriciers, comme vous le fûtes de Notre Seigneur dans les moments les plus difficiles. Vous êtes nos protecteurs. Vous êtes enfin le signe même de Jésus Christ, fils du Dieu vivant.

Je sais bien que, tout comme les hommes, vous vous mangez entre vous. Je sais même que, comme chez les hommes, les gros mangent les petits. Mais ce qui, chez vous, est nécessité de nature, est, devenu, chez eux, excès, abus et perversion, preuve de force et de puissance. Quand vous êtes mus par la seule faim, ils le sont par la méchanceté, l'envie, la jalousie, l'appât du gain, la haine.”

Antoine parla longtemps. Sur la côte de Rimini, à l'embouchure du Marecchia, on dit qu'on entend aujourd'hui encore des échos de son sermon et que l'air, parfois, s'alourdit de l'attention que lui prêta le peuple antique des poissons. Bien des années plus tard, un autre saint Antoine, sur les lointains rivages du Brésil, prononça, en l'honneur de saint Antoine de Padoue, un vigoureux sermon aux poissons... mais c'est aux hommes qu'il l'adressa...

Car ne crois pas, subtile Aprica, que les poissons t'écouteraient si tu t'adressais à eux comme je te dis qu'ils le firent avec Antoine. Tout d'abord parce que ni toi ni moi n'avons les inflexions, la profondeur et la suavité du moine de Padoue; ensuite parce que ce n'est pas dans notre langue qu'Antoine s'adressait à eux: il aurait employé une ancienne forme de l'italien ou du portugais, ou peut-être le latin, si tant est que ce fût en langue humaine qu'il les sermonnait. Peut-être, plus simplement, s'adressait-il

à eux en modulant des sons inconnus et inouïs et – qui sait ? – inaudibles, un mélange de chant, de mélodie, prière, sanglot, rires, souffle du vent sur la crête des vagues. Personne n'était là pour l'entendre. Non... Personne n'a été témoin du sermon aux poissons.



Sainte Marguerite d'Antioche

De prime abord, il n'est guère de fleur qui semble plus simple et directe que la marguerite, aussi aurais-tu pu être en droit d'attendre que la sainte qui porte ce nom fût aussi simple et directe que cette tendre fleur dont les pétales blancs cernent un cœur d'or comme le plus pur amour. Pourtant tu sais bien que dès que tu touches à ses pétales et qu'un à un tu les démembrés, ils savent te dire cinq des degrés de l'amour.

Tu sais aussi qu'avant d'être le nom d'une fleur prophétique, marguerite est celui de cette pure pierre blanche qui naît d'une affection, d'une irritation, des coquillages dont la chair est si humide et tendre, et le goût si chargé des fragrances de la mer que je ne saurais y porter les lèvres et la langue sans que ma bouche s'emplisse de rêves de fleurs de femmes...

Tu apprendras encore, pour compléter cette approche hésitante, qu'il existe deux saintes portant ce nom, et que l'une des deux au moins, eut au moins deux vies.

Tu sauras donc que sainte Marguerite Pélage vécut, du jour de son mariage, qu'elle s'abstint de consommer, jusqu'à sa mort, dans un monastère, sous la bure et le nom de frère Pélage; que, sous ce masque, elle fut durement punie, pour ce que l'on crut qu'elle avait commis le péché de chair, en déflorant une jeune

vierge. Elle en subit sans parler toutes les rigueurs. Ce n'est qu'à sa mort que la chose se révéla et l'on sut alors que le moine condamné avait été une nonne qui avait gardé dans le secret de sa plus odorante intimité la perle de sa virginité. Savoir qu'elle était fille ne fut pas malaisé; savoir qu'elle était demeurée vierge apparut aux femmes qui l'examinèrent, par la mystérieuse méthode qui permet de savoir, en considérant une portion de ciel, si un oiseau y est passé, et qui permet de même d'observer une eau courante pour savoir si un poisson y est passé. Du moins si l'on en croit la sagesse de Salomon.

Cette Marguerite-là est, avec sainte Marine, la patronne de toutes celles et de tous ceux qui souffrent en raison d'un sexe qu'on leur attribue et qui n'est pas le leur.

Ton incertitude grandira quand tu sauras que l'autre Marguerite, très belle et sage bergère, eut à souffrir et à mourir d'avoir été aimé du préfet Olybrius dont elle ne voulait pas. Après avoir subi toutes sortes d'affronts, elle pria Jésus Christ de lui montrer l'ennemi qu'elle avait à combattre. C'est alors qu'un dragon épouvantablement long, debout sur ses grosses cuisses rondes et velues, se présenta à elle et lui montra une gueule qu'il avait énorme et comme fendue en son sommet en une sorte de cimier inversé, et qu'il ouvrit immensément dans un grand bruit semblable aux mille halètements d'une meute en chasse et très furieuse et en propageant autour de lui une odeur aussi forte que celle de mille marais d'automne pourrissant sous des avalanches de vieux musc, si bien que d'aucuns, jusqu'au loin, en perdirent les sens. Le dragon posa sa gueule sur la tête de Marguerite et, pesant sur elle, lui empêcha tout mouvement; après quoi, il découvrit une langue gluante, épouvantablement pustuleuse,

tailladée et fétide, qui s'allongea jusqu'aux pieds de la vierge dont il bloqua les talons. L'ayant ainsi réduite à sa merci, en un sursaut il replia la langue en refermant la gueule, de sorte qu'il goba la vierge avec la même aisance que nous le faisons d'une huître. Alors, Marguerite, mue par le souci de sa virginité et l'amour de Notre Seigneur Jésus Christ, se munit du signe de la croix en disant :

“Loué sois-tu, ô mon Seigneur,
parce que tu m'as montré mon ennemi
et qu'ainsi tu m'as donné la force de le combattre”

Tu sauras enfin, qu'ayant dit, elle se signa, et qu'aussitôt le dragon creva comme le font les bulles de savon qui amusent les enfants et plongent dans la perplexité les apprentis physiciens.



Sainte Marine de Bithynie

On ne sait comment s'appelait le père de sainte Marine. C'est pourtant lui qui fit d'elle un moine, ce qui obligea la sainte à mentir durant toute sa vie. Ce n'est en effet qu'à sa mort que l'on constata que celui que l'on croyait être le frère Marin était une femme... En cela son histoire ressemble par bien des points à celle de sainte Marguerite que je te raconte ailleurs.

Marine perdit sa mère alors qu'elle sortait à peine de l'enfance et ne souhaitait rien tant que de vouer sa vie à Jésus. Son père, la période de deuil achevée, entendit l'appel de Dieu et décida de se faire moine; toutefois, père aimant et mari douloureux, il ne voulait pas se séparer de Marine, alors âgée de 17 ans. Ils décidèrent que, sa période de noviciat passée, il proposerait au père abbé de prendre parmi ses moines celle qu'il ferait passer pour son fils et qu'il l'appellerait désormais Marin.

Vois-tu, tendre Aprica, tu crois peut-être qu'il ne fait jamais aucun doute qu'un homme est un homme et une femme une femme. Mais la chose n'est pas si assurée. Dans le cours même de ta jeune vie, tu t'es toi-même demandé si tu pourrais être autre que tu ne l'es; ou si tu aurais pu naître autre; ou si le garçon

que tu sens parfois remuer en toi pourrait un jour se manifester jusque dans la forme de ton corps. Tout cela, bien des gens le ressentent. Seuls les sourds à eux-mêmes et aux autres n'y entendent rien.

Eh bien, nombreux sont les hommes et les femmes qui savent qu'ils ne sont pas dans leur tête, leur cœur et leur âme, ce qu'ils paraissent être dans leur corps. Quelques-uns d'entre eux finissent par former leur corps selon les vœux de leur âme et les nécessités de leur vie, soit en cachant leur corps physique aux regards, comme le fit Marine, soit en acceptant, malgré les souffrances et les incertitudes, de donner à leur corps une forme selon leurs vœux.

Je ne sais si sainte Marine se sentait homme ou femme, et cela n'a aucune importance : elle se voulait simplement la servante de Notre Seigneur Jésus Christ et des créatures de Dieu ; cela, je le sais, et c'est ce qui m'importe. On découvrit à sa mort qu'elle était femme. Et cela non plus ne m'importe guère. Pour s'être fait passer pour un homme, elle fut même accusée d'avoir violenté et rendu mère une jeune fille et en fut lourdement punie. Et c'est là l'épisode que je veux te raconter...

Marin était moine depuis une dizaine d'années quand son père vint à mourir. De tous les moines de ce monastère de Bithynie où il s'était retiré, Marin témoignait la plus grande humilité, la piété la plus ardente et l'obéissance la plus patiente. C'est à lui que l'on avait confié la tâche de ramener le bois de chauffage, ce qu'il faisait, trois ou quatre fois par an, en partant pendant des journées avec son chariot et ses bœufs. Il logeait

alors dans une auberge très passante et fréquentée par les soldats d'une garnison toute proche. L'activité et le bruit ne dérangent pas Marin. Il logeait près de ses bœufs, dans l'étable de l'auberge, se contentant, pour toute nourriture, de pain et d'oignon.

Or il arriva que, lors de l'une de ses haltes, il fut accueilli par des cris, des pleurs et des menaces. On fit venir la fille de l'aubergiste. Son ventre s'était arrondi et Marin s'en réjouit. Il pensa à la Vierge Marie. Il savait que toute naissance était sanctifiée par celle de Notre Seigneur Jésus Christ. Il regarda la jeune fille en souriant. Pendant ce temps la foule grondait. On pressait la jeune fille de parler. On lui demandait de répéter à cette saleté de moine tout ce qu'elle avait avoué. "C'est lui, c'est frère Marin, qui m'a fait cet enfant" dit la petite en sanglotant. La foule hurla. "Il semblait bien gentil pourtant et parlait très doucement. Il me disait des choses si belles". Et elle sanglotait toujours plus. "Et puis. Et puis, il est devenu plus pressant, plus violent... S'il ne m'avait pas menacée, je n'aurais pas succombé. C'est frère Marin. C'est bien frère Marin" dit-elle toute tremblante. Et elle s'évanouit. "Pauvre petite, pensait Marin, quelle douleur elle porte. Et quel trouble l'agite!". On lui posa des questions... Il ne répondit pas. On l'accusa. Il se borna à baisser la tête. On y vit un aveu. On le conduisit jusqu'au monastère. L'abbé, d'abord incrédule, lui posa des questions. Marin ne disait toujours rien. Perplexe, embarrassé, meurtri, outré, scandalisé, l'abbé le condamna à quitter la communauté, lui consentant simplement un abri sous les murs du monastère, le chargeant des mêmes tâches tout en lui interdisant de se mêler aux frères.

“ Cette petite ment parce qu’elle souffre et qu’elle a peur, se disait Marin. Moi-même, si je n’avais pas menti, je n’aurais jamais été acceptée dans la vie régulière des moines. J’ai eu mes raisons. Elle doit avoir les siennes. Elle craint son véritable violeur ; elle sait qu’elle n’a rien à craindre de moi. Le mal qu’elle souffrirait à dire la vérité serait plus grand que celui qu’elle risque en la taisant. Et si je tentais de la dénoncer, elle souffrirait deux fois. Quant à moi, mon Dieu, je vous rendrai grâce en toute situation, que je sois accusée par les hommes ou reconnue innocente ne change rien à ma vie près de vous. Dans tous les cas, je sais que, dans mon cœur et dans mon corps, je suis pure à vos yeux. Que votre grâce aide cette pauvre petite à supporter son mensonge, comme vous l’avez fait pour moi, et à élever son enfant. Et donnez à son violeur la force de se repentir.”

Ainsi priait frère Marin, et Dieu souriait en l’écoutant.

Lorsque l’enfant fut sevré, on s’aperçut que la mère ne pourrait seule en supporter la charge ; l’abbé décida donc que frère Marin devrait le nourrir et l’instruire selon les commandements de Dieu. Marin s’en réjouit ; l’étable aux bœufs s’illumina de la présence de l’enfant à qui Marin servit et de père et de mère et de frère et de précepteur à tel point que l’Abbé finit par autoriser Marin à reprendre une cellule dans le monastère et à participer à nouveau à la vie de la communauté.

Ce n’est, comme je te l’ai dit, qu’à sa mort, qu’on connut le secret de frère Marin. On l’appela d’abord Marine la Déguisée, avant de reconnaître en elle une sainte de Dieu.

Les aventures de ce genre ne sont pas rares et ne concernent pas seulement sainte Marguerite et sainte Marine. Ainsi, quelques

années après la mort de Marin, un autre moine, Jean des Anglais, fut élu pape par le peuple assemblé en raison de la vertu de sa vie, la force de son intelligence et l'étendue de son savoir. On s'aperçut que Jean était une femme quand il accoucha en pleine procession, ce qui créa un grand émoi dans la foule des fidèles comme dans les rangs de l'Église.

On dit que, pour prévenir à l'avenir ce genre de bétise, on décida non seulement que les papes ne seraient plus élus par le peuple, mais que l'on s'assurerait désormais de leur sexe... Toutefois la chose demeure trouble malgré tout, et je vais te dire pourquoi.

Après la mort de la papesse Jeanne, on décida donc, dit la légende, de vérifier le sexe de chaque nouveau pape selon une méthode si secrète que je ne la connais pas. Sa vérification faite, le cardinal vérificateur se présente devant l'assemblée et annonce :

“Nous avons un pape”

Tu dois savoir qu'il prononce ces mots en latin, la langue universelle de l'église universelle. “Habemus papam” dit le cardinal vérificateur.

Tu remarqueras que le latin dit en deux mots, ce que le français dit en quatre.

Et, présentant les résultats de sa vérification, il ajoute :

“Duo habet”.

Ce qui en français peut se traduire de deux façons :

“Il en a deux”.

ou encore :

“Elle en a deux”.

Tu remarqueras aussi que le cardinal se garde de préciser la nature des “deux” attributs, laissant à chacun le soin de compléter la phrase rituelle selon son savoir, ses préjugés ou son imagination.

Et il ajoute encore :

“Et bene pendentes”...

Ce que tu traduiras par :

“Et bien pendantes” ou “et elles pendent bien” ou encore “et bien pendants” ou “et ils pendent bien”.

Ce qui permet à chacun de rapporter cette forme pendante à l'attribut qui lui convient le mieux, et au cardinal vérificateur de limiter les risques d'erreur.

Et l'assemblée unanime peut dire :

“Deo gratias”.

“Dieu soit loué” ou “nous rendons grâce à Dieu”.

D'ailleurs, le rituel connaît des variantes qui permettent bien de faire face à toutes les situations...

Il peut arriver que le vérificateur doive dire :

“Est unus”.

“Il n'y en a qu'un” ou “il / elle n'en a qu'un”.

dans ce cas, l'assemblée répond :

“Sufficit”.

“C'est suffisant”.

et si l'état des lieux obligeait le cardinal à dire :

“Est nullus”.

“Il n'y a rien” ou “Il/elle n'a rien”.

“Deus prodivebit”.

“Dieu y pourvoira” ou “c'est le problème de Dieu”, répondrait l'assemblée...

Je te laisse, ma chère Aprica, méditer là-dessus...

Saint Jean-Baptiste

Marie-Louise aimait certains saints plus que d'autres, et il devait même y en avoir quelques-uns dont elle n'aimait pas parler : je ne t'en parlerai donc pas.

Parmi les saints qu'elle aimait davantage, saint Laurent, par exemple, parce qu'elle trouvait très drôle que, ligoté sur son gril, il pût conseiller à ses bourreaux de retourner son corps afin qu'il fût cuit également de tous côtés. Elle aimait beaucoup aussi évoquer saint François d'Assise parce qu'il savait se faire entendre aussi bien des oiseaux que des loups. Mais de tous, celui qu'elle aimait le plus, et qui la faisait le plus parler, était sans conteste saint Jean-Baptiste.

La vie du saint était pour elle un beau sujet d'émerveillement, de curiosité et d'interrogation. Avant même de s'intéresser à Jean-Baptiste, elle avait, encore toute petite, aimé les festivités de la Saint-Jean, comment elles s'accompagnaient de danses et de feux, comment elles marquaient curieusement le réchauffement des jours et l'allongement des nuits, les plus denses disait-elle, piquées d'étoiles plus brillantes, jusqu'à ces pluies du mois d'août qu'elle allait regarder allongée dans le pré.

Jeune fille, c'est à la Saint-Jean qu'elle avait reconnu ses premiers amoureux et choisi celui qui devait la laisser veuve.

Femme, elle en avait aimé les festivités et les banquets, et avait préparé, par paquets de centaines, le cœur content, les minuscules capelletti qu'elle faisait cuire dans un bouillon de vieille poule saupoudré de ce dur fromage que produisait son cousin Dante, et dont tu peux te faire une vague idée de la saveur en goûtant au parmesan ou au grana de la vallée du Pô.

La Saint-Jean, dans l'égalité de la nuit et du jour, avait été la fête de toutes les annonces...

Or, quand ma centenaire était fillette, on lui avait raconté à l'église, que l'archange Gabriel était apparu à Marie pour lui annoncer qu'elle serait mère et qu'elle donnerait naissance à Jésus. L'archange avait ajouté qu'Élisabeth, la vieille cousine de Marie, allait être mère, elle aussi, et qu'elle était déjà enceinte de six mois.

“Cours vite la voir, là-haut, dans le pays des montagnes” a dit l'archange à Marie.

Et Marie s'était dépêchée par le sentier qui conduisait de Nazareth à la maison dans les montagnes où Élisabeth s'était retirée pour la durée de sa grossesse. Et si ce n'était pas le jour même, c'était le lendemain ou le surlendemain.

“Ce qui veut dire, précisait Marie-Louise, que Jésus venait à peine d'être conçu, si on estime la conception au moment où, l'archange Gabriel apparaissant à la Vierge Marie, l'Esprit-Saint est venu en elle.

Et alors, tiens-toi bien, écoute ce que je vais te dire... La sainte Vierge est entrée chez sa cousine. Rappelle-toi que la Vierge Marie était toute jeune, tandis qu'Élisabeth était très vieille.

Peut-être pas aussi vieille que moi, ajoutait Marie-Louise, mais autant que ta grand-mère, c'est sûr... La petite Marie, donc, frappe à la porte. Élisabeth répond "Entrez, entrez...". Elle se tourne. Elle voit la petite Marie toute rose d'avoir couru par le sentier. Elle lui dit : "Oh, Marie, comme c'est gentil de venir me voir", ou quelque chose de ce genre, et elle la prend dans ses bras, la serre fort, fort. Et alors... écoute... Le petit bébé qu'Élisabeth portait dans son ventre se met à gigoter, et à faire des cabrioles...

Un bébé ça bouge, bien sûr, dans le ventre de sa mère... pousse du pied, tape du poing. Des fois, appuie sa tête... Mais le bébé d'Élisabeth, il gigotait, oh oui, c'est sûr, il gigotait beaucoup... Et Élisabeth comprend tout de suite qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, et elle parle à Marie comme saint Gabriel lui avait parlé, un peu comme le "je vous salue Marie", tu sais, elle lui a dit :

"Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de ton ventre est béni"

C'est que, aidée par le Saint-Esprit, Élisabeth avait compris que sa petite-cousine était enceinte et que son fils serait le petit Jésus."

Marie-Louise ponctuait ses histoires par de longs silences. Sans doute continuait-elle à en remuer l'évocation au fond d'elle. Peut-être revoyait-elle les images pieuses, les tableaux et les fresques de la chapelle Saint-Roch ou de l'église de Notre-Dame. Ou bien, elle se reposait un peu dans le creux d'un récit pour jouir tranquillement des échos qu'il éveillait dans sa chair et dans ses souvenirs.

“Le petit bébé d’Élisabeth a senti la présence du petit Jésus qui venait à peine d’être conçu... C’est extraordinaire, non? Ah! J’aurais bien aimé voir ça. Avant même que Joseph s’aperçoive de rien, tu vois... Pourtant, Joseph, c’était un clairvoyant, tu sais... Avant Joseph, le petit bébé dans le ventre de sa mère, tu t’imagines?”

Et le plus drôle dans l’histoire, c’est le mari d’Élisabeth. Il s’appelait Zacharie... Écoute, plutôt...

Zacharie et Élisabeth n’avaient jamais pu avoir d’enfant. Des choses qui arrivent. Et ils étaient déjà vieux... Mais vieux! Et voilà qu’un jour, Zacharie était en train de s’occuper de choses et d’autres dans l’église, voilà qu’il voit arriver l’archange Gabriel. L’archange le salue et lui annonce qu’Élisabeth va avoir un bébé. Zacharie, naturellement, ne comprend pas ce que Gabriel lui dit. Il s’étonne et le dit à Gabriel. L’autre prend la mouche et comme Zacharie ne le croit pas, il le rend muet. D’un coup. Muet. Sans discussion. Ce qui fait que pendant tout le temps de la grossesse d’Élisabeth, son mari Zacharie n’a pas pu dire un seul mot... Il écrivait. Oui, il pouvait écrire. Mais il ne parlait pas. Il communiquait par gestes. Mais il ne parlait pas. Muet. Oui. Il était devenu muet parce qu’il n’avait pas tout de suite cru ce que lui disait saint Gabriel... Tu t’imagines?”

Marie-Louise faisait une pause... La réaction de l’archange, à vrai dire, la surprenait plus que celle de Zacharie...

“À croire que saint Gabriel avait des sautes d’humeur: quand la sainte Vierge avait marqué sa surprise, il ne s’était pas mis en colère et ne l’avait pas rendue muette. À croire qu’il était plus indulgent avec les jeunes filles qu’avec les vieux messieurs...”

Et l'histoire ne s'arrête pas là, bien sûr... Trois mois après avoir rencontré la sainte Vierge, Élisabeth met son bébé au monde et quand arrive le moment de circoncire l'enfant et de lui donner un nom, tout le monde disait : "Zacharie, il faut l'appeler Zacharie"... Zacharie, comme son père le muet... "Non, non ! a dit alors Élisabeth. Il faut l'appeler Jean, parce qu'il est venu au monde comme une grâce de Dieu !" Et figure-toi qu'on s'étonnait, parce que personne, ni dans la famille d'Élisabeth, ni dans celle de Zacharie ne s'était jamais appelé comme ça. Alors, on a questionné Zacharie. Zacharie a demandé de quoi écrire et a écrit le nom de Jean. Et figure-toi qu'il avait à peine fini d'écrire que la voix lui est revenue, sa langue s'est déliée et il a recommencé à parler, à parler..."

Entre les yeux de Marie-Louise et le paysage vallonné autour de son village se glissait l'image lointaine et floue des montagnes de Judée, et un village tout pareil au sien, et des maisons toutes comme la sienne, et des femmes vêtues de noir aux cheveux tirés en chignon, et des hommes en chapeau, avec pipe et cigare, et des enfants nouveau-nés que l'on portait jusqu'à l'église dans un grand renfort de palabres, et à qui on donnait un nom... Son père s'appelait Jean, et son arrière-grand-père, et il y avait des Jean-Marie, et des Jean-Paul et des Jean-Louis et des Jean-Pierre et des Jean-Baptiste, dans sa famille.

Le mutisme de Zacharie la touchait tout particulièrement...

"Il avait perdu la voix, non la parole, puisqu'il pouvait écrire... Et Jean-Baptiste, lui, c'était une voix... Dans le désert... Dans le désert, répétait Marie-Louise... Il parlait, mais personne ne l'écoutait. Tandis que Zacharie, tout le monde était prêt à l'écouter, et tout le monde voulait l'entendre, mais il ne pouvait plus

parler... Quelle drôle d'histoire..." concluait-elle, et elle se reprenait à rêver.

Tout surprenait et émerveillait Marie-Louise dans la vie de saint Jean. Son isolement, sa solitude, son intransigeance, son étrange proximité avec Jésus, et jusqu'à sa fin tragique, qu'elle racontait régulièrement, brodant autour de saint Luc qu'elle semblait connaître par cœur :

"Tu t'imagines... me disait-elle encore. On ne m'enlèvera pas de la tête que Jean-Baptiste dans sa prison plaisait à Hérodiade, la femme du roi. Elle aurait été bien capable de lui faire des avances, et lui, il devait se soucier d'elle comme d'une guigne... Elle, qui était riche, puissante, méchante, et de bien mauvaise vie, ne devait pas supporter de voir ce pauvre bel homme la regarder de haut. Sinon, tu peux m'expliquer pourquoi elle a fait demander par sa fille qu'on coupe la tête de Baptiste et qu'on la lui amène sur un plateau d'argent ?"

Que pouvais-je répondre ?

"Hérode était bien embêté : il venait de dire à la fille d'Hérodiade qu'il lui donnerait tout ce qu'elle demanderait, tout ça parce qu'elle dansait bien. Quelle cloche ! Et elle, la gourde, elle s'en va prendre conseil chez sa mère. Et Hérodiade lui dit de demander la tête de saint Jean ! Comment tu expliques une chose pareille ?"

Un autre épisode revenait régulièrement dans les récits de Marie-Louise, et qui la troublait par-dessus tout, c'était le baptême de Jésus.

"Comme j'aurais aimé y être, répétait-elle... Comme j'aurais aimé voir ça. Jésus qui se présente devant saint Jean, presque

aussi simplement et pauvrement vêtu que lui. Jésus qui détache ses sandales pour aller dans l'eau du Jourdain. Saint Jean, qui a tellement parlé de Jésus et qui l'a si peu souvent rencontré. Saint Jean ne voulait pas baptiser Jésus. "Que me demandes-tu de faire? Je ne suis pas même digne de ramasser les sandales que tu as laissées, là, sur le bord de l'eau." Mais Jésus ne bougeait pas et attendait. "C'est toi qui devrais me baptiser, insistait saint Jean, c'est toi, le fils du Dieu Vivant, que me demandes-tu?" Et Jésus a dit à saint Jean: "Écoute, Jean, il faut que cela soit fait ainsi. Il faut que tu me baptises par l'eau du Jourdain pour que tout s'accomplisse." Alors saint Jean s'est baissé jusqu'à l'eau du Jourdain. Il en a rempli une belle coquille Saint-Jacques qu'il avait toujours sur lui; il s'est redressé et a versé l'eau sur la tête de Jésus, en disant: "Puisque c'est toi qui me le demandes, doux Jésus, je te baptise", et tandis que l'eau coulait sur le front et le visage de Jésus, saint Jean pleurait tout plein d'émotion et d'amour. Oh oui... j'aurais tant voulu voir ça! Alors, le ciel, juste au-dessus de leurs têtes, s'est entièrement déchiré, et une colombe en est descendue, jusqu'au-dessus de leurs têtes, comme on le voit bien dans la chapelle de Saint-Roch. Et une voix terrible a dit: "Voici mon fils bien aimé. En lui j'ai mis toute ma confiance et mon amour".

"J'aurais tant aimé l'entendre moi aussi cette voix" insistait Marie-Louise. Je ne crois pas l'avoir jamais vue pleurer en évoquant la scène du baptême, et je me suis toujours demandé comment et pourquoi elle retenait les larmes tant sa gorge était serrée alors, et tant ses regards se perdaient, à travers les vignes et les blés, dans les vallons qui bordaient son village au nom plein de soleil, comme le tien, Aprica.



Sainte Marie-Madeleine

Certains prétendent que Marie, la sœur de Marthe et Lazare chez qui Jésus séjournait volontiers, était bien Marie de Magdala dont Notre Seigneur avait chassé sept démons et que c'était cette même femme que saint Luc nous présente, sans la nommer, en larmes aux pieds de Jésus Christ alors qu'il était reçu par Simon le Pharisien. On assure même que cette Marie était de noble origine, et qu'elle tirait son nom de "Magdala" d'un château qui lui était échu en partage. La vanité de cette tradition oublie qu'il échet à Marie-Madeleine bien plus qu'une noble origine et un château, toutes choses mondaines et vouées à périr, mais la suprême douceur de Notre Seigneur Jésus Christ, qui abîma son cœur non dans le repentir, comme on le dit très perfidement parfois, mais dans l'amour absolu qui ne demande ni n'attend rien.

La seule chose dont tu puisses être sûre, c'est que, passant en Galilée, dans la ville de Naïn, Jésus fut reçu par Simon le pharisien, et qu'une femme, du nom de Marie, poussée par la curiosité et le doute, s'introduisit dans la réception. On la disait originaire des bords du lac de Gennésareth, de Magdala sans doute, et elle était connue pour gagner sa vie du commerce qu'elle faisait de son propre corps.

La chaleur était étouffante et le soleil délogeait les chiens des coins d'ombre qu'il rétrécissait sans cesse ; dans la cour où le Pharisien recevait Jésus, un treillage soutenait des pampres lourds, borné par un figuier à l'ombre verte et odorante ; du puits central on hissait régulièrement des seaux d'eau dont on aspergeait le sol. Marie de Magdala était une de ces lucioles au teint mat ; le regard que, petite fille, elle avait vif et rieur, lui était venu, avec la vie, ardent et triste. Cette tristesse du regard était masquée sous la lourdeur des parures, la richesse pénétrante et subtile des parfums et une science assurée du maquillage. C'est ainsi qu'elle présentait aux yeux du monde une apparence arrogante d'éclat et de luxe ; et c'est ainsi qu'elle apparut chez Simon, jusqu'à ce que ses yeux rencontrent ceux de Jésus.

Marie savait peser le regard des hommes et y reconnaître la charge de trouble et de désir qu'elle était experte à allumer en eux. Au moment où elle glissait son œillade entre ses cils, elle vit Notre Seigneur la regarder avec une douceur et une bienveillance infinies, et elle sut qu'elle voyait pour la première fois ce qu'elle s'ingéniait à imiter ; elle sut aussi que toute la sincérité de tous les regards d'amour était le reflet de ce regard-là.

Tant de douceur la terrassa ; les vannes de son cœur s'ouvrirent et elle fut incapable de retenir les pleurs qui surgissaient du fond d'elle avec la violence innocente et douce des torrents de mai. Sanglotante et éperdue, elle abîma son visage dans ses cheveux, aux pieds de Jésus qui considérait maintenant Simon avec une curiosité amusée.

Sainte Anne

Les apprentissages de la Vierge Marie

À peine la petite Marie vint-elle au monde, que déjà sainte Anne entreprenait de lui enseigner tout ce qu'un petit d'homme et de femme doit savoir. Tu ne t'en étonneras pas : c'est là en effet ce que font toutes les femmes et tous les hommes dès la naissance de leur enfant. Et voilà bien la plus grande des merveilles parmi les merveilles du monde. Car tu dois savoir qu'un enfant d'homme et de femme n'est encore qu'un fœtus quand il vient au monde. Même si la gestation arrive à son terme, le fœtus continue encore longtemps sa formation, de sorte que, ayant quitté le ventre de sa mère, il poursuit son développement de fœtus dans le ventre du monde, flottant dans le liquide maternel de la langue.

Sainte Anne savait cela, et bien d'autres choses encore. Et c'est pourquoi, jour après jour, elle s'occupait de Marie et pas seulement en lui prodiguant les soins du corps. Mais tout en la nettoyant, l'habillant, l'apprêtant, la nourrissant, et l'accompagnant jusqu'aux portes du sommeil, elle lui parlait. Et parlant, elle lui disait ce qu'elle faisait et ce qu'elle voyait, et chacune des parties de son corps, et celles de ses vêtements, et celles des tissus qui composaient ses vêtements, et chacun des aliments qu'elle portait à sa bouche en inventant des histoires, et leur goût,



et le chaud et le froid, et la vie des éléments qui composaient ses aliments, et leurs effets pour son corps et son esprit. Puis, elle la berçait, et, la berçant, elle chantonait, bien souvent à lèvres fermées, le visage tout près de celui de Marie. Elle inventait pour elle toutes sortes de jeux qu'elle accompagnait d'histoires et de chansons. Elle la confiait à Joachim, lui recommandant de bien parler à la petite ; elle la présentait à ses frères et ses sœurs, à ses voisins et ses voisines, lui disant qui était chacun, le lui décrivant, et accompagnant sa main pour que Marie touche ce qu'elle voyait. Elle nichait sa tête contre son cou, soufflant et parlant. Marie en était encore aux vagissements que déjà dans les circonvolutions secrètes de son crâne, sous les fontanelles palpitantes, dans ses larmes, sa salive et son sang, les gestes, les souffles, les caresses, les chants et les mots se mêlaient aux fibres qui continuaient à se former et à se joindre, continuant hors du ventre d'Anne ce travail de tissage entre la chair de l'enfant et le monde qu'ils avaient commencé à l'intérieur de lui.

À peine Marie fut-elle un peu grandette, qu'Anne lui avait enseigné à coudre ; et Marie cousait, et, cousant, le cœur lui tremblait d'émotion. Poussant l'aiguille et tirant le fil, elle regardait les deux pièces se rapprocher et s'unir, et elle ne savait ce qui l'éblouissait le plus : les grosses coutures, comme on les voit aux cuirs ou aux tissus lourds et rêches, aux lèvres bien marquées qui creusaient au cœur des matières de profondes vallées, laissant, au revers, une boursoflure ourlée ; ou bien celles, plus délicates, qui se confondaient, laissant une marque à peine visible entre les pièces, comme une légère caresse d'ongle.

“Seigneur, vraiment, je ne sais ce qui est le plus beau : montrer nettement que nous sommes distincts et faire apparaître quelle volonté nous unit, ou nous joindre si intimement que l’on perd toute trace de couture entre nous.”

Et quand elle s’en ouvrait à sa mère, Anne, comme poursuivant, près de Marie, une longue rêverie au fil de l’aiguille, lui disait :

“Marie, ma toute douce, Marie, mon cœur, le beau c’est de choisir le bon fil de la bonne grosseur et de la bonne couleur au plus près de ce que l’on coud. Et l’aiguille qu’il faut. Le beau, c’est d’avoir le bon mouvement de la main et du doigt, et la bonne attention, et le bon souffle et le bon rythme. Ne cherche pas le beau dans la couture que tu as achevée, mais dans le travail que tu fais.”

“Que n’avons-nous, disait Marie, des aiguilles assez fines et des yeux assez aiguisés et des doigts assez agiles, pour coudre des cheveux aux tissus et des cheveux aux cheveux.”

“Cousant, lui répondait Anne qui savait des chansons de toile et des comptines et des contes anciens, cousant tu mêles aux tissus bien plus fin que tes propres cheveux.”

“Et quoi ?” questionnait Marie, suspendant l’aiguille.

“Le fil du temps, ma petite. Et le chant de l’aiguille et la course du fil.”

“Et l’araignée, si bonne fileuse, infatigable tisseuse, sait-elle coudre ?” demandait encore Marie.

“À cela je ne saurais répondre – disait Anne – elle tisse et répare et reprise parfois, mais je ne sais pas si elle coud.”

Comme elle avait appris à coudre, Marie avait appris à lire, Anne l’accompagnant. Car avant que Marie sache lire, Anne

lui avait montré les feuilles qui portent les mots. Et elle lui avait dit les textes en les suivant devant elle, tout comme, avant de coudre, elle avait su les tissus et les vêtements, et les articulations entre eux. Et comme avant de filer, elle avait su le fuseau, et le geste d'Anne, et sa patience, et sa posture et l'abandon du corps, son absence, hormis les bras, les mains, les doigts et les yeux.

Elle avait vu le Livre, et elle avait entendu qu'on en extrayait la parole de Dieu. Elle avait entendu les sages qui le déroulaient et qui en transformaient les traces en lentes et longues proférations, toujours identiques, si bien qu'elle se trouvait toute déconcertée et mal à l'aise si, pour quelque raison, un mot venait à changer. Elle avait dit elle-même les mêmes mots en regardant les mêmes traces, mais longtemps elle ne vit pas quel fil reliait les traces et les mots.

La compréhension vint d'un coup à Marie : si vite qu'elle en tressaillit et qu'elle en resta tout émue. Le cœur battant, elle regarda à nouveau les traces, s'efforçant de faire taire sa mémoire : c'étaient bien les mots qui lui ouvraient les lèvres et remplissaient sa bouche.

“La parole de Dieu, murmurait Marie, voilà bien la parole de Dieu”.

Elle essaya un autre passage, et à nouveau les petites traces lui firent signe, ouvrirent ses lèvres et modulèrent son souffle. Marie ferma les yeux, prise de vertige

“Les lettres et les mots ne se cousent pas seulement les uns aux autres, se disait-elle, sinon, que pourrais-je y comprendre ? Par des liens plus ténus et plus solides que ceux que forment les araignées, ils sont cousus au monde et ils me cousent à Dieu”.

Les apprentissages de Marie ont sanctifié tous les apprentissages, ceux des milliards d'hommes et de femmes qui ont vécu, vivent et vivront sous le ciel. Et parce qu'elle a donné naissance à Marie non seulement dans son propre corps, mais dans le monde et la langue et les textes, sainte Anne protège tous ceux qui aident aux naissances : ceux qui enseignent, ceux qui protègent les livres, ceux qui produisent des objets avec de la terre, de la pierre ou du métal, ceux qui tissent et cousent, ceux qui nettoient, ceux qui courent vers le bout des mers et ceux qui vont au fond des mines. Elle est enfin la patronne de ceux qui, vivant aux coutures entre terre, mer et ciel, savent la saveur des pierres et ouvrent leurs bras aux horizons, comme le font nos frères Bretons.

La Dormition

Depuis la Crucifixion et la Résurrection de Jésus, Marie habitait chez Jean. Elle s'occupait de la maison comme elle l'avait toujours fait, nettoyait, cuisinait, cousait, lisait, priait, contemplait et priait, comme elle l'avait toujours fait. Elle recevait aussi, chaque jour, la foule toujours grandissante des disciples de Jésus, et tous l'appelaient Mère, et elle les appelait tous Fils.

“ Ainsi, de jour en jour, mon Fils, mon Annoncé,
ventre de mon ventre, sang de mon sang, souffle de mon
souffle,
enfant né de l'Esprit, mon enfant de Parole,
fait de ma chair mortelle engrossée de Parole,
mon Enfant retourné au sein de la Parole dans la souffrance
de nos chairs,
dans la souffrance de mon âme, parmi mes pleurs mêlés aux
larmes de tes frères,
mon Enfant glorieux, mon Fils et mon Dieu,
ainsi, jour après jour, grossit la foule de tes frères,
frères selon la Parole comme selon la chair,
qui te sont frères parce que tu les as ainsi appelés
et qu'ils se sont reconnus à ton appel.”



La maison de Jean donnait sur une petite cour encombrée de poules, bornée, en sortant à droite, d'un figuier, en cette saison chargé de fruits, de feuilles et de fraîcheurs, et à gauche de deux pieds de vigne dont les pampres rejoignaient les branches du figuier. À deux pas de la maison, on tirait l'eau d'un puits qui ajoutait à la fraîcheur de l'endroit. Marie aimait rester assise sous l'ombre du figuier, face aux vignes, à gauche du puits... Tournant en elle, les mots de la prière passaient à travers les feuilles, se glissaient entre les ombres et montaient vers le ciel... Et sentant l'ombre glisser sur son corps, Marie songeait que l'ombre portée sur elle par Dieu était plus fraîche encore et plus douce, et plus inépuisable sa Parole que l'eau du puits inépuisable.

Quand elle sentit que son temps sur terre allait s'achever, Marie commença par charger ses regards et son cœur de toute la vie de la petite cour. Puis elle rangea, nettoya la maison et s'adressa à Jean :

“ Mon fils, je sais que l'heure arrive où je dois quitter cette terre. Prions ensemble. ”

Marie avait coutume de prier avec Jean, mais nul n'a jamais su la teneur, le ton et l'ardeur de ces prières qui, sois en sûre, devaient être plus belles que les textes qui nous sont parvenus sous le seul nom de Jean l'évangéliste. Comment pourrions-nous imaginer parlant ensemble ou se répondant, la mère et l'apôtre aimé de Jésus ? Qui le pourrait ?

Jean avertit et fit avertir les disciples qui se comptaient alors par milliers. Tous ceux qui le purent vinrent entourer Marie

dans ses derniers jours. Certains accomplissaient leur voyage par les moyens naturels. D'autres qui, comme Paul de Tarse, se trouvaient au loin et ne pouvaient être absents, furent transportés de cent merveilleuses façons. Et recevant chacun, Marie disait :

“ Mon fils, je sais que l'heure arrive. Prions ensemble. ”

Quand sa dernière heure fut venue, Marie était entourée par la foule des saints.

“ Mes fils, mes filles, frères et sœurs, sachez accueillir la mort comme une bénédiction ” leur disait-elle.

Dans la pénombre de la fin des longues après-midi d'été, la pièce chaulée, aux murs épais et aux ouvertures étroites, avait des fraîcheurs de printemps, et les mots murmurés des densités de silence. Au dehors, les ombres s'allongeaient.

“ D'ailleurs, poursuivait Marie, presque chantant, ne dites pas : “ elle meurt ” ou “ elle est morte ”. Ne dites pas même : “ elle s'est endormie ”.

“ Ne pleurez pas, Enfants, priez avec moi.

Retenez de moi le souffle de ces mots.

Voyez comme nos corps deviennent air parmi les airs dans nos prières mêlées.

Voyez comment, quand notre langue a cessé de se mouvoir, nos prières, formées en mots, peuvent former des mots en prières.

Voyez comment elles continueront à faire se mouvoir et se mêler les langues dans les bouches lointaines de ceux qui naîtront dans les millénaires lointains.

Ne pleurez pas, et ne dites pas “ mourir ” quand vous voyez les corps

peu à peu s'étioler et mêler leurs sucs aux sucs de la terre,

et leurs chairs à celles de la terre
et leurs os aux pierres de la terre.

Ne dites pas “mourir” quand vous savez que nos vapeurs se
tissent aux replis de l’air qui nous inspire,
qu’elles seront cousues à jamais aux miracles du ciel.
Ne dites pas “mourir”. Ne dites pas “dormir”.
S’il vous faut dire un mot, dites “accomplir”.
Ma vie s’accomplit :
mon âme rejoint mon Seigneur, notre Dieu,
mon cœur, celui de mon fils bien aimé,
mon corps, le monde dont il est formé,
pendant que mes mots continueront à coudre l’Amour de
mon Dieu à l’Espérance des hommes.”

Ayant dit, Marie ferma les yeux, et son souffle, une dernière
fois, passa par les routes de son corps, le palais de sa bouche, les
roches de ses dents, pour s’unir à jamais aux souffles innombrables
du monde.

Autour d’elle, l’assemblée des saints entendait vibrer longue-
ment les échos de sa voix murmurante d’orante. Les murs de la
chambre fondirent. Le plafond s’écroula lentement vers le haut
du ciel. Et l’on vit le parlement des anges, tout lumineux, des-
cendre dans des harmonies inouïes. Les anges se rapprochèrent
du sol. Les uns fondirent dans les corps des saints. Les autres
demeurèrent planant près de la couche où était étendue Marie.
D’autres encore, en multitudes peuplant l’espace par-delà
l’horizon, se tenaient immobiles juste au-dessus du sol.

Les saints virent alors que Marie ouvrait les yeux tandis que
son corps montait dans la lumière, ardente autour d’elle et de

plus en plus nébuleuse au fur et à mesure qu'elle s'éloignait d'elle, avant de disparaître dans le sommet du ciel. Une voix faisait vibrer profondément toutes les poitrines :

“ Paix sur la terre
paix dans le ciel
paix dans les corps, les cœurs et les âmes ”

Marie-Louise disait que la Dormition et l'Assomption de la Vierge Marie sont d'incompréhensibles mystères. Ma centenaire aux yeux toujours vifs et aux gestes lestes, ma vieille pomme ridée de sourires et de tranquillité, ma rabougrie, à peine plus haute qu'une pousse de tomates bourgeonnante, mon édentée aux lèvres plissées, à nouveau petite fille et vierge après ses quinze grossesses, dans son aube toute simple de processionnaire du quinze août, ma chevrotante dont la voix aigrelette louait la sainte Vierge, mon émerveillée qui demandait gentiment à Dieu de la rappeler à lui quand il le voudrait : elle était prête. Ma coquette qui n'aimait l'eau que froide, les serviettes et les draps que rêches, le vin que pétillant et sorti de sa cave, ma marcheuse, égrainant, le long de ses promenades, sur le bord des chemins, au creux de nos sources magiciennes, parmi les cailloux et les herbes, les récits et les contes, Marie-Louise disait : “ Ces mystères sont incompréhensibles, bien sûr. À défaut de les comprendre, on peut y croire. À défaut d'y croire, on peut se complaire dans l'espérance que le mystère tend sans trêve à notre main. ”

Marie-Louise n'est pas morte, ni endormie... Sa vie s'est accomplie et s'accomplit encore.

Saint Augustin

Après une jeunesse des plus dissolues, Augustin avait décidé de se ranger et de vouer sa vie à tisser des liens entre Dieu et les hommes.

Cependant, le diable avait décidé de tout faire pour empêcher notre Augustin de mener sa tâche à bien. Le diable avait, pour cela, deux bonnes raisons de diable, l'une générale, l'autre particulière.

La raison générale était qu'il ne supportait pas que l'on pût aider les hommes de s'unir et surtout de s'unir à Dieu.

La raison particulière était qu'il pestait comme un beau diable d'avoir vu lui échapper l'âme d'Augustin, qu'il savait vaste et ample, et dont il espérait beaucoup pour sa gloire personnelle de diable.

Aussi martyrisa-t-il Augustin toute sa vie durant, de la plus perverse des façons, et voici laquelle.

Le diable agissait d'abord pendant les sommeils d'Augustin, peuplant ses rêves d'images de femmes, car il savait bien que c'est là ce qu'Augustin craignait par-dessus tout. Il les lui représentait belles et langoureuses, tendres et aimantes, timorées encore et lascives pourtant, et Augustin rêvant ne savait plus si elles s'imposaient à lui ou se soumettaient à ses désirs.

“Carthage, rêvait Augustin dans son rêve, mon beau chaudron d’amours” et remuaient en lui les souvenirs bouillants de sa vie d’étudiant.

Il se laissait d’abord aller au rêve comme on le fait toujours quand on l’accueille ou qu’on s’y introduit.

Il était entouré d’ondoiements de hanches et de croupes, de fluidités de chevelures, de gourmandises de peaux, d’onctuosités de lèvres, de suavités de souffles et de seins, parmi des odeurs fugaces, fragrances de mers et de sous-bois mêlées, caresses d’été aux vigueurs matinales, sourires ouverts de frondaisons toujours vertes, éclats de regards dans des nuits apaisantes...

“Carthage, rêvait Augustin dans son rêve, Carthage, mon chaudron d’amours infâmes...”

Et par l’art du diable, les images assaillaient Augustin dans son sommeil de solitude, délicieuses victoires et remords mordants.

Car s’il en jouissait en se convainquant dans son rêve qu’après tout ce n’était qu’un rêve, il regrettait tout aussitôt que ce ne fût que cela, et tout aussitôt se sentait pris du remords du regret qu’il avait formé dans son cœur de rêve, et tout aussitôt se demandait avec angoisse si c’était un rêve vraiment ou s’il était encore ou à nouveau plongé dans le stupre et la concupiscence, tous péchés abominables aux yeux de Dieu, et activités peu propices au bon usage de la raison.

Cependant, les corps souples aux saveurs dorées se mêlaient au sien, aimants et tièdes; et les regards étaient doux et les lèvres ardentes. Soudain, Augustin sentait les membres des tendres créatures s’allonger immensément et serpentinement s’enrouler autour de ses membres et de son corps entier; et les seins étaient

montagnes mousseuses où tout corps s'enfonçait ; les yeux infiniment élargis rougeoyaient, pétillant de phosphorescences dorées ; les cheveux verdoyaient portant fleurs infectes, algues rapaces, feuilles susurrantes traversées de souffles aux acidités mielleuses, d'eaux denses et chaudes comme un lait épais. Augustin se sentait tomber sans fin au fond des grottes de leurs sexes mêlés, dans des sables humides, en éternelle apnée, pénétré de senteurs aux suavités abominables, parmi des ouragans de rires et de pleurs.

Et Augustin souffrait triplement de souffrir des visions qu'il avait et de la jouissance qu'il n'en éprouvait que plus intensément, et du dégoût que provoquait dans tout son corps tremblant la jouissance du dégoût.

Toute sa souffrance, toute sa jouissance, tout son plaisir, toute sa honte le poussaient et le tiraient hors d'un sommeil dont il ne voulait pas sortir pour ne pas perdre l'intensité du rêve et pour que, demeurant un rêve, il pût ne pécher qu'en rêve, dans une région hors de sa volonté consciente et de sa pleine responsabilité.

En même temps, il s'efforçait de s'éveiller pour être sûr que ce n'était qu'un rêve, retrouver sa maîtrise et dominer son abjection.

Mais quand Augustin, trempé, s'éveillait, les succubes qui avaient pris possession de son sommeil et de ses rêves, continuaient à le chatouiller et l'agacer dans sa chair, sur chaque pouce de sa peau, pulsant son sang, suspendant son souffle, alertant son cœur, tordant ses viscères et, tout à la fois, amollissant et bandant ses muscles et le fouillant et retournant

jusque dans ses plus secrètes intimités, le tourmentant de la plus vive des douleurs: celle du désir toujours inapaisé des délices extrêmes.

Augustin n'était même plus capable de prier et d'appeler sur lui le secours de Notre Seigneur. C'est à peine s'il pouvait se redresser et hurler pour couvrir les voix à défaut de les faire taire et brouiller et briser les images à défaut de les faire disparaître. Puis il se prenait à gigoter et trépigner follement pour faire tomber les mille sangsues qui se serraient à lui, suçant son sang et instillant dans ses veines les drogues empoisonnées qui nourrissaient ses visions. Puis il parcourait à grands pas sa cellule se donnant, sans cesse hurlant, force coups de fouet pour arracher de son dos, de sa poitrine, de son cou, avec les lambeaux de sa chair, les innombrables mains trop délicates qui l'affolaient, jusqu'à ce que, épuisé, tout en sueur et en sang, il perde connaissance, dissipant ainsi les visions et les sensations qui le tourmentaient.

“Si je ne peux pas même maîtriser les rêves tentateurs que mes désirs font naître au creux de ma chair, gémissait Augustin, comment pourrai-je guider ma raison et apaiser mon âme? Comment pourrai-je, ô mon Dieu, diriger vers vous mes frères, si je ne sais me diriger moi-même?”

Et Augustin souffrait et pleurait de n'être qu'un homme soumis aux tourments de la chair.

Mais nous savons que peu d'édifices, de mots ou de pierre, bâtis à la gloire de Dieu et à l'édification des hommes égalent l'œuvre de saint Augustin.

Saint Georges de la Manade de Marie

Il existe au moins deux saints portant le nom de Georges. Le plus ancien est très célèbre et universellement révééré pour avoir débarrassé la terre d'un affreux dragon comme je te le raconte ailleurs. L'autre est très inconnu. Pourtant, il ne lui cède rien, en grandeur, dévotion et humilité. Et c'est de lui que je voudrais maintenant te parler. Tu verras, Aprica, que, sans arme et sans gloire, il a pourtant acquis une place de choix au paradis des saints où il se tient tout proche du cœur de la Vierge Marie.

Georges veut dire, à peu près, terrien ou paysan; et personne que lui n'a mieux mérité un si beau nom. C'est de la terre en effet que Georges tirait sa force; comme la terre, il se laissait abaisser sans façon sous le pied de ceux qui le foulaient, sans leur rendre de haine; pourtant, comme elle, il était capable de réactions irrépressibles, soit que des forces profondes la travaillent, soit que, dans nos dérisoires efforts pour la soumettre, nous finissons par outrepasser les bornes de notre condition.

Georges était l'un des fleurons d'une manade des environs d'Arles et il s'était pris d'une grande dévotion pour la Bienheureuse Vierge Marie. Dire quelle manade et pourquoi cette dévotion sortirait de mon propos; sache seulement que, saisi d'étonnement



en entendant les bruits d'une procession, un quinze août, il avait glissé un regard par deux lattes disjointes et avait rencontré l'image de Marie; le regard de Georges était si doux, ainsi tendu, que la sainte Vierge, touchée par tant d'innocence, lui avait inspiré un sentiment nouveau pour lui, fait de tendresse et de dévotion pour la mère de Dieu.

Georges garda ce sentiment dans son cœur puisqu'aussi bien, il ne pouvait le communiquer à personne, pas même à ses semblables; il poursuivit son innocente existence et en consacrant désormais toutes ses pensées à la divine vision qui, un quinze août, avait bouleversé sa vie et en jouissant plus intensément de la simple et généreuse beauté de son pays natal.

Tu connais cet endroit, Aprica. Tu sais que la Sainte Vierge y est chez elle, entre le ciel et la mer, les marais et les oiseaux. Les maisons elles-mêmes s'y font modestes, se confondent avec la terre et l'eau, parmi les salicornes et la saladelle, de sorte qu'on ne peut y pénétrer sans se figurer qu'on revient se nicher dans le sein de sa propre mère. Oui, la vie de Georges était douce et tranquille: dans son dedans elle était toute prise par la pensée de la Sainte Vierge, et, dans son dehors, elle était entourée d'un diaphane cocon de vent, d'iode et de sel, que froissaient et musiquaient les peuples oiseaux.

Et Georges aimait les oiseaux, et la Camargue en était pleine. Échasses, hérons, aigles, aigrettes, ibis, flamants; c'était, à l'intérieur des jours, des étourdissements colorés, porteurs d'ombres et de lumières; c'était, dans le silence des nuits, des éclats entre lune et nuages. Oiseaux chargés de cendre, oiseaux porteurs d'or, et leurs envols le faisaient rêver...

Le jour vint, au bout d'un an, où Georges dut passer dans l'arène. Il suivit à son habitude la voie qu'on lui traçait, sans souci pour le temps qui passait ou pour ce qui pouvait lui advenir; il se retrouva enclos dans une cellule où lui parvenaient des rumeurs de foule en liesse. Cela le rendait nerveux; mais ses pensées revenaient sans cesse à la bonne dame qui lui avait rendu un regard d'une innocence très douce parmi les bruits, et il en était tranquilisé.

Les rumeurs pendant enflaient; des rythmes excédés retentissaient; l'air, rempli de poussière et de soleil, commençait à sentir la sueur de cheval... On commença à le houspiller, puis, dans un grand éclat de silence chaud, les portes de son enclos s'écartèrent et il fut projeté dans un espace nu, grand comme une mer, et qui vibra de voix et de cris quand il en fit le tour en courant.

Aussitôt, fusant de mille endroits, mille diables portant toutes sortes d'instruments de torture, se mirent à traverser l'espace en l'agaçant, et commença alors pour lui le moment le plus douloureux de sa vie. Tout l'étourdissait: la chaleur, les bruits, les rumeurs et les silences, les hommes courant, les flèches qu'on lui fichait dans le dos et aux flancs, ses propres bruits, son cœur battant, sa respiration forte et rapide, ses oreilles bourdonnantes. Un cavalier immense, monté sur une bête caparaçonnée, lui planta dans le cou un poinçon fixé au bout d'une longue perche avec lequel il le taraudait, en appuyant dessus.

“Que sont devenus les hommes? Que sont devenus les chevaux? Pourquoi les oiseaux se sont-ils cachés? se disait Georges. Il ne reste de la mer que ce sable trop sec, du sel que

ce goût amer que la sueur traîne après elle. Cet enclos s'est tout retiré de la beauté musicale du monde. Il ne reste plus que le cri de mes membres endoloris.”

Alors, dans un silence soudain, un nouveau bourreau entra dans l'arène, déclenchant aussitôt de grandes manifestations d'allégresse. Georges, tout tremblant, le regarda de loin.

Il était râblé, cambré, une canne à la main, tout ruisselant de rouge et d'or; Il avançait avec la digne allure d'un prélat conquérant, la poitrine bombée, le menton levé, le sourire figé, la narine dilatée, et tournait alternativement la tête de droite à gauche, tout en faisant pivoter, d'une dédaigneuse poussée de la canne sur le sol, le torse et le bassin de gauche à droite, et, comme dansant sans hâte, posait la pointe de son soulier sur le sable, avant d'y appuyer le talon.

Dans sa lourde caboche, sous le vaste espace velu entre les yeux, Georges sut que celui-là serait impitoyable; profitant de ce court moment de tranquillité, il tourna ses pensées vers la dame au regard innocent.

“Bonne dame, douce mère, disait-il à peu près en son for intérieur, du jour où vous m'êtes apparue, voici longtemps, vous avez fait couler au fond de mon cœur de grands ruisseaux d'apaisement; mais désormais, je sais aussi ce qu'est souffrir.

Vous m'avez donné tant de joie, souffrez que je vous offre toute ma peine. Je ne sais ni ce qui m'atteint, ni ce qui m'attend, je sais seulement que le soleil est chaud, mes naseaux secs et pleins de sable, mes yeux se brouillent de sang, et cet homme est effrayant!”

Ayant dit, Georges tomba à genoux sur ses pattes de devant. Alors, sous des milliers de regards, la bonne Vierge posa sa main

sur le museau brûlant, et, tandis que le toréador tombait foudroyé, on vit l'âme de Georges, très lumineuse quoique toute petite, guidée d'une main sur le museau par la Vierge Marie, quitter lentement son corps et tranquillement s'élever.

Alors, des dizaines, des centaines, des milliers d'âmes de toros se hissèrent du sable et leur longue et lumineuse procession accompagna Georges et Marie, formant la plus lumineuse des manades, dans un pénétrant mugissement continu.

Et c'est ainsi que, dans le souvenir des toros, comme dans le fond innocent et animal des gens de bien, Georges, le petit taureau de la terre, est devenu, dans le ciel, saint Georges de la Manade de Marie.

Saint Michel, archange

Des quatre archanges que nomment les écritures, Ouriel est le plus secret, Raphaël, le plus controversé, n'apparaît que dans le livre de Tobit qui fait partie du deuxième canon, Gabriel le plus tendre et Michel le plus combatif. Michel le saint archange de dieu est un familier des lieux élevés, pics et pitons, rochers, cimes perdues et désolées. Il y établit volontiers son domaine et par le nom de Notre Seigneur exalté et aidé par la foi et la merveilleuse industrie des hommes, il coud, scelle et soude ces cimes de terre à la base des cieux et en fait des espaces de transit, comme les portes du paradis. Or tu sauras que c'est justement aussi dans ces zones situées au-dessus de la terre et en dessous des cieux, qu'après la révolte de Lucifer et sa défaite, les anges maudits furent condamnés à résider, de sorte qu'ils voient le monde d'en haut et ses délices sans plus y pouvoir accéder, et qu'ils considèrent de loin notre monde d'en bas auquel ils ne se peuvent mêler que sur autorisation expresse de Notre Seigneur pour nous tenter et éprouver, et ainsi nous donner autant d'occasions de nous grandir et fortifier qu'ils nous en donnent de pécher et affaiblir notre cœur. Mais tu vois bien que, de la sorte, les forces du mal interposent leur écran entre le lieu où vivent les hommes et celui où ils sont

appelés dans la gloire. Mais, aussi, du fait que c'est dans ces zones où se tient désormais l'armée innombrable et agaçante et éprouvante de Lucifer que s'établit saint Michel et que, s'y établissant, il nous permet de nous y établir, comme je te le disais plus haut, ces lieux sont autant de places fortes enlevées à l'empire des démons, dans le harcèlement incessant que saint Michel leur fait subir depuis qu'il a, à la tête des armées des anges, abaissé leur superbe en les chassant du paradis, en attendant que se manifeste sa victoire définitive sur eux au moment de la fin des temps.

Tu as senti dans tous ces lieux dédiés à l'archange, qu'ils avaient été enlevés de forte et dure lutte aux puissances obscures, aussi la lumière qui s'y établit est-elle la plus pure de toutes et l'air le plus fluide, comme tu l'as connu quand tu es parvenue au sommet du Mont Saint Michel, au-dessus des incertitudes océanes, ou au plus haut de la Sacra San Michele quand, plaçant ta tête au sein du ciel, tu as considéré la grande paix qui montait de la laborieuse plaine du Pô.

Tu as eu raison de me dire qu'il n'est pas de lieu élevé où nous accédons au mépris de nos démons et de nos craintes où saint Michel ne se manifeste, même si aucun sanctuaire de pierre et de bois n'y a été construit, dès lors que nous avons pu y établir le sanctuaire de nos âmes.

Pour m'en tenir cependant aux seuls épisodes spectaculaires, saint Michel s'est maintes fois montré aux sens des hommes comme le note le méticuleux auteur de la *Légende dorée*. Laisse-moi t'en donner un exemple parmi les plus étonnants.

Un habitant des Pouilles, qui se nommait peut-être Gargan, possédait de vastes troupeaux. Or, un jour, l'un de ses taureaux

que l'on nommait "Nero", de sa robe qu'il avait noire, et de la lueur inquiétante qu'il avait parfois dans les yeux, disparut dans la montagne. Gargan donna des ordres, organisa ses gens, les mit en œuvre, si bien que le soleil avait à peine parcouru la moitié de sa course après le zénith qu'on retrouva l'animal qui s'était égaré au plus haut du mont. Dès qu'il le vit, Gargan éprouva une grande satisfaction : la bête était solide et bien membrée, elle valait bien plus que le mal qu'il s'était donné pour la retrouver. Il crut l'affaire conclue et qu'on conduirait sans difficulté l'animal au troupeau. Le taureau, après avoir tourné nonchalamment la tête vers les hommes, l'avait comme secouée, et avait tendu le museau vers le sol, l'une de ses pattes avant légèrement en avant de l'autre comme on le leur voit faire quand ils paissent ; ayant saisi dans sa gueule une grande touffe d'herbe, il l'avait cisailée et avait commencé à la mâcher tranquillement tout en se battant les flancs de la queue. Les hommes sifflèrent pour l'appeler. Il cessa un instant de mâcher, les regarda, puis reprit consciencieusement sa tâche. On l'appela, parmi les sifflets, et la montagne retentit de sifflets et de cri. Nero, indifférent, se déplaça attiré par une autre touffe. Gargan s' impatientait ; il ajouta d'abord sa voix à celle de ses gens, puis leur cria de cesser et d'aller chercher la bête qui ne voulait pas venir. Quelques hommes se déployèrent en flattant le taureau de la voix. Nero les regarda venir. Quand ils furent à trois pas, il trottina un peu plus loin, et se retourna. Les hommes, surpris, se consultèrent, Gargan bouillait. Il cria à l'ensemble de sa troupe d'encercler la bête et d'en finir. Au moment où les hommes se mettaient en mouvement, Nero, avec cette vague allure d'amble des taureaux qui prennent leur

course, leur échappa. Gargan hurla des ordres, mais plus les hommes s'ingéniaient à le poursuivre, plus Nero s'éloignait d'eux comme sans hâte et indifférent. Gargan regarda le soleil, pensa à la route du retour et fut pris de rage. Il partit à la poursuite du taureau dans la montagne, tandis que ses gens peinaient à le suivre. Plus il cherchait à s'approcher en criant, plus Nero, indifférent, maintenait ses distances. Gargan se mit à l'insulter, le traitant de foutue saleté de charogne pourrie et enlaidissant dans sa rage et sa haine toutes sortes d'appellations qui évoquent diverses parties de notre corps, la variété des relations intimes que nous entretenons, les lieux les plus inattendus, certaines de nos fonctions vitales, ainsi que nos défécations, et les termes qui accompagnent notre mort ; dans sa folie, il associait à ses propos orduriers tous les saints du paradis, et les anges du ciel, et Jésus Christ, et la Sainte Trinité, et le nom de Dieu, ainsi jurant et blasphémant, il se plaignait et se lamentait des souffrances que leur perfidie lui infligeait, de la perte que ce dieu de chien, bourreau des hommes lui faisait subir, se demandant ce qu'il avait fait pour mériter cela, rappelant combien il avait donné d'argent brillant et durement gagné pour entretenir ses saletés de sanctuaires miteux et ses bordels de vertu. Tout en vociférant, il vit que le soleil allait se coucher et qu'à la faveur de la nuit l'animal allait lui échapper définitivement. Alors, tandis que ses gens se rapprochaient, Gargan s'arrêta et, toujours en lui-même pestant, se saisit d'une de ces flèches empoisonnées que les chasseurs des Pouilles avaient alors coutume d'emporter dans leurs courses pour faire face aux hasards malheureux, la plaça sur son arc qu'il banda vigoureusement et tira sur le taureau qui s'était, lui aussi, immobilisé au moment où l'homme le visait.

La corde claqua, l'air gémit et la flèche traça vers l'animal. C'est alors qu'une grande merveille se produisit car le dard, incurvant sa route, dessinant dans l'air un grand arc de cercle, revint vers l'archer qui, stupéfait et plein de frayeur, était incapable de bouger. Les serviteurs de Gargan virent la flèche le frapper en plein cœur et lui traverser la poitrine de part en part, tandis qu'ils entendaient une voix puissante retentir du plus haut du ciel et dire :

“ Ici j'ai établi le domaine du Seigneur et toute créature y est sous sa divine protection. Qu'ainsi périsse et soit voué à l'enfer quiconque y oublie que toute vie est sacrée et n'appartient qu'à Dieu ”

Certains des hommes en perdirent les sens ; d'autres s'enfuirent en criant ; d'autres encore furent emplis de la crainte de Dieu et tombèrent à genoux en pleurant, après quoi, ils se ressaisirent et redescendirent dans la vallée en emportant la dépouille de leur maître.



Saint Jérôme

Le grand Varazze, qui nous a donné tant de récits dans sa *Légende dorée*, vécut dans un temps et un monde qui avaient perdu l'usage de la langue grecque, aussi ses étymologies suppléent-elles parfois cette méconnaissance par une merveilleuse imagination qui, même si elle était fautive, approchait la véridicité des mots par son attention à l'authenticité des hommes.

De saint Jérôme, il nous dit que son nom signifie saint bois ou sainte loi. Or nous savons que Jérôme est la transcription latine du grec Hiéronymos, composé de ἱερός et de ὄνομα. Dans ce mot, tu trouves ἱερός, que tu dois lire hiéros. C'est ce même mot que tu retrouves dans hiéroglyphe, ou hiérarchie : il signifie "sacré"; tu trouves ensuite "onoma" dans homonyme, ou synonyme et qui se traduit par "nom" ou "mot". Jérôme signifie donc "mot sacré".

Comme tu le vois, le bienheureux Jacques de Varazze avait bien approché le sens du nom de Jérôme, car c'est bien par nos pauvres mots d'hommes que nous est connue la sainte Loi de Dieu. Mais tu vois aussi que, dans sa véritable acception et sa pure origine, le nom de Jérôme est beaucoup plus beau, car premièrement il nous dit que le mot lui-même est un territoire

sacré dont il faut approcher avec crainte. Deuxièmement, la vie et les occupations de Jérôme nous apprennent qu'il n'est d'espace sacré dont on ne puisse franchir les frontières pour peu qu'on le fasse avec ardeur et respect. Jérôme en effet connaissait plusieurs langues et passa une grande partie de sa vie à transcrire dans la langue latine les saintes écritures que l'on ne connaissait alors que par le grec et l'hébreu. Et si tu lis les textes dans les trois langues tu t'apercevras que, loin de simplement transcrire un mot par un mot plus ou moins équivalent, Jérôme ne manquait pas, quand la chose était possible ou quand elle lui semblait nécessaire, de donner à sa traduction l'élégance et le ciselé qui faisaient parfois défaut aux textes originaux. C'est ainsi qu'il a fait du latin la langue de l'Église de sorte que la parole de Dieu, déjà belle dans les langues hébraïque et grecque, apparaît encore plus belle dans la langue de Rome. Aussi est-ce sans surprise que tu apprendras que Jérôme est le saint patron des traducteurs, et de tous ceux qui font métier de l'archivage et du classement des documents.

Traducteur du grec et du latin, Jérôme savait aussi interpréter le langage des animaux que ceux-ci s'exprimassent par chants, grognements, feulements, braiements ou simplement par mouvements, gestes, postures et attitudes. Et c'est ce que montre l'histoire que je vais maintenant te raconter, où l'on voit Jérôme comprendre le langage des lions.

Un soir, donc, Jérôme était en pleine prière parmi les frères qui s'étaient retirés au désert avec lui. Les voix à l'unisson habillaient l'air et les murs de la chapelle, si harmonieusement ajustées que, loin de rompre le silence, elles s'en envelop-

paient. Les voix seules, seulement ponctuées par le froissement des bures sur les corps.

“Flectamus genua-a”, psalmodiait Jérôme, et l’assemblée s’agenouillait.

“Leva-ate”, ordonnait-il, et l’on se levait.

Tandis que l’on était ainsi abîmés en oraisons, le corps contraint et l’esprit emportés, un lion rompit l’harmonie : quand il apparut au milieu de l’église, battant l’air de la patte et rugissant, les frères sentirent s’effondrer le bel édifice de silence qui les protégeait ; des coulées froides leur déchiraient l’épine dorsale tandis que tous leurs muscles se rétractaient, leur causant de profondes et insupportables douleurs. Sitôt le moment de saisissement passé, et qu’ils recouvrèrent l’usage de leurs membres, ils s’enfuirent tous en hurlant. Jérôme seul demeura, qui avait entendu, dans le rugissement du lion, des nuances inquiètes et la modulation exacerbée de la douleur, et qui en avait vu la cause. Il fit face au lion baissa ses regards vers le sol et demeura immobile, comme on le fait quand on s’incline pour saluer un hôte. Le lion passa du rugissement au grondement, et s’allongea en tendant la patte. Jérôme s’accroupit et vit que le dessous de la patte avait été meurtri par des ronces qui y étaient encore accrochées. Il caressa la patte de la main, tout en disant au lion qu’il voyait bien ce qui causait sa douleur et qu’il allait y remédier. Il se redressa lentement, alla chercher de l’eau, puis revint vers le lion. Avec mille précautions, et sans cesser de dire à l’animal ce qu’il faisait, il rafraîchit la patte puis enleva les ronces avant de laver et de panser les plaies. Le lion, soulagé et confiant, avait fait silence et demeurait allongé sur le sol.

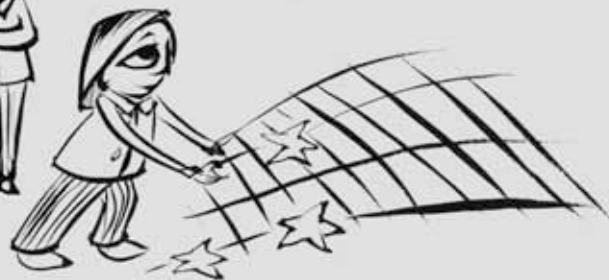
Par la suite, complètement guéri, le lion ne voulut plus quitter Jérôme qui lui confia la tâche d'accompagner et protéger l'âne qui allait chaque jour chercher le bois de la communauté. Cet âne était un grand brave homme, discret et travailleur, qu'il avait recueilli après la mort violente de son maître dans des circonstances que je te raconte ailleurs.

Sainte Réparate

Réparate est la sainte patronne de Nice, ça, tu le sais bien, Aprica. Pourtant, ce n'est pas à Nice qu'elle est née. Elle n'y a même jamais séjourné durant sa vie terrestre.

Réparate est une jeune palestinienne née à Césarée, qui fut persécutée et torturée jusqu'à en mourir il y a 1 800 ans. Je vais te dire son histoire, la raison pour laquelle les Niçois la vénèrent et comment il lui arrive encore de se manifester...

Comme de nombreux Chrétiens de son époque, Réparate fut persécutée et lourdement meurtrie dans son corps en raison de son amour pour notre Seigneur. Le meurtre avait pris possession de l'Empire et, systématiquement, méthodiquement, les Chrétiens étaient recherchés, marqués, emportés, torturés et mis à mort. La jeune Réparate fut du lot. On la conduisit au bûcher et on y mit le feu. Alors que les flammes commençaient à s'étendre et que les lourdes fumées allaient envahir l'air, un orage soudain s'abattit sur Césarée, écrasant les fumées et éteignant le feu. Pendant tout l'orage on entendit la jeune fille chanter les louanges de Notre Seigneur Jésus Christ. Le lendemain, le gouverneur ordonna qu'on fit comparaître la jeune fille devant son tribunal.



“Eh bien, jeune fille, lui dit le gouverneur, es-tu convaincue ? Les Dieux ont envoyé un orage salvateur. Reconnais leur puissance, abjure ta ridicule croyance et, au nom du divin Dèce (c’est ainsi que se nommait l’empereur de l’époque), successeur du divin César protecteur de cette ville, tu seras libre” !

Réparate l’écouta d’abord sans réagir. Elle forma dans son cœur une ardente prière à notre Seigneur et répondit :

“Plaisante raison que tu invoques, Gouverneur... Si tes Dieux m’ont sauvée, c’est qu’ils t’ont déjugé. Voilà des Dieux bien versatiles ! Si une puissance divine a conduit les nuages vers Césarée et les a fait crever sur le bûcher, éteignant le feu, comment peux-tu croire qu’elle s’est rendue à ton appel ? En vérité, je te le dis, c’est Notre Seigneur Jésus Christ que j’ai invoqué dans les flammes ; et pour lui rendre grâce, non pour leur échapper. Et c’est lui, sois en bien sûr, qui m’est venu en aide”

Le gouverneur blêmit sous l’insulte. “Gamine insupportable. Effrontée. Insolente ! Qu’on l’abreuve de poix bouillante” hurla-t-il. Mais pas plus que le feu, la poix n’eut d’effet sur Réparate, qui, loin de souffrir, semblait s’en délecter comme si ce fût agi de miel de Malte, de pâte d’amande ou de figue fondante.

“Qu’on lui tranche donc la tête !” souffla le gouverneur.

Ainsi fut fait. Et le corps de la jeune fille fut laissé en place publique pour enseigner aux foules ce qu’il en coûte de s’opposer à la loi des puissants.

Lorsque la nuit tomba sur Césarée, quelques Chrétiens se glissèrent par des ruelles silencieuses et sombres jusqu’au corps de Réparate. Ils s’agenouillèrent d’abord et prièrent ; quelques soupirs, quelques larmes, la désolation de voir l’enfant partie

abandonnant sur la terre errante de la Palestine son seul et unique vêtement, l'espoir de la revoir, la conviction que Dieu l'avait accueillie dans ses lumineuses demeures. La nuit tenait tout autour d'eux la protection de ses mains jointes ; une brise timide venue de la mer enveloppait leurs gestes de sa saveur apaisante d'iode et de sel.

Quand ils eurent pleuré, prié et rendu grâce, ils s'approchèrent du corps et, l'ayant étendu sur une planche de cèdre, ils le parèrent de lin blanc et joignirent ses mains en forme de prière ; d'un voile à point de filet si léger qu'un simple murmure le faisait frémir, ils recouvrirent ses cheveux et ses épaules. D'un large ruban bleu masquant la plaie de la décollation et revenant se croiser sur sa poitrine, ils lui ceignirent les reins, avant de le nouer sur sa taille. Ils laissèrent ses pieds nus. Ils saisirent la planche de cèdre comme un brancard et descendirent jusqu'au rivage. Là, un autre groupe avait orné une barque avec des palmes, des branches, des feuilles et des fleurs de l'automne. Personne, Aprica, en voyant le petit corps de Réparate tranquillement étendu parmi les couleurs du monde n'aurait pu supposer l'œuvre du bourreau...

Le soleil se levait à peine quand on hissa une toute petite voile, et l'esquif fut confié aux flots sous le regard de Dieu, parmi les cris des mouettes...

On resta là quelque temps encore à regarder Réparate s'éloigner sous la garde jumelle de l'air et de l'eau, dans sa barque hésitante et ballottante, toute lumineuse maintenant de sa voile et des habits de la sainte, tandis que les palmes faisaient un cerne d'ombre, comme d'une île minuscule emportée au hasard des courants.

Je ne saurais pas te dire, attentive Aprica, combien de temps le petit bateau resta parmi les vagues de la mer, ni comment les arbres et les fleurs, les tissus et le corps de Réparate conservèrent leur fraîcheur, mais je sais que par un beau petit matin d'automne, l'embarcation s'approcha d'une côte nouvelle.

C'était une vaste et douce baie qu'un torrent modeste et capricieux avait toute tapissée de galets bien plats et brillants. Un rocher abruptement posé à même l'eau la délimitait du côté du levant. Au couchant, elle se perdait dans les méandres d'un petit fleuve souriant. Entre ces deux points, sur le littoral, des orangers, des bigaradiers, des citronniers, des vignes, des figuiers, et de petits jardins potagers simples comme le matin. Tout autour, en anse, des collines densément boisées que dominaient, toutes proches, des montagnes déjà enneigées d'hiver.

La barque était arrêtée au large dans les rires des mouettes. Dans l'eau, les derniers loups achevaient leur chasse parmi les girelles ; des bans de dorades et de sars suivaient la complexe chorégraphie des bêtes affamées et, au fond, timorés, de petits requins ocellés, remuaient doucement leurs ailes.

Les pêcheurs avaient échoué leurs pointus et ramenaient leurs filets en ahanant. Le premier qui aperçut la barque de Réparate se redressa en plissant les yeux. Son compagnon, sentant qu'il n'était plus à la tâche, lui jeta un regard puis tourna la tête vers la mer. Il s'arrêta à son tour. Personne ne reconnaissait cette barque, sa forme inconnue, plus trapue, sa voile en triangle. Tous les pêcheurs avaient suspendu leurs efforts et examinaient, les mains en visière, la barque qui sommeillait en se berçant sous la lumière rose du soleil levant.

Et alors, ils virent que deux anges, débordant l'horizon et hauts comme le ciel, appuyaient de l'index sur l'esquif, l'un sur le mât, l'autre sur la poupe, et le poussaient doucement vers la rive.

Quelques pêcheurs se mirent à l'eau pour aller chercher la barque qu'ils halèrent jusque sur les galets. On découvrit Réparate et, à la voir si souriante et guidée par les anges, on reconnut que c'était une sainte que le souffle de Dieu avait poussée jusqu'au rivage niçois. On accueillit le petit corps, on le recueillit dans un oratoire tout proche et, en souvenir de ce merveilleux matin d'automne, la petite ville de Nice se plaça sous la protection de sainte Réparate. Les Niçois nommèrent "anges" les petits requins timides de la baie qui avaient accompagné du dessous l'arrivée de la sainte que les anges du ciel avaient accompagnée du dessus; quant à la baie miraculeuse, on l'appela désormais "la Baie des Anges".

Il faut que tu saches aussi que le même jour, à la même heure matinale, dans de lointaines collines de l'Italie, sainte Réparate apparut à des bergers toscans. La ville qui devait surgir en cet endroit, des siècles plus tard, fut placée sous sa protection. C'est de cette façon que Florence la Magnifique se trouve être la sœur puînée de Nice l'Ensoleillée.

Je t'ai dit, ma chère Aprica, que j'allais te raconter comment sainte Réparate s'est parfois manifestée... Marie-Louise ne connaissait pas d'autres histoires de la sainte que celle que je viens de te dire, ce n'est donc pas d'elle que je tiens celle qui suit.

Je l'ai entendu de la bouche d'un vieil habitant de Nice pour qui c'était une histoire de famille. Il est lui-même l'arrière petit fils de Célestin Brun, le protagoniste de son récit. Je vais donc te raconter l'histoire comme il me l'a lui-même racontée, à sa façon à lui et avec ses manières.

*

“Célestin Brun, mon arrière-grand-père, était un brave Niçois comme on en rencontre encore parfois dans les rues de la vieille ville. De plus en plus rarement, c'est vrai, mon ami. Mais... encore. Le Niçois, ça, vous le savez bien, n'est pas toujours reconnaissable à première vue. Mais dès qu'il se met à agir et à parler, tout le ciel, toute la mer, les collines, les montagnes, tous les rochers et les galets de Nice passent dans ses gestes et sa voix. Oui, voilà : Célestin, dans sa vie et ses jours, charriait tout Nice à tout moment...

L'épouse de Célestin, mon arrière-grand-mère Ernestine, faisait les gnocchi comme personne. Et les ravioli, et la daube, et la socca, et la merda de can et la pissaladière, et la tourte de blette. Oh la torta de blea de mémé Ernestine, si vous aviez goûté ça, comme elle m'en parlait ma mémé Nini... Elle faisait des enfants aussi Ernestine. Et elle les faisait bien, les enfants. De beaux enfants, d'accord ! Mais que des filles. Et elle en faisait des filles ! En plus elle avait reçu la grâce rare de les faire presque sans douleur : petite femme, petits bébés ; c'était une parturiente tranquille. En moins de vingt ans Célestin était devenu dix fois père. dix fois, vous vous rendez compte. Des choses comme ça, ça n'arrive plus dans nos pays. Et les dix fois,

père d'une petite fille. Vous vous imaginez, Monsieur? Dix filles! Ça n'arrive jamais une chose pareille. Et il les aimait ses filles, Célestin... Ça, bien sûr, il les aimait... Mais un garçon... Un garçon! Il aurait tellement aimé avoir un garçon. Au moins un... Alors, avant chaque naissance, il était anxieux. "Oh! Ernestine, faisons un garçon! Ernestine, écoute, ce sera un garçon, hein? Pichone, un garçon, hein, cette fois-ci! Qu'au moins on garde le nom, pétard de sort."

Et puis c'était encore fille: une Joséphine, une Marguerite, une Marie, une Philomène, une Victoria... "Ah... grondait Célestin, On y passera le calendrier, s'il le faut. Ouaiï, on y passera tout le calendrier, tu entends, Ernestine, mais il me le faut ce garçon..."

À la veille du onzième accouchement, Célestin mangeait son chapeau. Il ne restait pas en place. "Un garçon, se disait Célestin, un garçon! Pas un million. Pas la lune. Simplement un garçon. Ça existe ça, les garçons. Tous les amis ont des garçons. Pas seulement des filles." Et il suait, Célestin, il suait en attendant. Oh! Comme il suait!

"C'est une fille", annonça, triomphale, la sage-femme. Célestin se figea. Il regarda la sage-femme avec un tel air à la fois absent et hagard, mais un air... Un air que la pauvre femme se tut d'un coup. Célestin, lui, il tourna les talons, ouvrit la porte, descendit les escaliers et se perdit dans la rue Pairolière...

Mon ami, ce que Célestin a fait pendant ses sept jours d'absence, personne ne l'a jamais su. Vous vous rendez compte! Il est parti sept jours. Où? N'en sabi ren, et personne n'en sait rien non plus. Mais ce que tout le monde sait, c'est qu'il est

revenu changé, Célestin. Rasséréiné, on pourrait dire. Plus serein et plus taciturne aussi. Pour commencer, on a baptisé la petite fille. On l'a appelée Nini, et c'était ma grand-mère, Mémé Nini, je vous l'ai déjà dit, ça. Célestin était tranquille et décidé. Et à Ernestine qui lui demandait le pourquoi de ce prénom: "Et pourquoi pas Nini? Eugénie... comme l'impératrice" avait-il répondu doucement.

Ses habitudes avaient changé: désormais, chaque jour que dieu fait, il poussait de la rue Pairolière à la place Rossetti et il entrait dans la cathédrale. Chaque jour. Il n'avait jamais été mécréant, Célestin, mais jamais bigot, non plus. Bon... il entrait dans la cathédrale. Oh, pas longtemps, non, ça, on ne peut pas dire que c'était long. Peu de temps. Juste le temps d'une prière à sainte Réparate. Une seule prière. Et il lui disait: "Ô sainte Réparate, jolie vierge, j'ai compris. J'ai bien compris. D'accord. C'est beau les petites filles, c'est gentil, mignon, amusant, distrayant et tout. D'accord. Mais, jolie et jeune sainte, prie avec moi la très sainte Vierge et son fils, le petit Jésus. Et à vous trois, faites qu'Ernestine me fasse un beau garçon. Un seul, sainte Réparate. Un seul." Et il repartait vers ses occupations.

Cependant sainte Réparate, émue par la ferveur de Célestin, était allée voir la sainte Vierge qui se promenait dans les jardins du ciel. Elles s'étaient longuement concertées. "Mais nous ne pouvons rien faire pour ce pauvre homme, répondait la sainte Vierge. Tu le sais bien, ma petite Réparate. Mais tu sais aussi que la loi des grands nombres c'est assez vague, mais c'est assez sûr. Va, va, sois tranquille, elle finira bien par le faire ce garçon, Ernestine."

“Oui, dit la toujours jeune Réparate, mais ça lui en fait un, de travail!”

“Ernestine... avait dit doucement Célestin... on se le fait ce garçon?” Ernestine avait été frappée par cette douceur un peu triste. Ils se mirent bravement à la tâche. Mon ami, je ne vous dis pas comment.

Désormais sainte Réparate suivait Célestin partout sans qu’il s’en doute. Elle avait bien compris ce que lui avait dit la sainte Vierge; entre un homme et une femme, même une sainte ne pouvait glisser son doigt. Surtout une sainte aussi jeune et aussi vierge qu’elle. Alors, Réparate suivait Célestin et priait pour lui, avec lui. “Mon Dieu, mon Dieu, disait-elle, vous m’avez sauvée du feu dans lequel on voulait me faire griller, simplement en envoyant la pluie. Vous m’avez sauvée de toute la poix bouillante qu’on m’a fait avaler, et personne ne sait comment. Mon cher Bon Dieu, vous aiderez bien un peu Célestin et Ernestine à le faire leur petit garçon...” Le Bon Dieu est bon, on le sait. Il est bon, mais il est prudent. Alors il ne répondait pas vraiment à Réparate. Ce qui ne l’empêchait pas de sourire en se caressant la barbe.

Ernestine attendit son douzième enfant... Fifine, Margoton, Mimène, Lolotte, Nonette, Manon, Louise, Marie, Mimi et Victoria, toutes les filles attendaient le petit frère. Nini, ma mémé Nini, la petite dernière, était la plus excitée.

“Dis, maman, dis, il arrive quand le petit frère, hein? Il arrive quand?”

“On ne sait pas si ce sera un petit garçon ou une petite fille, Nini, reste tranquille” disait Ernestine.

Célestin, lui, continuait à se rendre chaque jour à l'église Sainte Réparate, en compagnie de Réparate.

Quand le travail commença, dans ce petit matin d'hiver, Célestin se figea. Comme toujours, Ernestine ne traîna pas. Célestin entendit le premier vagissement sans broncher...

La sage-femme sortit. Elle tendit un paquet à Célestin. "C'est un garçon" lui dit-elle doucement. Célestin regardait sans bouger la frimousse aux yeux clos, au petit nez transparent, aux lèvres qui déjà cherchaient le sein. "Ta femme va bien" ajouta la sage-femme. Célestin la regarda puis baissa les yeux vers l'enfant. Réparate attendait, tout heureuse, mais un peu inquiète tout de même. Célestin fit un pas vers la porte de la chambre. S'avança vers Ernestine qui lui souriait. Le bébé dans les bras, il se pencha vers elle sans rien dire. Il posa son front sur le sien, ferma les yeux et pleura doucement... Ernestine prit le bébé, l'étendit près d'elle. "Allons, Célestin, allons..." Le jour commençait à filtrer par les persiennes. "C'est un garçon, Ernestine" "Je sais Célestin, je sais" "Sainte Réparate nous a entendus, Ernestine"...

Il se tut; puis: "Je suis si heureux. Ernestine. Heureux... Oui... Mais j'ai un peu honte, aussi, tu vois... Ernestine. Je crois que je suis un peu couillon, je crois. Non?"

"Laisse-la se reposer un peu" dit la sage-femme.

Célestin embrassa Ernestine et sortit de la chambre. C'est à ce moment-là seulement que la joie le saisit par les bras et les tripes et lui fit comme une explosion de lumière dans la cervelle. "Sainte Réparate" se dit-il. "Bon Dieu! Sainte Réparate". Il dévala les escaliers, sortit dans la rue, se mit à courir vers la cathédrale. Débouchant sur la place Saint-François, il tomba sur

le marché aux poissons. “Aloura Celestin, que dizes de bouon matin, beou” “es un nistou, es un enfanton” c’est un garçon, c’est un garçon, criait Célestin comme s’il ne répondait à personne. “Et ça alors, riaient les poissonnières, et vous êtes sûr qu’il est de vous, si c’est un garçon?” – “C’est un garçon!”, il courait dans la rue Droite. “C’est un garçon.” hurlait Célestin “Oou! N’anas pas en champanela, Celestin!” lui criaient les voisines par les fenêtres.

“Es un nistou, es un enfanton” criait toujours Célestin en courant vers sainte Réparate. Il entra dans la cathédrale, essoufflé. Se précipita sous la statue de la sainte. La lumière qui l’entourait montait vers les humbles vitraux de l’église et se propageait au dehors. Il tomba à genoux. “Merci, merci, jeune sainte, pure vierge, amie des anges et de Dieu. Merci, fille aimée de Marie... Miracle! Oh Miracle” Les mots se tordaient, avaient du mal à s’ordonner à l’orée de sa bouche... Il se redressa soudain, et courut vers la porte du clocher qu’il ouvrit. Il jeta un œil dans la pénombre. Les cordes des cloches pendaient. Il les saisit et tira. Tout Nice devait savoir. Tout Nice allait savoir.

“Es un enfanton, es mon pichon Andre que es nassut. Lo pichon Dedou. Lo pichon Dedou”

Dé – Dou – Dé – Dou répétèrent docilement les cloches à travers Nice.

Dé – Dou – Dé – Dou entendirent alors tous les Niçois.

Lo pichon Dedou es nassut, lo fiou de Celestin, lo bel enfant.

“Ce n’est pas un miracle disait Réparate à la vierge Marie. Nous n’y sommes pour rien.”

“Toute naissance est un miracle, répondit la sainte Vierge. Fille ou garçon, c’est la loi des grands nombres. Si Célestin veut remercier, que ce soit la loi ou les saints, laissons le faire, il est si heureux et reconnaissant, il fait plaisir à voir!”

“Voilà, mon ami, le miracle de sainte Réparate que nous nous transmettons dans la famille. Célestin était mon arrière-grand-père. Nini, ma grand-mère. Mes parents, Marius et Thérèse m’ont donné le nom de mon grand-oncle paternel, André. C’est que ça veut dire “garçon”, André, non? Et j’ai même gardé le surnom de Dédou. Et ça aussi, c’est un miracle, monsieur... Un vrai miracle, vraiment... Non?”



Saint Luc, évangéliste

Tu le sais bien. Luc ne signifie point, comme on le croit parfois, celui qui s'élève ou encore le lumineux, mais l'homme des prairies, des clairières et des bois... Comme l'arbre, Luc naît de la terre et y puise sa sève; comme lui, il sait se durcir quand il la quitte; et tu remarqueras combien est merveilleuse sur lui l'action du feu qui le projette pour une part dans le ciel en fumée, et pour une autre part le fait retourner en cendre à la terre.

Si nommer Luc c'est susciter des images d'arbres, l'évoquer, c'est faire surgir la figure du taureau. C'est ainsi que Luc, si tu en crois Dante, n'a ni écrit, ni proféré son évangile, il l'a mugé; et c'est son image qui est ainsi présente dès la nativité de Notre Seigneur Jésus Christ

Si tu ajoutes à cela le fait que Luc était médecin et qu'il fut le plus proche familier de la Vierge Marie tu verras à l'évidence qu'il devait avoir acquis une façon très singulière de voir les choses de la vie. Il aimait s'attarder aux détails et chacun d'eux lui devenait motif de légende. C'est du reste ainsi qu'il nous a fait parvenir sur la vie de Notre Seigneur Jésus Christ nombre d'épisodes que d'autres négligeaient soit par ignorance, soit par refus de la trivialité, soit par mépris de la banalité. C'est Luc

qui nous a transmis les détails fidèles de l'Annonciation que l'ange Gabriel fit à la Vierge Marie, c'est par lui seul que nous est parvenu un récit de la naissance de Jésus Christ. Il est ainsi le seul à nous donner une version de l'épisode qui montre une prostituée, dont le souvenir nous est parvenu sous le nom de Marie-Madeleine, envahie soudain du chaste amour de Notre Seigneur.

C'est enfin de lui que nous sont parvenus les seuls portraits authentiques de Jésus Christ et de la Vierge, ce qui fait que tous les peintres du monde considèrent Luc comme leur saint Patron.

Saint Raphaël

Tu dois savoir que de nombreux saints répondent au nom de Raphaël. L'un des plus anciens est originaire de Serbie. Le plus récent vivait dans la lointaine Madagascar. Le plus illustre d'entre eux était, avec Gabriel et Michel, l'un des trois archanges dont nous parlent les Écritures. Le livre de Tobit nous raconte comment cet envoyé de Dieu s'est manifesté parmi les hommes. Tu as pu y lire comment il a accompagné le jeune Tobias sur le chemin qui conduit de Ninive à Raguès aux temps de la splendeur de la Perse, bien avant la naissance de Notre Seigneur Jésus Christ. Tu t'es émerveillée d'apprendre comment il le convainquit de prendre pour épouse Sara, qui, sept fois mariée, était toujours intacte et pure parce que chacun de ses sept maris avait mystérieusement péri la nuit même des noces. Et tu as loué le Seigneur quand tu as su comment, de retour à Ninive, il permit à Tobit, le père de Tobias de recouvrer la vue qu'il avait perdue après avoir eu les yeux remplis de fientes de moineaux.

Cette histoire t'est familière, aussi t'en raconterai-je une autre.

Il naquit un jour, à Urbino, en Italie, dans la famille des Santi, ce qui signifie saints dans notre langue, un enfant que



ses parents nommèrent Raphaël. Alors qu'il n'était pas encore en âge de parler, Raphaël faisait preuve d'une miraculeuse adresse quand il réveillait du doigt sur la buée, sur la neige ou le sable, les figures qui y étaient endormies. Fouillant dans les braises mortes, il choisissait des bouts de bois calcinés avec lesquels il animait les murs chaulés. C'était merveille de voir comment tout ce qui pouvait laisser une trace obéissait à sa main. Et lui-même sans cesse s'étonnait de ce que sa main apprenait à ses yeux.

Le père de Raphaël, Giovanni Santi, était peintre. Il loua Dieu du don qu'il avait fait à son fils et ouvrit à l'enfant les portes de son atelier, lui recommandant simplement de n'y rien déranger et de ne pas gêner le travail qui s'y faisait.

Raphaël était tout juste âgé de cinq ans quand il accompagna son père à Florence. Giovanni devait traiter une affaire avec l'un de ses amis peintres, Francesco, de la famille des Botticini. Ce Francesco avait un fils, d'une dizaine d'années plus âgé que celui de Giovanni, qui se prénommaït aussi Raphaël et qui se destinait à la peinture. Le petit Raphaël ne quitta pas son aîné durant tout le séjour que fit son père. Il le suivait partout, essayait ses outils, le regardait poncer le bois et préparer ses poudres, et le harcelait de toutes les questions qu'il n'avait pu poser dans l'atelier de Giovanni... D'abord amusé par la vivacité de l'enfant, le fils de Francesco fut ébloui quand il vit ce qu'il savait faire avec un fusain ou une sanguine sur le moindre débris de papier ou de bois qu'il trouvait.

Dans l'après-midi du deuxième jour, alors que Francesco et Giovanni étaient en grande conversation, Raphaël Botticini

proposa à son jeune ami de lui faire découvrir une église de l'autre côté du fleuve. “Je veux t’y montrer quelque chose qui te plaira, lui dit-il, mon père y a représenté notre saint Patron”.

Dans la pénombre, Raphaël, d’un geste de l’index, montrait saint Raphaël à Raphaël en chuchotant ; Raphaël considérait le tableau au beau ciel bleu à peine marqué par deux nuages, sur lequel le saint se détachait entouré de trois personnages ailés. “Tu vois, il tient Tobie par la main”, lui murmura Raphaël. Raphaël reconnut Tobie, pieds nus sur le chemin pierreux, vêtu d’une ample robe aux plis artistement disposés ; il admira la façon dont Francesco avait fait tournoyer la pourpre et l’émeraude entre Tobie et ses deux compagnons ailés et comment il en avait vêtu son jeune saint Patron ; il a le même âge que Raphaël, se dit-il. Il s’intéressa au petit chien blanc qui cheminait à la droite de Tobie et au poisson que saint Raphaël tenait par sa main gauche. Cela me sera expliqué plus tard, pensa-t-il, et il fut pris par les regards des quatre personnages et la façon dont Tobie considérait saint Raphaël et dont celui-ci lui répondait des yeux.

Ce n’est que bien plus tard, bien après son retour à Urbino, quand son père lui eut raconté l’histoire que l’on trouve dans les Écritures que Raphaël comprit son erreur : celui qu’il avait pris pour son saint patron parce qu’il n’avait pas d’ailes et qu’il avait l’âge de son compagnon n’était pas Raphaël, mais Tobie. Sa vie durant, il devait porter avec lui cette bévue : il avait vu l’ange, mais ne l’avait pas reconnu, et jamais il n’osa le représenter : en lui-même il continua à se dire que l’enfant qui

tenait le poisson était plus proche de lui que le saint ailé qui lui prenait la main et qu'il devait accepter d'être aveugle aux anges s'il voulait pouvoir représenter la simple beauté des hommes et des femmes.

Je te dirai qu'il vécut ainsi le même mystère que celui qui nous est révélé dans les Écritures: la cécité physique de Tobit était à l'image de l'aveuglement de tous ceux qui, voyant l'ange, ne le reconnaissaient pas pour ce qu'il était. Ni Tobit, ni Anna, sa femme, ni Sara, ni personne en Médie, ni au retour à Ninive, ni Tobias lui-même qui partagea pourtant de longues journées avec Raphaël, ne se doutèrent jamais de qui il était, tant qu'il ne le leur manifesta pas lui-même pour disparaître aussitôt. Même guéri de sa cécité Tobit ne sut pas reconnaître l'ange. Ce n'est que lorsque Raphaël dit à Tobit et à son fils qui il était que les yeux de leur cœur se déssillèrent, mais lorsqu'ils voulurent le regarder en face, Raphaël avait disparu.



Saint Michel

Je te dis ailleurs la grande force de saint Michel l'archange, son rôle prééminent aux frontières du ciel et de la terre, et la façon dont il sait soutenir les créatures les plus humbles contre la prétention et les agissements des méchants. Il est d'autres saints nommés Michel qui portèrent en eux la force de l'archange, sans que l'on s'en doutât, sans même qu'ils s'en aperçussent parfois eux-mêmes. Le saint Michel dont je vais te parler était d'humble apparence, discret dans son allure, paisible dans ses mouvements comme dans ses relations avec autrui. Sa placidité était telle qu'elle le faisait passer pour sot. Michel n'avait cure de ce que l'on disait de lui, et allait tranquillement et lentement son pas parmi les hommes.

Or il advint deux faits qui firent de lui une créature digne de légende et un saint parmi les saints.

Michel dut un jour traverser un massif rocailleux avec ses compagnons de voyage. La route avait été longue et incertaine, quand ils se trouvèrent aux bords d'un paysage désolé, borné par deux grandes crêtes envahies d'éboulis. Le chef du groupe, inquiet, avait donné l'ordre d'arrêter la marche et de reprendre des forces avant de s'engager dans la gorge dangereuse. Michel l'entendit mais, dans son corps et ses membres, un mouvement

se fit qui le força à marcher, aussitôt suivi par quelques-uns de ses compagnons. Le chef avait beau les admonester et leur intimer l'ordre de revenir sur leurs pas, Michel n'écoutait plus rien et poursuivait sa marche, ce qu'il fit jusqu'à ce qu'il ne ressentît plus le pincement dans son ventre, le serrement dans sa gorge et le tremblement dans ses pas. C'est alors qu'il se fit, loin derrière eux, de l'intérieur du goulet qu'ils venaient de passer et jusque sur ses bords, un grand fracas semblable à mille tonnerres roulant avec eux toutes les vagues de la mer, unis aux grondements de milliers de cascades. Michel ne bougeait plus. Ses compagnons se retournèrent et virent, horrifiés, la montagne s'avaloir elle-même, s'engloutissant dans un déluge de pierres, d'eau et de neige, emportant tout, du sentier qui la traversait aux maigres forêts qui la bordaient.

Les marcheurs se retournèrent pour remercier Michel de son entêtement, et ils le virent, paisible comme toujours, tranquillement en repos et attendant.

Les vicissitudes de sa vie avaient conduit Michel à partager son quotidien avec Hélias, un fermier autoritaire et dur. Michel était sous ses ordres, et il lui obéissait sans jamais rechigner. Il n'obtenait en retour ni récompense particulière, ni reconnaissance ; mais Michel n'attendait rien : il lui suffisait de bien faire son travail, de pouvoir conduire sa vie à son aise quand il ne travaillait pas, et de profiter pleinement de son temps de repos. Or Hélias qui avait l'habitude de donner ses ordres à Michel sans jamais se soucier de son état ni de son avis, décida un soir de lui faire transporter un lourd fardeau jusqu'à un abri qu'il avait, au loin, plus haut dans la montagne. La nuit s'annonçait, et Michel sentait lourdement dans son corps toute la fatigue

du jour. Il mesura l'urgence de l'ordre à l'aune de sa fatigue, et refusa d'obéir.

Hélias, surpris, insista. Michel ne broncha pas. Excédé moins par le travail en suspens que par la mise en cause de son autorité, Hélias s'emporta. Michel tint bon. Hélias le menaça; en vint aux mains. Rien n'y fit. Michel semblait même ne plus écouter Hélias comme entouré d'indifférence à son endroit. Il ne mesurait plus que l'état de ses forces, les effets du repos sur ses membres, et son bon droit, au regard de quoi tout ce que pouvait dire et faire Hélias, son autorité même, n'étaient d'aucun poids. Michel sentait aussi que l'état d'exaspération où était parvenu Hélias ne pouvait pas durer.

“La colère d'Hélias atteindra bien ses limites, se disait-il sans doute. Elle ne pourra pas outrepasser sa propre force. Mon corps est au bout de la sienne. Sa force trouvera ses limites en elle-même et dans sa propre colère. Il sera bien un point qu'elles ne pourront franchir. Résistons.”

Or, voir Michel impassible augmentait encore la fureur d'Hélias. Oublieux de ses devoirs, de ses droits, comme de ceux de Michel, il était devenu étrangement sourd à lui-même, n'entendant pas les coups redoublés de son propre cœur. Il ne se rendait pas compte que son sang battait plus vite contre ses tempes, et aux veines de ses poulx; il ne sentait pas que l'air pénétrait de plus en plus difficilement dans sa trachée, et remplissait de moins en moins ses poumons. Le souffle court, le visage rougi, les yeux exorbités, la voix et les cris rauques, il s'effondra soudain, la bave aux lèvres. Michel, le regard plein de douceur et de compassion, considéra la dépouille d'Hélias et, malgré sa fatigue, alla chercher de l'aide.

Par la suite, Michel servit sous les ordres de saint Jérôme. Il sut même faire équipe avec un lion, comme je te le dis ailleurs et coula des jours heureux dans le bonheur du travail accompli ce qui est la voie la plus modeste et la plus sûre vers la sainteté. Bien des années plus tard, on reconnut la sainteté de Michel le têtu, celui qui, sachant obéir, voulait cependant que l'on reconnaisse son droit au travail, à la tranquillité et au repos : elle est la sainteté du bon droit des humbles contre l'autorité diabolique et aveugle des puissants. On lui fit alors une place dans le ciel sous le nom de saint Michel d'Aliboron.

Tu remarqueras que dans son infinie bonté, le Père éternel, par la sainteté de Michel révèle celle de tous les Aliborons, et nous invite à mieux comprendre la parabole de saint Jean de La Fontaine reconnaissant à l'humble créature autant de valeur qu'à un pays entier, et dénonçant ceux qui s'en disputaient les services, la sagesse et le savoir, princes ou non, pour ce qu'ils sont : de sordides voleurs.

Sainte Barbe

La petite Barbe était belle. Elle était si belle que son père, le riche Dioscore, l'avait enfermée au cœur de sa demeure, qui était très grande, au plus haut d'une haute tour qu'il avait fait élever tout exprès, dans une vaste pièce, pleine d'objets précieux et de tentures, de tapis et d'agrément, et recevant le jour par deux petites fenêtres.

Chaque jour, Dioscore venait voir sa fille. Et s'il se réjouissait de la voir grandir en beauté et en savoir, il s'inquiétait chaque jour un peu plus de l'éblouissement qu'elle produisait sur lui. "On voudra me la prendre, rageait-il, on viendra me la voler. Elle est si belle. Elle est si riche. Elle est si naïve."

Dioscore était riche et il était païen : il vivait aux temps des païens, alors que la bonne parole de Notre Seigneur Jésus Christ commençait à peine – et avec quelles douleurs ! – à se répandre sur la terre. Il faisait partie de la haute société de Nicomédie, ou d'Héliopolis, on ne sait pas trop : ce qui fait qu'on ne sait pas si le père et la fille étaient Turcs ou Libanais. Ce que l'on sait, c'est que l'empereur de l'époque se nommait Maximin, et que c'est Marcien qui gouvernait, en son nom, la région où vivaient Barbe et son père.



Dioscore était riche, jaloux, inquiet, païen, et il était vaniteux. Rien ne lui donnait plus de jouissance que de parader dans les réceptions du gouverneur, d'y étaler sa richesse, de sentir l'envie que suscitaient les tissus dont il se vêtait, ses lourds colliers en or, ses bagues, ses bracelets et ses médailles. De son côté, il ne pouvait s'empêcher de lorgner tous les signes de richesse et de les évaluer. Ainsi, il passait son temps, en société, à se réjouir de voir plus pauvre que lui et à enrager quand il pensait en voir de plus riches.

Riche, jaloux, inquiet, païen, vaniteux, envieux, Dioscore était violent et hargneux. Il avait ce verbe haut et tonitruant que donne la richesse quand elle vient en aide à l'ignorance et à l'imbécillité. Écrasant tous ceux qui étaient plus faibles que lui, flattant tous ceux qu'il enviait, il en usait avec morgue et mépris envers les uns, et avec une flagornerie haineuse et fétide envers les autres. Sa violence allait souvent jusqu'aux coups, qu'il donnait lui-même ou qu'il faisait donner par des gens à sa solde. Et rien ne l'aurait plus satisfait que de laisser mutilés et gémissants ceux qu'il enviait comme il pouvait le faire avec ceux qu'il méprisait.

On ne sait par quel miracle la petite Barbe n'avait rien hérité des qualités de son père. Comme on ne sait pas comment, instruite de la parole de Dieu, elle avait demandé le baptême et était devenue chrétienne. Les uns disent que c'était par la pratique des Écritures, d'autres racontent qu'un saint homme de Dieu, déguisé en médecin, était parvenu jusqu'à elle et lui avait ouvert les portes de notre Sainte Église. Reste que Barbe, dans sa tour, s'était vouée à Dieu en secret, et qu'elle se plongeait

dans les eaux vivifiantes de la Parole et dans l'ardeur de la prière, en se gardant bien de le faire savoir à son père.

Et dans sa haute tour, négligeant les atours et les richesses, Barbe rendait grâce à Dieu : “ Vous avez voulu, mon Créateur, que je sois, dans la main de mon père, isolée du monde et ainsi plus proche de vous ; le plus haut possible dans la tour, et ainsi plus proche de vous. ” Et, par les petites fenêtres, Barbe apercevait le ciel, ses nuages et ses oiseaux, et les frondaisons qui dessinaient, sur les sommets des Orient lointains, les échancrures du ciel, la course de la lune et celle du soleil, l'alternance des jours et des nuits, la mélodie imprécise des saisons. Et Barbe s'en réjouissait et elle en remerciait Dieu.

Or il advint qu'un jour, Dioscore, après bien des manœuvres et des manigances, fut appelé à Rome auprès de l'empereur pour quelque affaire d'importance considérable comme il se doit en pareil cas. Avant de partir il laissa ses ordres, tonitruants et stricts, comme il se doit. Personne ne devait approcher Barbe. Personne ne devait même s'approcher de la tour qui ne fût de ses serviteurs les plus proches, ses seuls fidèles, à savoir : son intendante, son économe et les servantes attachées à l'entretien de sa maison et aux soins de sa fille. Il en allait de leur vie même. S'était-il bien fait comprendre ?

Barbe vécut l'éloignement de son père comme un répit que Dieu lui-même lui accordait. Elle passa les deux premiers jours dans la douceur d'un silence pur, cousant et lisant, toujours priant et contemplant.

Au matin du troisième jour, alors qu'elle était à la fenêtre qui donnait au levant “ Soleil, Soleil, dit-elle, je te vois surgir

lentement et, lentement te dépouillant des territoires montagneux qui te donnent naissance, glisser vers le haut ciel pour aller réchauffer les pieds du Créateur de toutes choses. Je peux te percevoir par la fenêtre qui donne au midi et ton éclat est tel qu'il me semble parfois que tu tires du sol les reflets d'une mer lointaine. Mais ce mur, ici à ma droite, est aveugle, je ne t'ai jamais vu piquer sur les hautes montagnes du Ponant."

Ayant dit, Barbe se mit à rêver d'une troisième fenêtre dans la tour. Elle fit venir l'économiste et l'intendante et leur soumit son projet.

"Voyez, argumentait-elle, comme cette partie de ma chambre est obscure. Une ouverture pratiquée ici, de mêmes dimensions que les deux autres, ajouterait de l'équilibre à la pièce, ne gênerait pas l'ameublement, me donnerait de la lumière, ne me montrerait pas plus aux autres puisque nous n'avons pas de vis à vis, et m'offrirait en outre une vue sur ce panorama grandiose du couchant que j'aime et qui me manque tant." Prudentes, l'économiste et l'intendante se concertèrent longuement. Elles conclurent que c'était là une petite affaire qui ne mettait aucunement en défaut les ordres de Dioscore. Elles firent venir les hommes de l'art et isolèrent Barbe pendant les travaux qui durèrent le temps de desceller les pierres et de refaire le parement.

Quand Barbe réintégra sa chambre, elle s'arrêta sur le pas de la porte, située au septentrion; elle fut saisie par une luminosité toute nouvelle, et par le fait que tournant la tête de gauche à droite elle pouvait désormais se figurer presque tout le territoire qui l'entourait. Puis elle alla vers la toute nouvelle fenêtre et y passa le reste de la journée, attendant le moment où le soleil s'y montrerait déclinant. "Ainsi est de vous, mon Créateur. J'avais

la fenêtre du Père. J'avais la fenêtre du Fils. Voici que vous m'avez fait demander la fenêtre de l'Amour qui unit le Fils au Père et le Père au Fils. Comment aurais-je compris les deux premières fenêtres, si la troisième ne m'avait été donnée ?” Cependant le soleil léchait les sommets lointains dont il rendait les crêtes diaphanes avant de les aveugler entièrement de lumière. Lentement, il disparaissait lui-même, d'abord dans des diffusions d'ocres et des traînées de jonquilles, de boutons d'or et de pollen le long des crêtes, puis dans des écroulements de pourpre, et de myrtille qui prenait par endroits des transparences d'améthyste. Enfin, il marqua de cendre et de braise les confins de l'horizon. “Je ne saurais, se disait Barbe fascinée, éteindre un tel incendie.”

Et ce que le soleil faisait au loin, l'Amour de Dieu le faisait aussi dans son âme.

Revenu de son voyage, Dioscore écouta attentivement les rapports de ses serviteurs. Il consentit que c'était en effet une bonne décision que d'avoir obéi au caprice de Barbe, et il se sentit tout ému de la reconnaissance qu'elle allait lui témoigner. À peine fut-il entré dans la chambre que Barbe lui sauta au cou. Et Dioscore calculait avec satisfaction le bénéfice qu'il tirait d'un si faible investissement : à la reconnaissance de sa fille, il ajoutait la jalousie de ses amis, doublement attisée par son voyage à Rome, et l'ouverture d'une fenêtre supplémentaire dans une tour qu'on lui enviait déjà. Comme par jeu, il demanda à sa fille si c'était son retour seul qui la rendait heureuse. “Oh ! Mon père, dit Barbe gentiment, votre retour me comble et suffit à ma joie. En vérité, il en rajoute, puisque je peux désormais vous recevoir dans la tour de la sainte Trinité.”

La foudre l'eût frappé que Dioscore n'en eût pas été plus effaré. Il regarda sa fille et ne la reconnut pas. "Il fallait bien qu'un jour je vous le dise, souffla doucement Barbe: je suis chrétienne, mon Père, et la troisième fenêtre m'a appris qu'il n'est pas de plus grand mystère que l'Amour qui unit le Père au Fils et le Fils au Père, et que celui qui nous unit, vous et moi, est à l'image de celui-là".

Dioscore demeurait immobile et stupéfait. Barbe s'effraya de sa pâleur et recula d'un pas. Dioscore sentit le sang qui avait d'abord reflué de ses veines vers son cœur, le gonflant au point de lui couper le souffle, repartir soudain en trombe à travers les canaux de son corps. De pâle qu'il était il vira au pourpre, et une grande chaleur le saisit. Il essaya de crier, mais les mots l'étranglaient: "Chrétienne, s'arracha-t-il de la gorge. Toi chrétienne?" Le diable alors, qui aime les colères et les coups de sang, s'insinua dans son cœur qu'il se mit à grignoter menu. Les petits morceaux montèrent jusqu'au cerveau de Dioscore où ils se recomposèrent en toutes sortes d'images et de rumeurs. Dioscore se vit dans la réception que le gouverneur devait organiser pour son retour. Et il entendait la rumeur "Chrétienne, oui, oui! Sa fille est chrétienne!" "Non? Chrétienne? Vraiment?" "Quand on ne sait pas élever les enfants, on se dispense d'en faire" – "Quel malheur c'eût été pour sa pauvre mère!" – "Quel bonheur pour elle d'avoir rejoint les sombres demeures!" "Vous vous imaginez? Chrétienne!" "Ah! que dira le divin César?" "Vous avez dit Chrétienne? la fille de la Tour?" "C'était bien la peine qu'il se donne tant de peine!" "Mais dites-moi, lui-même, n'est-il pas chrétien?"

“Taisez-vous! Taisez-vous! Silence!” hurla Dioscore, et il s’avança vers sa fille.

Alors, Barbe, saisie d’une main par Dieu le Père, de l’autre par le Fils et poussée par le Saint-Esprit, en un éclair, courut vers la porte que Dioscore avait laissée ouverte et, franchissant le seuil et dévalant les marches, sortit de la tour, quitta la demeure et se perdit dans les chemins qui vont vers le couchant.

Dioscore lança ses gens après elle. Il la chercha longtemps et, lorsqu’il l’eut retrouvée, sans un mot, il la saisit par les cheveux et la tirant, la reconduisit dans la tour dont il fit murer les fenêtres et où il la traita désormais en prisonnière. Pour tout te dire, Aprica, Dioscore voulait que Barbe quitte sa foi en Notre Seigneur et qu’elle lui revienne en bonne petite païenne. Il le lui disait et le lui faisait dire. Le lui criait, le lui hurlait, le lui braillait, le lui jetait dans les oreilles de toutes les façons. Mais, désormais, Barbe s’était entourée de la sainte Parole et aucun mot du monde ne pouvait plus l’atteindre.

Dioscore décida de soumettre le cas à Marcien. Il fit ligoter sa fille et la conduisit jusque chez le gouverneur. Pour la circonstance, il avait revêtu sa tenue d’apparat, colliers, bagues et bracelets, force images de Césars, un jupiter tenant la foudre, des bacchus rigolards, toutes sortes d’idoles. Devant lui, des serviteurs ouvraient le chemin en proclamant son nom. Des musiciens fermaient la marche sur des airs enjoués. “Ah! vous vous moquez de mon malheur, pestait en lui-même Dioscore. Ah! vous vous réjouissez des frasques de ma fille! Ah vous vous demandez si je suis chrétien... Vous allez voir... Vous allez voir”. Puis à haute voix: “Place, place! Laissez passer!”

Marcien considérait le père et la fille en se frottant la joue. Il plaignait le père. Mais il était tout ému de la fille. Il avait entendu dire qu'elle était belle, mais cette beauté-là dépassait son entendement, elle pressait sa gorge et lui serrait le creux de l'estomac dans ses petits poings. Ses regards allaient de l'un à l'autre, cherchant dans les traits de l'un quelque ressemblance avec l'autre et ne la trouvant pas. Comment cette trogne, ces sourcils ombrageux, ce visage rougeaud, ce corps trapu et râblé, ce large torse, ces membres courts et lourds, comment ce mélange d'ours et de sanglier avait bien pu engendrer une divinité toute d'eau, d'air et d'écume ? Il essaya de les imaginer tous deux nus. Mais la nudité de l'un lui échappait entre poils et muscles, tandis que celle de l'autre s'évaporait dans une gracilité d'aube. Il écoutait Dioscore qui s'essoufflait et postillonnait en parlant. Marcien se perdait dans les détails, mais le sens général lui était connu : la fille était chrétienne et le père ne le supportait pas.

Quand Dioscore commença à citer les instructions, ordres, lois, édits et autres décrets de l'empereur, Marcien se fit plus attentif. C'était la loi, *Aprica*, et la loi était la loi. L'empereur avait promulgué que les chrétiens fussent châtiés tant qu'ils n'abjureraient pas leur foi ; et Barbe, malgré son jeune âge, devait être châtiée, sauf à renoncer à sa foi.

Quand Dioscore en eut terminé, Marcien regarda Barbe et lui sourit. "Si belle, pensait-il, comment pourrait-elle se perdre pour une idée fumeuse ? Si jeune, que sait-elle de la religion, des idées, de la philosophie et autres ratiocinations d'exaltés ?" "Ma belle, lui dit-il, avec toute la douceur gouleyante d'un vieux séducteur patelin, ce que m'apprend ton père est bien grave, le sais-tu ? Qui donc a pu te mettre de telles idées en tête ?

Et quelle fille es-tu donc pour ne rien entendre du désespoir de celui qui t'a donné la vie ? Tu es belle, tu le sais... Ton père est riche et toute ta vie tu as profité de ses richesses. Tu es jeune et tu vas connaître les années douces et tranquilles d'une existence sans nuage sous les cieux les plus beaux du monde après ceux de Rome. Dis-moi, belle enfant, n'entends-tu pas la voix de la raison, de l'intérêt, la voix de la vie heureuse, tout simplement ?”

Barbe se taisait. Elle regardait Marcien droit dans les yeux comme si elle ne le voyait pas, comme si ses regards, se glissant à travers les paupières du gouverneur, filant par ses pupilles, transperçaient son crâne et les murs du palais pour se poser, bien au-delà des plaines, sur les crêtes des monts silencieux, parmi les nuages gorgés de soleil.

Tu le sais, Aprica, l'Amour de Dieu n'est pas une idée que l'on a dans la tête. La Passion de Notre Seigneur n'est pas une théorie. Ce sont choses du corps chevillées au corps ; aucun argument ne peut nous y faire adhérer ; aucun argument ne peut nous en séparer. Dans le corps de sainte Barbe, les mots de l'Amour de Dieu faisaient un voile impénétrable aux discours de Marcien. Et dans le silence de son cœur, sainte Barbe chantait :

“Voici la Parole de Dieu, les mots de mon corps, mon âme.

Voici la mélodie de mon sang, mes ruisseaux d'amour, mon cœur.

Toutes les lumières du monde se sont amassées entre le sommet de ma tête et les ongles de mes orteils ;

elles glissent jusqu'au fond de mes os, elles leur donnent la légèreté des nuages et la force des rochers.

La lune et le soleil passent par les fenêtres de la Sainte Trinité.

Toutes les bêtes du monde, petites et grandes, visibles et invisibles, peuplent mon corps de Vierge entre lune et soleil : elles s'abreuvent aux ruisseaux de mes veines ;

elles se nourrissent de l'Amour de mon cœur et de mes os.

Mon sang et mes os, mon souffle et mes mots leur sont humus fertile et secret ;

elles élèvent jusqu'à toi, mon Créateur, la prière de la vraie vie.

Parole de la Parole, quand on dépècerait mon corps,

quand on le mettrait en morceaux et qu'on le disperserait aux quatre vents du monde,

tu serais encore attachée à chacune de mes miettes, et dans chacune tu serais tout entière, et de chacune tu ferais un corps entier.”

Cependant Marcien parlait, parlait, argumentait, souriait, faisait des gestes...

“Eh bien, petite, insista-t-il, tu ne dis rien ? Tu réfléchis ? Tu as raison... Pèse bien toutes choses... Pense bien que...”

“Gouverneur, le coupa soudain sainte Barbe, ravale tes paroles, et garde-les pour amuser tes chiens. Si elles ont passé le seuil de mon oreille, elles n'ont pas ému mon âme, elles n'ont pas troublé le flux de Vie et d'Amour, la Parole de Dieu qui coule dans mes veines. Que me parles-tu de beauté, quand je suis dans les mains du Seigneur ? Et de quelle voix te réclames-tu, quand sa Voix m'envahit tout entière ? Que sont tes pauvres mots, Gouverneur, au regard de la sainte Parole que l'Amour de Dieu nous a donnée ?”

Marcien était interloqué. “Cette morveuse...” se dit-il. Il se tourna vers Dioscore qui fulminait: “Incorrigible! Elle n’entend pas raison! Tu vois ce que j’endure?”

“Tu risques le fouet. Tu le sais...”

Le visage de Barbe s’illumina.

“Sois béni, Gouverneur, car grâce à toi, mon corps pourra ainsi connaître le premier supplice de notre Seigneur Jésus Christ”

“Qu’on l’emmène et qu’on la flagelle donc jusqu’au sang” – ordonna Marcien avec la tranquillité de celui qui se borne à suivre les instructions de la loi – “Puis qu’on la traîne au cachot: qu’on lui donne ainsi le temps de réfléchir”.

Tandis que les fouets lacéraient son corps, sainte Barbe priait, à peine sensible à la douleur.

Le cachot était obscur et malodorant d’humidités accumulées, d’excréments et d’angoisses; tu l’aurais cru creusé dans la puanteur des cafards et des blattes, dans celle des rats et dans celle, plus dense et plus âcre, des peurs et des douleurs. Barbe s’y agenouilla pour y poursuivre ses actions de grâce:

“Loué sois-tu, mon Seigneur et mon Dieu, pour la nuit par qui toute chose s’enveloppe dans ton Unité.

Tu nous l’as donnée dès avant le premier jour de la Création.

C’est d’elle que tu as tiré la lumière et le jour, comme la femme de l’homme.

Et voici que par elle tu fais disparaître les méchants de ma vue; et par elle tu fais disparaître de ma vue toute laideur et toute haine.

Dans ma tour aveuglée tu me donnais par elle ta mansuétude et l’apaisement du cœur;

par les fenêtres closes tu déversais ta paix
et je savais que derrière les murailles un soleil toujours neuf
disait ta gloire.

Me voici revenue dans ma tour de nuit,
me voici toujours entre tes mains à genoux entre tes fenêtres
de lumière.”

Et comme elle disait ces mots le cachot s'éclaira si ardemment
que la boue sécha et durcit sous les genoux de Barbe, les miasmes
se dissipèrent, les murailles fondirent et les yeux de Barbe, tout
comme ils n'avaient vu que la nuit dans la nuit, ne virent plus
que la lumière dans la lumière.

Alors elle entendit, se levant du dedans et du dehors d'elle,
une voix qui était parole sans souffle, de celles que l'on entend
quand, posant les yeux sur un livre, on en saisit le sens dans le
silence. Barbe reconnut la voix de notre Seigneur, la voix de la
Parole incréée, et notre Seigneur lui disait combien elle avait
raison d'espérer et d'être confiante, et qu'il serait son refuge
comme il l'avait été, et qu'il serait sa main secourable et son
soutien et l'onguent de ses plaies et le baume de ses douleurs.
Et pendant que la voix lui parlait, Barbe sentait ses plaies guérir,
ses chairs s'unir et se refermer, et elle s'abandonna, tout age-
nouillée, dans la nuit du sommeil, dans la lumière de la Voix,
comme un enfant qui pose son visage entre l'épaule et le cou
de sa mère, en sent la douceur et l'odeur, et pendant tout le
temps que dure son sommeil, dans le silence, perçoit encore la
vibration de la berceuse tremblant entre peau et peau.

Le lendemain, quand Marcien fit comparaître Barbe, il fut
tout surpris de la voir fraîche et rose. Quand on lui eut expliqué

que ses ordres avaient bien été appliqués, que la flagellation n'avait cessé qu'au sang, que les mains des bourreaux s'en étaient lassées, qu'on ne s'expliquait pas comment, jetée lacérée dans la geôle putride des récalcitrants, la condamnée avait pu apparaître au matin dans l'état où il la voyait comparaître, le gouverneur, prenant à témoin Dioscore et toute l'assemblée, opéra l'un de ces revirements dont sont coutumiers les princes et leurs sbires: c'est à elle seule, à son obstination, à son caprice que la jeune fille devait son châtement, mais c'était aux Dieux, à la mansuétude du divin Maximin, et à l'action de leur intercesseur, le gouverneur Marcien, qu'elle était redevable de la disparition de toute marque sur son corps.

N'écoute jamais les bourreaux, Aprica. N'écoute jamais les puissants. Quand ils t'écorcheront ce sera toujours de ta faute. Quand tu leur échapperas, ils prétendront toujours que ç'aura été grâce à eux!

Tu te doutes bien que sainte Barbe ne fut pas plus convaincue par ce discours qu'elle ne l'avait été par le premier.

Appliquant les décrets à la lettre, Marcien procéda minutieusement à la gradation des peines au fur et à mesure que Barbe confirmait sa croyance et sa foi... Ce fut une montée progressive et raisonnée de l'horreur qui s'acheva de la plus abominable des façons, et je vais te dire comment :

premièrement, Marcien ordonna que la peau de Barbe fût labourée, du côté du foie et du côté de la rate, avec un ensemble de lames réunies en peigne ou en râteau, de plus en plus profondément, jusqu'à l'éventrement ;

deuxièmement que dans les plaies ainsi ouvertes on mette le feu avec des torches comme si on avait voulu les cautériser, mais sans y aller d'un seul coup ;

troisièmement qu'avec un marteau de tailleur de pierre on lui tape sur la tête, mais sans asséner des coups tels qu'ils fassent éclater le crâne, au contraire, en laissant délicatement la masse tomber d'elle-même de plus ou moins haut ;

quatrièmement qu'avec des rasoirs acérés et toutes les précautions d'usage, on lui coupe les mamelles de manière à obtenir deux globes parfaits ;

cinquièmement, voyant que rien n'altérait la tranquillité et la foi de Barbe, Marcien commanda qu'on la déshabillât entièrement et, qu'ainsi dévêtue, on la fit aller par les rues tout en la fouettant.

Il est rare que l'on prenne plaisir à aller nu dans une foule d'habits. On est démuné, on se voit exposé. Ces faibles peaux d'artifice que nous mettons sur nos corps nous sont une frontière qui, même lorsqu'elle attire les regards, les détourne de notre intimité. Nous nous habillons moins pour nous protéger des climats que pour nous soustraire aux regards et orienter les mots que l'on dira sur nous. C'est si vrai, Aprica, que nous avons appris à nous composer un vêtement de notre peau et de notre corps, et que nous les faisons désormais découper, recoudre et façonner de manière à ce que, nous voyant, les gens nous considèrent non tels que nous sommes, mais tels que nous souhaitons leur faire supposer que nous sommes.

Seul le plus petit des saints, le grand François d'Assise, livra sa nudité aux regards du monde, et c'était pour la gloire de Dieu.

Barbe ne redoutait pas la nudité plus que le fouet, les couteaux, le feu, les mutilations et les coups. Elle ne se sentait aucunement atteinte parce que l'on dirait d'elle, la voyant nue. "Je suis ainsi que vous m'avez faite, mon Dieu, mon créateur. La honte que nous ont transmise Adam et Ève, venait du péché, non de la nudité, et vous avez déraciné de mon cœur cette honte-là."

Et elle se dirigea vers les portes du palais.

En entendant le grondement de la foule, Barbe s'arrêta.

"Tu hésites, petite, glissa Marcien... Ils sont terribles, n'est-ce pas? Et ils sont méchants. Ils peuvent être retors et mordants comme des chiens apeurés, errant sans maître. Je comprends ton angoisse: tu vas affronter la pire des épreuves, celle des regards inconnus, jaloux ou lubriques qui feront crever ton intimité. Tu n'as qu'un mot à dire et tu seras sauvée."

Ce que Marcien ne savait pas, c'est que Barbe était justement en train de prononcer ces mots salvateurs:

"Voici, mon Seigneur et mon Dieu, que je suis livrée à cette foule, aveugle, au fond, puisqu'elle ne sait voir que ce que ses yeux perçoivent et que ses yeux ne perçoivent que ce que les puissants veulent lui montrer.

Tu m'as protégée dans la tour et le cachot, tu m'as protégée du fer et du feu.

Rien n'atteignant mon âme, rien n'a atteint mon corps.

Et tu me protèges aujourd'hui de la honte de paraître nue.

Tu me protèges et je t'en rends grâce.

Ce n'est pas pour moi que je t'adresse cette prière; c'est pour cette foule en attente, livrée à une volonté capricieuse.

Voici que mon corps va leur être donné comme le simple objet des jalousies, des envies, des désirs insatiables.

Voici que ma simple apparence va devenir source de scandale aux yeux du peuple.

C'est pour cette foule et ce peuple que je me tourne vers toi.
Épargne la vue de ma nudité à la faiblesse de leur esprit.
Accorde leur la grâce de la nuit qui m'a bercée dans le cachot.
Accorde leur la grâce de la lumière dont tu m'as enveloppée.
Accorde-leur la grâce des aveugles et rends-les clairvoyants."
Et elle franchit le seuil.

La curiosité et les cris de la foule étaient à leur comble quand sainte Barbe apparut. Et chacun vit bien qu'il la voyait. Mais au lieu d'apparaître nue sous le regard des gens, Barbe était nue sous le regard de Dieu, tout habillée par lui d'un tissu d'avant la création, fait de lumière et de ténèbres l'une dans l'autre intimement fondues, impénétrable et inviolable, trouant les regards, rendant sensible comme un pur bloc d'absence, l'âme et la vérité de la sainte, non dans un simple vêtement, mais dans sa complexion originelle d'avant toute création.

La foule s'était tue. Au-dessus d'elle le silence bruissant des origines s'éleva comme une chape soutenant le ciel, recouvrant la foule, la ville, et les écrasant de douceur. Il attira à lui tous les bruits, et tous les mots prononcés depuis la création du monde, durcis comme le sont les fossiles des animaux que les déluges ont pétrifiés.

Le silence dura tant que sainte Barbe poursuivit sa marche dans la ville, comme un vieil animal familier suivant l'odeur de son maître absent.

“Loué sois-tu, mon Dieu, dit Barbe quand elle fut revenue au palais du gouverneur,

Tu as prodigué pour ta servante les merveilles que connut la Sainte Mère de Notre Seigneur Jésus Christ.

Tu as donné au peuple la force des regards de l’âme et le pouvoir de compassion.”

Et elle se rhabilla.

Marcien avait beau ne pas s’expliquer ce qui s’était passé, il se convainquit d’autant plus vite qu’il avait dû être l’objet de quelque bévue, qu’il n’avait pas suivi Barbe par les rues de la ville: elle avait bonnement disparu de sa vue au moment même où elle passait le seuil. Le temps était couvert, l’orage s’annonçait, ceci expliquait cela sans doute. Cette affaire commençait à l’agacer, bien qu’il n’en laissât rien paraître. La fille l’agaçait par son entêtement, le père par son intransigeance mêlée de haine et de rage. “En un sens, c’est bien sa fille, se dit-il” – “Eh bien, Dioscore, poursuivit-il à haute voix, que faisons-nous? Tu vois où nous en sommes; nous sommes allés bien loin dans les châtiments, mais ni le fouet, ni le cachot, ni le fer et le feu, ni la honte n’ont eu raison de la volonté de ta fille. Tu pourrais presque en être fier si...”

“Ami, s’emporta Dioscore, l’objectif n’est pas de châtier, mais de faire plier la volonté d’une rebelle. Toutes ses croyances, toutes ses attitudes sont une insulte à nos Dieux et au divin César.”

“Bougre de crétin.” pensa Marcien en souriant à Dioscore, tout en se caressant le menton de l’index. Dioscore se sentit soutenu. Il serait le plus zélé des citoyens de Rome à défaut d’être un père comblé.

“Que le hasard, les dieux, ou la force de caractère qu’elle tient de son père lui aient permis de résister ne change rien au fond. Demain, à son exemple, mille jeunes filles s’opposeront à Rome.”

Marcien se représenta une foule de vierges armées de croix. Improbable vision. Improbable mais désagréable.

“Il ne reste qu’un châtiment à quoi rien ni personne ne résiste et c’est la décapitation. C’est par ce moyen que la terre fut débarrassée de L’Hydre de Lerne, d’Argus et même de la pétrifiante Méduse. Ma fille le sait, elle pliera!”

Marcien demeurait pensif... Ce rustre croyait-il à ces contes de bonne femme? Peut-être après tout... Sa fille mettait en cause les Dieux de l’Olympe, mais non le principe d’une divinité. Elle avait bien foi en un brigand crucifié dont elle était persuadée qu’il était ressuscité des jours après sa mort... Elle tenait peut-être de son père sur ce point aussi... Peut-être le souvenir de Méduse la rendrait-il raisonnable...

“Et si elle ne plie pas?”

“Aussi vrai que je me nomme Dioscore, Fils de Zeus, je lui trancherai la tête moi-même” répondit Dioscore sans hésiter.

Pour le coup, Marcien sentit sa gorge s’emplir d’humeur acide. Il déglutit avec peine.

“Qu’il en soit fait comme tu le dis” conclut-il.

Barbe se moquait bien et d’Hercule et de Persée et de Mercure et de Méduse et d’Argus et de l’Hydre de Lerne. “Gouverneur, ne comprends-tu pas que Notre Seigneur Jésus Christ n’est pas un être de légende, mais un homme comme toi, de chair et de sang, né d’une femme, et mort sur une croix

comme il s'en élève encore pour y supplicier les esclaves jusqu'à ce qu'ils en meurent ?”

Marcien se dit qu'il ne comprenait que trop bien. Mal à l'aise il se transporta avec Dioscore, sa fille et leur escorte jusqu'au sommet de la montagne où devait avoir lieu l'exécution qu'il voulait hâter avant que l'orage ne s'abattît.

“Petite, tu vas mourir” tenta-t-il encore.

Barbe s'agenouilla.

“Voici mon Seigneur et mon Dieu que tu m'accordes la grâce de témoigner de ma Foi en donnant ma vie en ton nom.

Voici que je donne ma vie, comme ton Fils l'a lui-même donnée pour que nos fautes nous soient remises et nos péchés effacés.

Voici que donnant ma vie comme ton Fils, notre Seigneur Jésus Christ, et pour témoigner de sa Parole, je sens que tu me permets d'accomplir ma vie comme ta propre fille.

Et vous, mon père terrestre, vous êtes dans de bien atroces souffrances pour vouloir donner la mort à votre propre fille.

Laissez Dieu vous inspirer comme il le fit avec Abraham.

Pour ma part, je vous pardonne d'autant plus volontiers que c'est par vous qu'aujourd'hui je peux porter témoignage de ma foi dans notre Seigneur.”

C'est bien là ce que disait sainte Barbe, Aprica, parce qu'elle n'était qu'Amour et Compassion, et parce que la haine n'avait jamais eu aucune place dans son cœur. Mais au contraire d'Abraham qui se soumettait avec peine et douleur au commandement incompréhensible de Dieu, ce qui fit que Dieu retint son bras prêt à immoler son fils Isaac, en raison de l'amour douloureux qu'il éprouvait pour son fils et de l'amour ardent qu'il éprouvait pour Dieu, Dioscore empli de rageuse

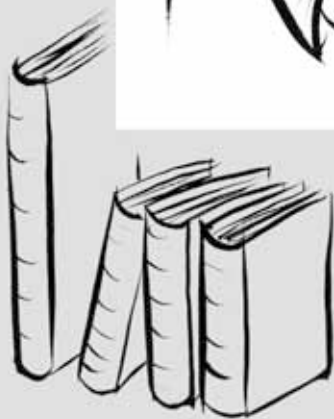
vanité et de haine aveugle avait laissé le diable envahir son âme, son cœur et son corps, aussi était-il déchiré du dedans, séparé de tout ce qui aurait pu l'unir à sa fille et à Dieu, et fut-il déchiré du dehors comme je vais te le dire.

La prière de Barbe n'atteignit pas son père. “ Reste à genoux, fille indigne ” cria-t-il et, aussitôt, il leva son épée, l'abattit sur sa fille et lui trancha la tête.

En même temps que la tête de sainte Barbe roulait sur le sol rocheux de la montagne, son père se tourna, triomphant vers Marcien et l'escorte. Jambes écartées, il bomba le torse, souleva le menton et leva haut vers le ciel le bras qui tenait l'épée. Alors, par un phénomène qui tenait autant à la volonté de Dieu qu'à la météorologie, la foudre du ciel piqua sur la pointe de l'épée, s'infiltra le long de la lame et traversa le corps de Dioscore qu'elle électrisa joliment au point de faire apparaître toute la construction de ses os le temps d'un clignement de l'œil, et, dans un grand fracas, ne laissa de lui qu'un petit tas de cendre et une âcre et horrible puanteur.

“ Zeus a rappelé à lui son fils Dioscore – commenta sobrement Marcien à sa troupe – Que le souvenir d'un homme honnête et droit jusqu'au sacrifice ne vous quitte jamais ”

Et, l'affaire “ Barbe ” étant réglée, il redescendit vers le palais.



Saint Ambroise

Pas plus que je ne pourrais le faire avec saint Augustin, je ne saurais te raconter, dans tous ses épisodes, la vie de saint Ambroise de Milan, et toutes les actions admirables qu'il accomplit. Quand j'en aurais été capable, il me manquerait encore de te dire la force et la profondeur de sa pensée. L'étendue de son savoir, la justesse de son jugement et l'excellence de sa vie furent telles qu'il suscita l'admiration de saint Augustin au point que celui-ci attachait ses pas à ceux d'Ambroise et lui doit d'avoir embrassé la foi en Notre Seigneur Jésus Christ. On sait pourtant combien Augustin lui-même est admiré parmi les hommes et honoré par les saints et les anges du paradis.

De la vie d'Ambroise je me bornerai donc à te relater deux épisodes qui ne cessent de se présenter à ma mémoire. Le premier parce qu'il nous conduit à nous interroger sur la justice, l'ordre et le pouvoir ; le second parce qu'il nous apprend quel miracle toujours renouvelé nous vivons à chaque instant, en nous plongeant, simplement, dans un livre.

Il faut que tu saches qu'avant de devenir le saint évêque de Milan que nous connaissons, avant même d'avoir été accueilli au sein de notre sainte mère l'Église en recevant le sacrement du

baptême, Ambroise était le gouverneur de la grande région qui comprend la Ligurie et l'Émilie. Installé à Milan, il remplissait, entre autres, les fonctions de ce que nous nommons aujourd'hui le préfet de police.

Or il advint qu'à cette époque, sous le pontificat de saint Damase, l'année même où Gratien devait devenir empereur à la place de Valentinien, son père, l'évêque de Milan, Assenze, mourut et les chrétiens de Milan furent appelés à élire un nouveau pasteur.

Les discussions étaient telles, en ce temps-là, que leurs débats s'envenimaient et que le ton ne cessait de monter. Le lieu de la prière et du recueillement, habituellement scintillant des humbles lumières de l'oraison, était devenu le cirque des joutes oratoires, des affrontements verbaux et des diatribes. Les deux principales factions faisaient éclater leur rivalité en se lançant des insultes. Bientôt, elles en viennent aux mains, se lançant à la tête tous les objets, sacrés ou non, qui étaient à leur portée. De chacun des deux camps, quelques malins étaient sortis de l'église en courant, dépêchés pour aller quérir des renforts. Les habitants de Milan, d'abord alertés par les cris et la rumeur, s'effrayèrent de leur précipitation et de leurs mines brutales et décidées. Il s'en trouva quelques-uns pour se plaindre à la garde. Aussitôt la patrouille arrive, sous la conduite d'Ambroise. Elle s'engouffre dans le bâtiment et, par un double mouvement tournant, commence à séparer les belligérants en leur tapant sans ménagement sur la tête à coups de bâton. Cependant, Ambroise, juché au bord de l'autel appelait au calme, mais, tous étant occupés soit à donner des coups soit à les parer, personne ne l'écoutait.

Soudain, un enfant effrayé, qui avait trouvé refuge derrière un pilier proche de l'autel, considérant Ambroise et le voyant seul à ne pas se battre, cria d'un ton suraigu: " Ambroise évêque!", puis encore " Ambroise évêque!". À sa troisième vocifération, les combattants les plus proches se tournent vers lui et, dans le mouvement qu'ils font, aperçoivent à leur tour le gouverneur dont ils entendent les appels au calme. Sa tranquillité même, dans le désordre, les apaise soudain. Tout endoloris, meurtris et saisis, ils reprennent le cri de l'enfant et l'amplifient. Leur clameur fait onde et, de cercle en cercle, on cesse de s'étriper, les bagarres se calment et la rumeur s'étend: " Ambroise évêque!" scandait la foule des Chrétiens. " Ambroise évêque" reprenaient les murs en faisant rouler le cri le long des piliers et des voûtes. " Ambroise évêque" criaient à leur tour, hors les murs, les voisins de l'église et toute la ville de Milan.

Interloqué, Ambroise avait cessé de diriger une opération devenue inutile du seul fait de son nom. Le chef des forces de l'ordre, en lui, était satisfait: l'émeute avait pris fin; mais l'homme, perplexe, ne savait quoi répondre à l'appel des Chrétiens et du peuple.

Il parla en gouverneur. Se félicita que les émeutiers eussent retrouvé leur calme et les remercia d'avoir cessé les combats. Il assura que le conflit s'étant limité à l'enceinte d'un bâtiment privé, le gouverneur n'engagerait aucune poursuite. Il conseilla à tous les présents de faire de même et de s'en aller soigner leurs plaies et leurs bosses en oubliant leur différend. Il ordonna à la troupe de se rassembler et de faire évacuer les lieux dans le calme avant de rejoindre la caserne. Enfin il promit qu'il réfléchirait

à l'appel qui lui avait été lancé sans cacher la difficulté d'y répondre puisque lui-même n'était pas chrétien.

Le dimanche suivant, ayant été baptisé, Ambroise fut élu évêque de Milan.

De cet épisode de la vie d'Ambroise, je te dirai qu'il m'apprend trois choses : la première, c'est qu'il n'est pas de conflit qui ne se puisse pacifier ; le deuxième, c'est qu'un peuple assemblé se fait aisément la voix de Dieu quand il sait écouter le cri des enfants apeurés ; le troisième, qu'il est plus sage de répondre à cet appel que de vouloir conserver ses titres et ses fonctions.

Ambroise était évêque et sa façon de traiter les problèmes attirait chaque jour des masses de gens près de lui. Parmi ses visiteurs, il se trouva un jeune berbère qui souhaitait être instruit dans la foi de Notre Seigneur Jésus Christ et qui répondait au nom d'Augustin. Séduit par la soif et l'ardeur d'apprendre du jeune homme, Ambroise lui avait accordé le privilège de venir le trouver à n'importe quel moment, où qu'il fût.

C'est lors de l'une de ces visites inopinées que se situe l'épisode que je vais maintenant te raconter.

Après avoir cherché en vain saint Ambroise dans les endroits les plus passants, saint Augustin s'était engagé dans la partie privée de sa demeure et venait de passer la porte de sa pièce d'étude et de prière. Surpris, il vit Ambroise debout et immobile devant un pupitre, la tête inclinée, l'air absorbé, lui faisant face sans le remarquer. Qu'aurais-tu pensé toi-même dans cette situation, voyant Ambroise aussi pénétré qu'un homme en

prière, mais debout ; aussi absorbé qu'un scribe, un copiste ou un claviste, mais figé ?

Augustin, ne percevant aucun mouvement, ni du corps, ni des lèvres, ni du chef, s'était lui-même immobilisé. C'est à peine s'il lui avait semblé remarquer, entre les cils d'Ambroise, sous les paupières mi-closes, de légers mouvements des yeux.

Il n'osait pas se manifester. Il remua enfin à peine. Ambroise leva les yeux, lui sourit et lui souhaita la bienvenue. À la question du jeune homme, il répondit qu'il était simplement en train de lire.

Augustin n'avait jamais vu chose pareille... C'est en effet Ambroise qui, le premier dans l'histoire des hommes, apparaît dans cette attitude de lecteur muet, le premier dont il est fait mention usant de cette lecture silencieuse que nous demandons aujourd'hui aux enfants les plus petits, parce que nous savons qu'elle est la plus profonde des lectures, et qu'elle soit devenue banale ne la rend pas moins admirable.

“Comment peux-tu dire que tu lis alors que nul ne t'entend, lui demanda Augustin. Comment peux-tu entendre ce que tu lis – et le comprendre – si ce que tes yeux déchiffrent ne parvient pas à ton cœur par le truchement de ta voix et de tes oreilles ? Je suis moi-même souvent obligé, ajouta Augustin, de redire la phrase que je viens de lire tant il m'est difficile de la comprendre si elle ne m'est pas dite par un autre, ou si je ne perçois pas ma voix comme celle d'un autre. Et pourquoi t'imposer ce silence ? dit encore Augustin. Peut-être as-tu voulu, par le silence, soit ne pas importuner tes proches, soit ne pas faire entendre des mots qui doivent rester secrets. Pourtant, dans ce lieu, tu es à l'écart, et seul.”

“Je répondrai à cela, dit Ambroise. Il est vrai que, demeurant silencieux pendant que je lis, ma voix n’est charge pour personne. Mais cela est un effet, non un but. Il est vrai que les textes que je lis demeurent, de cette façon, étrangers aux autres qui ne les perçoivent pas. Mais ce n’est, là encore, ni le but ni la raison de ma façon de lire.

Je te ferai savoir que, tout comme pour toi (c’est toujours Ambroise qui parle, tu l’as compris), il est arrivé souvent que, ayant lu une phrase à haute voix, les mots qui frappaient mes oreilles demeuraient privés de sens. Je répétais alors la phrase afin de la comprendre. Et c’est bien ce que tu m’as dit que tu fais toi-même en pareil cas.”

“C’est bien cela, dit Augustin.”

Ambroise reprit : “À diverses reprises, pourtant, au lieu de relire en articulant à haute voix, j’ai seulement redit en moi-même la phrase que je venais de lire et dont j’avais gardé le souvenir, bien que je ne l’eusse pas comprise, comme on le fait constamment une fois qu’on a mémorisé un texte et qu’on n’a plus besoin du soutien de ce qui est écrit.”

“Cela est bien connu, intervint Augustin, nous pouvons redire à loisir les textes que nous gardons comme dans le cœur.”

“Ou dans la tête, ajouta Ambroise. J’ai alors tenté de lire d’emblée les textes que je découvrais en les faisant résonner en moi comme si je les avais déjà lus, et non retentir à mes oreilles comme si quelqu’un d’autre me les faisait entendre. Je me suis alors aperçu que, si je ne m’encombrais pas de l’action de ma langue et de mes oreilles, et de mes doigts suivant les lignes, ma lecture devenait plus légère, plus facile, plus fluide, et que le sens pénétrait plus aisément dans le réseau de mon entendement.

Je laissais ainsi à l'auteur, non la conduite de mes doigts et de mes lèvres, mais comme le gouvernail de mon âme."

"N'y a-t-il pas là grand danger? dit Augustin."

"Certes, lui répartit aussitôt Ambroise. Certes. Mais tu sauras que, quand je lis en silence, je suis bien plus attentif et je peux plus aisément faire miens les mots des autres; mais je suis aussi plus à même d'entendre la voix qui me parle comme étant bien celle d'un autre.

Toi-même, Augustin, quand tu écris ou quand tu te parles à toi-même en silence, ne crois-tu pas, parfois, que quelqu'un d'autre est en toi?"

"C'est vrai, reconnut Augustin, cela m'est déjà arrivé."

"Cela ne m'empêche aucunement, ajouta Ambroise, de dire ou lire les textes à haute voix, pour les faire entendre par d'autres, notamment ceux qui ne savent pas lire, et parce qu'on en tire un savoir et un plaisir particuliers. Les psaumes, la parole des prophètes, les Évangiles prennent, quand on les dit à haute voix, des saveurs inattendues, ils se déclouent alors des feuilles, se chargent d'air et de temps et leur vol rend à l'espace les corps de ceux qui les ont écrits. Mais c'est une autre lecture, seconde, par rapport à celle de l'étude et de la méditation.

Enfin, conclut Ambroise, je me suis aperçu que lire en silence permettait un survol du texte comme lorsque, du haut d'une montagne, tu considères le paysage que tu as sous les yeux et peux ainsi en mesurer l'étendue et la configuration. Avant de scruter le détail, tu te donnes, d'un seul coup, une vision d'ensemble. Percevant les masses dans leur répartition et subdivisions, tu reconnais des principes d'organisation et comme de construction des éléments particuliers: nature des terrains, position des reliefs,

posture des vallonnements, cheminement des eaux, implantation des habitats et des cultures, et jusqu'aux mouvements des animaux et des hommes. Ainsi nos géographes s'efforcent toujours plus de nous montrer la terre comme un livre, et si nous ouvrons leurs cartes avant de nous plonger dans la lecture des lieux, nous pouvons, tout en flânant à loisir, nous arrêter aux détails, mieux les saisir et les comprendre... Tel doit être, Augustin, le regard de l'aigle avant de fondre sur une proie, termina Ambroise en souriant."

"Et peut-être celui de Dieu, murmura Augustin."

La Sainteté

Tu m'as dit, Aprica, que tu veux savoir deux choses : à combien s'élève le nombre des saints, et s'il en existe aujourd'hui, parmi nous, encore en vie.

À ta deuxième question, je répondrai que oui, bien sûr ! S'ils ne sont, le plus souvent, reconnus qu'après leur mort, c'est bien leur vie durant que les saints accomplissent leur sainteté. La mort ne sert qu'à vérifier que la sainteté construite durant leur vie est toujours agissante, indépendante de leur seule présence, comme un bloc détaché d'eux, leur survivant et servant aux autres.

Les saints sont toujours parmi nous. Et tu croiseras leur route. Et tu ressentiras un grand bonheur si tu sais les reconnaître. Plus couramment, la sainteté est toujours parmi nous. Et tu connaîtras un bonheur bien plus grand si tu parviens à repérer et reconnaître la part de sainteté que chacun porte en soi.

Ainsi moi qui te parle, je jure que j'ai bien souvent croisé des saints et des saintes et que, plus souvent encore, j'ai vu des hommes, des femmes et des enfants manifester leur sainteté dans les situations les plus diverses et les plus inattendues. Il n'est pas aisé de percevoir les manifestations de la sainteté,

parce qu'elles sont discrètes et obscures ; mais justement parce qu'elles se cachent et qu'elles ne sont pas visibles, il est aisé de les reconnaître. Les plus manifestes sont celles qui nous permettent de porter un regard fraternel sur les gens et les choses que nous ne regardions pas, soit que, malgré leur présence, leur image venait frapper un coin aveugle de notre regard, soit que nous ne les pensions pas dignes d'être regardées.

Tu t'apercevras bientôt qu'ils sont innombrables ceux qui, sans ostentation, nous aident à voir. Ceux-là tu les reconnaîtras parce que, élargissant ta vision, multipliant tes regards, ils te donnent sans cesse des raisons de t'émerveiller. Et le premier principe de la sainteté consiste en l'émerveillement.

À ta première question, à savoir quel est le nombre des saints, je te dirai que la réponse se déduit tout naturellement de la première... Les saints sont innombrables... L'Église elle-même en fête des dizaines chaque jour et en répertorie des milliers dans ses catalogues. Mais comme elle sait qu'elle est loin du compte, elle a institué au cœur de l'automne, la fête de tous les saints, connus et inconnus. Quant à moi, je m'abriterai derrière les propos de saint Jean l'évangéliste qui évoque : “une multitude immense que personne ne pourrait compter, de toutes les nations, de toutes les races, de tous les peuples”, et j'ajouterai, Aprica, de toutes les religions, croyances ou convictions.

*Postface de l'auteur
en forme d'hommage à l'artiste*

pour Martine Orsoni

La Légende Fleurie a d'abord été une série de sculptures et de peintures réalisées par Martine Orsoni en 1992. L'artiste préparait une exposition de ces travaux à la Fondation Sicard-Iperti, à Vallauris, et m'avait demandé une préface. Je connaissais déjà sa démarche par Max Charvolen.

Le travail de Martine Orsoni m'avait paru loin de mes préoccupations esthétiques. En tout cas, il les prenait à contre-pied. J'ai accepté, curieux de ce que j'allais pouvoir écrire...

Et sa Légende fleurie m'a pris : j'ai découvert une artiste qui, à partir d'une démarche très contemporaine de récupération et d'assemblage, utilisant l'hagiographie catholique comme une profonde mythologie populaire, revendiquait le bonheur des innocences pures et était toute travaillée par une constante érotisation du monde. Le tout était traversé par une volonté de liberté, ou de libération, mêlée à cette sourde mélancolie qui nous vient de nos bouffées d'enfance.

En guise de préface, j'ai alors décidé, avec son accord, de légender, simplement et naïvement, quelques-unes des œuvres de la série, disant ce que me rappelaient ou me suggéraient ses images, à quoi elles me faisaient rêver, dessinant ainsi entre elles et moi, un chemin sans distance, et sans autre prétention que de pouvoir accompagner ceux qui voudraient faire un parcours dans l'exposition.

Quinze ans plus tard, Jean Princivalle m'a proposé de revoir et augmenter ces textes pour les publier aux éditions de l'Amourier. J'ai alors demandé à Martine Orsoni de dessiner à partir de ces récits, comme elle m'avait demandé d'écrire à partir de ses œuvres.

Ainsi est née cette Légende fleurie, récits et images croisées. La Légende fleurie se souvient, humblement, de l'antique Légende dorée de Jacques de Varazze, comme des Évangiles, canoniques ou apocryphes et de bon nombre d'autres récits. En même temps, je l'ai voulue physique – corporelle – terrestre et terrienne. Elle m'a permis de retourner dans une région de moi-même où le Bien et le Mal sont aussi clairement distincts qu'ils le sont peu dans la vie. Où le Mal est si présent et à la fois si peu visible, qu'il effraie en même temps qu'on le tente, qu'il semble qu'il peut surgir à tout moment, imprévisible et définitif, au détour d'une phrase qu'il ne fallait pas dire, ou d'un mot mal prononcé.

C'est une région heureusement peuplée de présences tutélaires qui servent d'intermédiaires entre nous et le monde, entre nous et les autres ou entre les diverses parts de nous-mêmes. Parmi ces présences, les plus anciennes, celles qui ont lié le plus tôt ma vie au monde et qui se sont inscrites dans la façon dont le monde prenait sa place dans mon crâne et mon corps et dans la façon dont j'ai appris à prendre ma place dans le monde, les plus anciennes sont celles de l'ange gardien, du Jésus de la crèche et de la croix, de Marie et de Joseph, de l'âne et du bœuf, de tous les saints du paradis, en premier lieu sainte Rita, saint François d'Assise, saint Antoine, et les autres saints qui sont comme indubitablement présents dans tous les moments de la vie, l'accompagnant et incapables de réagir autrement de nos mauvaises actions que d'en souffrir: Cécile, Lucie, Roch, Jean Baptiste, Agathe, Marie Madeleine, Geneviève, Georges, Michel. Mais c'est aussi une région peuplée de toute une légion

de diables et diabolotins, innommés ou innommables, ou trop singulièrement nommés Satan ou trop joliment Lucifer, qui, pour toute tentation, se bornent à vous distraire de la pensée du Bien.

J'ai accédé plus tard une autre région où les intermédiaires sont de l'ordre de l'art. Je savais qu'il y avait eu un transfert qui m'expliquait bon nombre de réactions sur l'art. Ce que l'œuvre de Martine Orsoni a eu de bouleversant pour moi, c'est qu'elle a établi un pont entre ces deux régions.

Puis-je faire autrement que de l'en remercier ?



Remerciements

Martine Orsoni et Raphaël Monticelli remercient

André Iperti et Gilbert Baud
qui les ont encouragés à reprendre les textes qui figuraient dans le catalogue de
l'exposition *La Légende Fleurie* de Martine Orsoni,
à la fondation Sicard Iperti, en 1993.

Jean Princivalle
qui les a sollicités pour cet ouvrage et qui leur a permis
de reprendre, modifier, augmenter texte et images.

Luc Warneck
qui a suivi l'artiste tout le long de son travail.

Raphaël Monticelli tient en outre à remercier pour leur présence et leur écoute

Jean-Marie Barnaud
Michel Butor
Alain Freixe
Bernadette Griot
Michel Séonnet
Martin Winckler / Marc Zaffran

Ainsi que tous les conteurs connus ou inconnus
dont il a recueilli, et parfois malmené, les récits...

Index

- Abraham, 88, 192
Afrique, 59
Agathe, 32, 33
Agnès, 21, 22, 23, 24, 26, 27
Aliboron, 172
Ambroise, 195-202
Anna, 167
Anne, 45, 46, 48, 73, 74, 115-120
Annonciation, 55, 162
Antoine, 85 - 92
Archange, 45, 51, 71, 106, 108, 137-138, 163, 169
Argus, 191
Arles, 131
Aspasius, 22, 27
Assenze, 196
Assomption, 126
Attila, 17, 18, 20
Augustin, 40, 88, 127-130, 198-202
Babel, 21
Babylone, 51
Barbe, 60, 173-193
Belthsassar, 51
Bethléem, 13-15, 75
Botticini Francesco, 165
Botticini Raphaël, 165
Brésil, 92
Brun Célestin, Ernestine, André, 153-159
Brun André, 158
Ernestine, 153-159
Cappadoce, 37, 65
Carthage, 128
Cascia, 77, 83
Cécile, 60
Césarée, 37, 147, 149
Crucifixion, 43, 121
Cyrus, 51
Dacien, 65
Damase, 196
Daniel, 51-54
Dante, 161
David, 14, 43, 46, 47, 51, 57, 88
Denis, 17
Dioclétien, 65
Dioscore, 173-193

Dormition, 121-126
 Dorothee, 37-41
 Élisabeth, 106-109
 Émilie, 196
 Etna, 35
 Florence, 152, 165
 François de Paule, 60
 François d'Assise, 87
 Gabriel, 45, 51-55, 71, 106-108, 137, 162, 163
 Galilée, 113
 Gargan, 138
 Geneviève, 17-20, 60
 Georges, 31, 37, 65-69, 131-135
 Germain, 17
 Gouverneur, 147, 175, 179-191, 197
 Gratien, 196
 Guillevic, 44
 Hélias, 170, 171
 Héliopolis, 173
 Hercule, 191
 Hérode, 110
 Hérodiad, 110
 Huns, 17, 20
 Hydre, 191
 Isaac, 192
 Isaïe, 46, 50, 88
 Israël, 14
 Italie, 152, 163
 Jacob, 43
 Jacques de Varazze, 22, 143
 Jacques, 88
 Jean-Baptiste, 16, 105-110
 Jean l'Évangéliste, 23, 24, 88, 121, 123, 204
 Jean des Anglais, 103
 Jérôme, 88, 143-146, 172
 Jessé, 46, 47, 50
 Joachim, 45, 46, 48, 73
 Job, 88
 Jonas, 88, 90
 Joseph d'Arimatee, 43
 Joseph, 13-15, 43-50, 71-75, 108
 Joséphine, 154
 Jourdain, 111
 Judée, 109

Laurent, 105
 Lazare, 113
 Libanais, 173
 Ligurie, 196
 Lili, 82-83
 Luc, 24, 55, 88, 110, 113, 161-162
 Madagascar, 163
 Magdala, 113
 Malte, 149
 Marc, 88
 Marcien, 173-193
 Marecchia, 89, 92
 Marguerite, 77, 95-97, 154
 Marie, (principales occurrences), 13-16, 23, 38, 43-49, 51, 55-57, 60, 71-75, 106-108, 115-120, 121-126, 131, 135, 158, 161, 162,
 Marie-Louise, 10-11, 59, 105-111, 126, 152,
 Marie-Madeleine, 23, 24, 33, 113, 162
 Marine, 96, 99-102
 Marius, 159
 Mars, 29
 Marthe, 113
 Martine, 29-30
 Matthieu, 57
 Maximien, 65
 Maximin, 173, 186
 Mède, 53
 Médie, 167
 Méduse, 101
 Mémé Nini, 153-156
 Mercure, 191
 Michel, 51, 137-138, 163, 169-172
 Milan, 195-198
 Minime, 59-64
 Monterchi, 72
 Nabuchodonosor, 51
 Naïn, 113
 Nativité, 13-15,
 Nazareth, 13, 75
 Nero, 139-140
 Nice, 147-158
 Nicomédie, 173

Ninive, 13, 167
 Olybrius, 96
 Olympe, 76
 Ouriel, 51, 137
 Padoue, 85, 92
 Palestine, 13, 150
 Paolo Uccello, 48
 Papesse Jeanne, 103
 Piero della Francesca, 72
 Paris, 17, 20
 Pasolini, 57
 Paul, 88, 124
 Pélage, 95
 Perse, 51, 53, 163
 Persée, 191
 Philomène, 154
 Pierre, 35, 88
 Pô, 106, 138
 Pouilles, 138, 140
 Quintien, 33, 34
 Raguès, 163
 Raphaël, 51, 163-167
 Réparate, 37, 147-158
 Résurrection, 121
 Rimini, 88, 91, 92,
 Rita, 77, 84
 Roch, 107, 111
 Rose, 30, 84
 Sacra San Michele, 138
 Salomon, 88, 96
 Santi Giovanni, 163-164
 Sara, 163, 167
 Serbie, 163
 Sierra Morena, 60
 Silcha, 65
 Simon le Pharisien, 113
 Suse, 53
 Thècle, 60
 Thérèse, 159
 Tobias, 163-167
 Tobit, 137, 163-167
 Trinité, 140, 178, 183
 Ulaï, 53
 Urbino, 163, 166
 Valentinien, 196
 Victoria, 154, 156
 Zacharie, 45-49, 74
 Zeus, 191, 193

table des illustrations

La Nativité	
<i>“...mais aussi l’âne et le taureau qui reconnaissent là comme un cri de détresse...”</i>	
.....	12
Sainte Geneviève	
<i>“Seigneur, disait Geneviève, tu soumets le cœur des rois dans la douceur...”</i>	19
Sainte Agnès	
<i>“...vous avez senti combien sa peau était chaude et douce...”</i>	25
Sainte Martine	
<i>“...elle aimait noyer ses regards dans cette immensité.”</i>	28
Sainte Agathe	
<i>“À la vue de cette promesse d’éclosion, une grande émotion se fit dans le cœur de Quintien...”</i>	32
Sainte Dorothée	
<i>“...c’est la parole qui me fait vivre...”</i>	36
Saint Joseph	
<i>“et, comme il ne voulait pas qu’on le remarquât, avait exactement adopté l’attitude qui était exigée de tous...”</i>	42

Saint Gabriel, archange	
<i>“...il continuait à s’interroger sur ce qu’elle signifiait...”</i>	52
L’Annonciation	
<i>“...il y avait une fille et son regard pensif, s’obligeant, comme par force des choses, à faire un pacte nouveau avec son propre corps...”</i>	56
Saint Minime	
<i>“...l’eau diffusait dans son corps le silence de la terre...”</i>	58
Saint Georges	
<i>“...elle sentit alors monter du plus profond d’elle-même et tout le long de son corps et de ses membres, un spasme violent...”</i>	66
Marie gravide	
<i>“...pourtant il vit que ce corps n’avait pas été intouché. Marie faisait de chaque geste une prière...”</i>	70
Sainte Rita	
<i>“Les interventions de sainte Rita sont nombreuses...”</i>	76
Saint Antoine de Padoue	
<i>“Non... personne n’a été témoin du sermon aux poissons...”</i>	86

Sainte Marguerite d'Antioche

"...et qui permet de même d'observer une eau courante pour savoir si un poisson y est passé..." 94

Sainte Marine de Bithynie

"...pauvre petite, pensait Marin, quelle douleur elle porte. Et quel trouble l'agite!"
..... 98

Sainte Marie-Madeleine

"...la chaleur était étouffante et le soleil délogeait les chiens des coins d'ombre..."
..... 112

Sainte Anne

"Le fil du temps ma petite..." 116

La Dormition

"...et sentant l'ombre glisser sur son corps..." 122

Saint Georges de la Manade de Marie

"...Georges sut que celui-là serait impitoyable; profitant de ce court moment de tranquillité..." 132

Saint Jérôme

"Avec mille précautions, et sans cesser de dire à l'animal ce qu'il faisait..." . . 142

Sainte Réparate	
<i>“Comme une île minuscule emportée au hasard des courants...”</i>	148
Saint Luc, évangéliste	
<i>“...il devait avoir acquis une façon très singulière de voir les choses de la vie...”</i>	160
Saint Raphaël	
<i>“Sa vie durant, il devait porter avec lui cette bête: il avait vu l’ange mais ne l’avait pas reconnu...”</i>	164
Saint Michel d’Aliboron	
<i>“...elle est la sainteté du bon droit des bumbles contre l’autorité diabolique et aveugle des puissants...”</i>	168
Sainte Barbe	
<i>“...mais il était tout ému de la fille...”</i>	174
Saint Ambroise	
<i>“À la question du jeune homme, il répondit qu’il était simplement en train de lire...”</i>	194
Saint Raphaël	
<i>Cultispice</i>	207

table des matières

<i>Adresse à Aprica</i>	9
La Nativité	13
Sainte Geneviève	17
Sainte Agnès	21
Sainte Martine	29
Sainte Agathe	31
Sainte Dorothée	37
Saint Joseph	43
Saint Gabriel, archange	51
L'Annonciation	55
Saint Minime	59
Saint Georges	65
Marie gravide	71
Sainte Rita	77
Saint Antoine de Padoue	85
Sainte Marguerite d'Antioche	95
Sainte Marine de Bithynie	99
Saint Jean Baptiste	105

Sainte Marie-Madeleine	113
Sainte Anne	115
La Dormition	121
Saint Augustin d' Hippone	127
Saint Georges de la Manade de Marie	131
Saint Michel, archange	137
Saint Jérôme	143
Sainte Réparate	147
Saint Luc, évangéliste	161
Saint Raphaël	163
Saint Michel d'Aliboron	169
Sainte Barbe	173
Saint Ambroise	195
La Sainteté	203
<i>Postface</i>	205
Remerciements	209
Index	210
Table des illustrations	214

du même auteur
chez le même éditeur

Bribes tirées de la mort de Dom Juan (coffret 4 volumes) :

Intrusions, I

Réversions, II

Effractions, III

Expansions, IV

Cahier Marcel Alocco

Pas une semaine sans Madame, avec Alain Freixe

Traces du temps, sur des oeuvres de Leonardo Rosa,
avec Bernard Noël et Alain Freixe

Éphémère bleu, livre d'artistes avec Leonardo Rosa et Alain Freixe

à propos de Martine Orsoni

Présenté dans une centaine d'expositions personnelles ou collectives, le travail de Martine Orsoni est suivi notamment par les galeries De la Schürra (Fribourg), Scholtès (Nice), Pकिनasso (Roanne), Egrégore (Lyon)

On trouve ses oeuvres dans les collections suivantes: Bremer Landesbank (Allemagne), Swatch museum, Bienne (CH), Musée du Christ, Portalégre (Portugal), Musée de Montese, (Italie)...

La composition typographique de l'édition originale du "La Légende fleurie" a été réalisée en Garamond de corps douze et son impression, sur bouffant Éditime brut cent grammes, s'est achevée sur les presses d'AGN, imprimeurs à Le Relecq Kerhuon, au seuil de l'hiver deux mille neuf.



L'AMOURIER *éditions*

1, montée du Portal — 06390 COARAZE

amourier.com

Dépôt légal quatrième trimestre 2009

Imprimé en France

dans la même collection

- Werner Lambersy** *Petits Rituels Sacrilège*
Écrits sur une Écaille de Carpe
- Jacques Ferlay** *Équinoxes & Solstices*
- Raphaël Monticelli** *Intrusions*
Réversions
Effractions
Expansions
- Patrick Barrer** *Monochrome à deux Voix*
- M-C Raygot** *Mélancolie du Sablier*
- Béatrice Machet** *J...*
- Daniel Biga** *Le Chant des Batailles*
- Muriel Fauriat** *Une Fourmi bien élevée*
- Parviz Khazraï** *La Mort des Colosses*
- Claude Bugeon** *Bec & Ongles*
- Paul Badin** *Ricercar*
- Serge Ritman** *À Jour*
- Daniel De Bruycker** *Poèmes de Hou Dang Ye*
- Jean Mailland** *Chansons pour Anna*
Le Journal des arbres
- Sarah Kaliski** *Je me noie...*
- Charles Dobzynski** *L'Escalier des questions*
- Alain Bistondi Daï & Stéphane Dahan** *Un Bar d'Eaux*
- Françoise Clédat** *EtnaXios*
- Jean-Pierre Spilmont** *Une saison flamande*
- Bernard Bretonnière** *Inoubliables et sans nom*
- Olympia Alberti** *Caravansérail*

